

A
TI



M. A. Piazza

A V I S
A U P E U P L E
S U R S A S A N T É ,

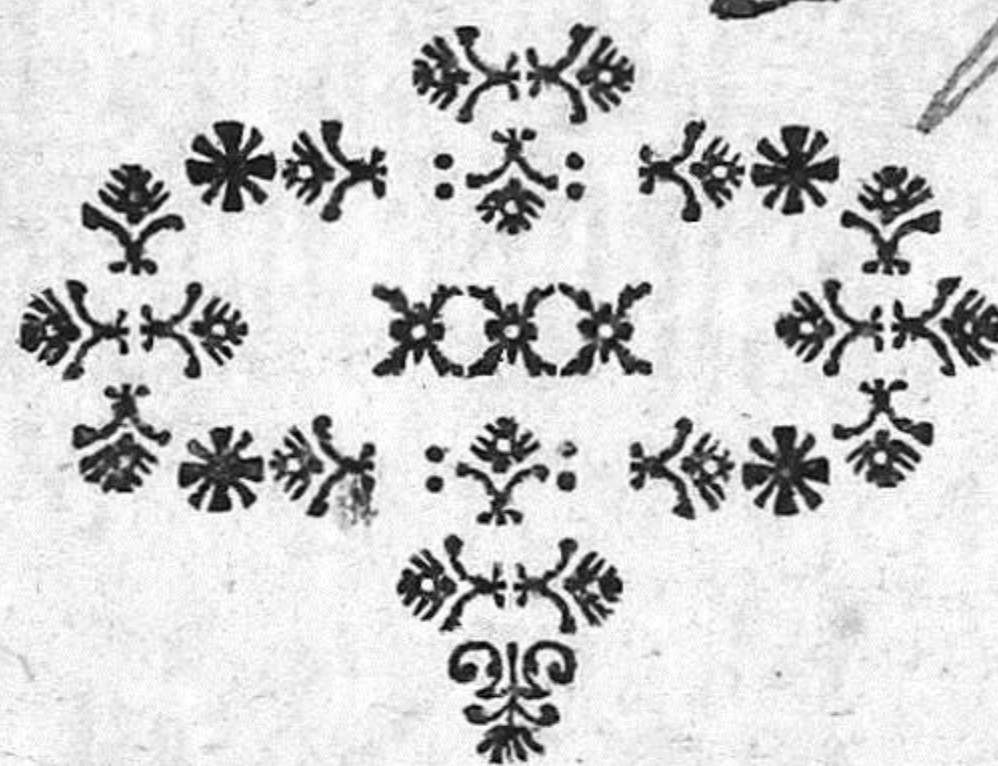
P A R M^R. T I S S O T ,

D. M. de MONTPELLIER, de la Soc. Royale de
LONDRES, de l'Acad. Medico-Phys. de BASLE,
de la Societé Oeconomique de BERNE, &c.

TROISIEME EDITION ORIGINALE;

*Augmentée d'un Indice Alphabetique, &
d'un Avis des Libraires aux Lecteurs.*

La lib. de la ville de Lausanne T O M. II. *Grasset & Comp.*



A L A U S A N N E ,

Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.

Et à GENEVE,

Chez EMANUEL DUVILLARD fils.

M. D. C C. L X V I.

A V I S

AU PEUPLE

SUR SA SANTÉ.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXIV.

De la Dysenterie.

§. 329. **L**A dysenterie est un flux de ventre, accompagné d'un malaise général, de fortes tranchées, & d'envies fréquentes d'aller à la selle. Ordinairement il y a un peu de sang dans les selles, mais cela n'arrive pas toujours, & n'est point nécessaire pour constituer la dysenterie; celle où il n'y en a point, n'est pas moins dangereuse que l'autre.

§. 330. La dysenterie est ordinairement epidémique; elle commence quelquefois à la fin de Juillet, plus souvent au mois d'Août, & finit quand les gélées commencent. Les grandes chaleurs, rendent le sang & la bile acre; tant qu'elles durent, la transpiration se fait, (voyez introduction p.28.)
Q mais

mais dès qu'elles diminuent, surtout le soir & le matin, cette évacuation se fait moins bien; d'autant plus que les humeurs ont acquis, par les grandes chaleurs, beaucoup d'épaississement; alors cette humeur acre arrêtée, se rejette sur les intestins, & les irrite; les douleurs & les évacuations surviennent.

Cette espèce de dysenterie est de tous les tems & de tous les païs; mais si à cette cause il s'en joint d'autres, capables de corrompre les humeurs, comme la réunion d'un grand nombre de gens dans des endroits trop ferrés, tels que les hospitaux, les camps, les prisons, cela porte dans les humeurs un principe de malignité, qui s'alliant à la cause de la dysenterie, rend cette maladie plus fâcheuse.

§. 331. Le mal commence par un froid général, qui dure quelques heures, plutôt que par un frisson; le malade perd assez vite ses forces, il souffre des douleurs vives dans le ventre, qui, quelquefois, durent plusieurs heures avant que les évacuations viennent; il a des vertiges, des envies de vomir; il pâlit; le pouls n'est cependant que peu ou point fièvreux, mais ordinairement petit; enfin, les selles surviennent;

nent ; les premières ne sont souvent que des matières liquides & jaunâtres , mais bientôt elles sont mêlées de glaires , & ces glaires souvent teintes de sang. Leur couleur varie , elles sont brunes , vertes , noires , plus ou moins liquides , fœtides ; les douleurs augmentent avant chaque selle , & les selles deviennent très fréquentes ; l'on en a jusques à huit , dix , douze , quinze par heures ; alors le fondement s'irrite , le ténésme , (qui est une envie d'aller sur selle , quoiqu'il n'y ait point de matière) se joint à la dysenterie , & occasionne souvent une chute du fondement ; l'état du malade est très cruel. L'on rend quelquefois des vers , des glaires épaissies , qui ressemblent à des morceaux d'intestins , quelquefois des grumeaux de sang.

Si le mal devient très fâcheux , les boyaux s'enflamment , il se forme des suppurations , des gangrènes ; l'on rend du pus , des eaux noires & puantes ; le hoquet survient , le malade rêve , son pouls s'affoiblit , il tombe dans des sueurs froides & dans des défaillances , qui finissent par la mort.

Quelquefois il survient une espèce de phrénésie ou délire violent , avant le

dernier moment. J'ai vû chez deux sujets, un symptome assez rare, c'est une impossibilité d'avaler, trois jours avant la mort.

Mais le mal n'est pas ordinairement de cette violence ; les selles ne sont pas si fréquentes ; elles vont de vingt cinq à quarante dans le jour. Les matieres sont mêlées de moins de choses étrangères, & de peu de sang, le malade conserve quelques forces ; peu à peu les selles diminuent, le sang disparoit, les matieres s'épaississent, l'appetit & le sommeil reviennent, le malade se remet.

Il y a beaucoup de malades qui n'ont point de fièvre, & point d'alteration, qui est peut être moins ordinaire dans cette maladie que dans une diarrhée ordinaire.

Les urines sont quelquefois peu abondantes, & plusieurs malades ont des envies inutiles d'en rendre, qui sont pour eux une source de douleurs & d'angoisses.

§. 332. Le grand remede de cette maladie, c'est l'émetique. Le remede N°. 34. quand il n'y a point de raison de ne pas l'employer, pris des les commencemens, emporte souvent le mal d'abord,

d'abord, & toujours l'abrege beaucoup. Le remede N^o. 35. n'est pas moins efficace il avoit même été regardé, très longtems, comme un spécifique sûr; il ne l'est pas, mais il est très utile. Si après que l'un ou l'autre de ces remedes ont produit leur effet, les selles sont moins fréquentes, c'est une très bonne marque; si elles ne diminuent point, il est à craindre que la maladie ne soit longue & opiniatre.

L'on met le malade au regime, & l'on évite avec le plus grand soin, toute viande, jusques à l'entiere guerison de la maladie. La tisanne N^o. 3. est la meilleure boisson.

Le lendemain de l'émetique, on donne au malade, le remede N^o. 51. en deux prises; le jour suivant on ne lui donne point d'autre remede que la tisanne; le quatrieme on réitere la rhubarbe; alors ordinairement la force du mal a passé; on continuë encore la diette pendant quelques jours, & l'on met le malade au regime des convalescens.

§. 333. Quelquefois la dysenterie s'annonce avec une fièvre inflammatoire, un poulx fevreux, dur, plein, un violent mal de tête, & de reins, le

ventre tendu. Dans ces cas, il faut faire une saignée, donner tous les jours trois, & même quatre lavemens N^o. 6. & boire beaucoup de la tisane N^o. 3.

Quand toute crainte d'inflammation est absolument passée, on vient au traitement marqué dans le paragraphe précédent; mais souvent il n'est pas nécessaire de faire vomir, & si les symptômes d'inflammation ont été forts, il faut purger, la première fois, avec la potion N^o. 11, & n'employer la rhubarbe que sur la fin du mal.

J'ai guéri plusieurs dysentériques, en ne leur ordonnant, pour tout remède, qu'une tasse d'eau tiède tous les quarts d'heures; & il vaudroit mieux, s'en tenir à ce remède, qui ne peut être qu'utile, que d'en employer d'autres, dont on ignore les effets, & qui en produisent souvent de très dangereux.

§. 334. Il arrive aussi, que la dysenterie se joint à une fièvre putride; ce qui oblige à donner, après l'émetique, les purgatifs N^o. 23 ou 47, & plusieurs doses du N^o. 24, avant que d'en venir à la rhubarbe. Le N^o. 32. est excellent dans ce cas.

En 1755. il y eut ici, en automne, quand l'épidémie nombreuse des fièvres putri-

putrides commença à cesser, un grand nombre de dysenteries, qui avoient beaucoup de rapport avec ces fièvres. Je commençai par le remède N°. 34, & ensuite je donnai le N°. 32; je ne fis prendre la rhubarbe qu'à très peu de malades, sur la fin de la maladie. Presque tous furent guéris au bout de quatre ou cinq jours. Un petit nombre, à qui je n'avois pas pû donner l'émetique, ou qui avoient quelque complication, languirent assez longtemps, mais sans danger.

§. 335. Quand la dysenterie est compliquée avec des symptômes de malignité, (voyez §. 245.) l'on employe, avec succès, après le remède N°. 35. ceux N°. 38. & 39.

§. 336. Quand le mal a déjà duré plusieurs jours, sans remèdes, ou avec de mauvais remèdes, il faut se conduire tout comme s'il commençoit à moins qu'il ne fut survenu des accidens étrangers à la maladie.

§. 337. Cette maladie a, quelquefois, des rechûtes au bout de quelques jours, qui sont presque toutes occasionnées, ou par le manque de diète, ou par l'air froid, ou par l'échauffement. On les prévient en évitant ces

causes ; on les guerit en se mettant au regime , & en prenant une prise du remede N°. 51. Si , sans aucune cause sensible , le mal revenoit , & s'annonçoit comme une nouvelle maladie , il faudroit la traiter comme telle.

§. 338. Quelquefois elle est compliquée avec une fièvre d'accès ; il faut guerir premierement la dysenterie , & ensuite la fièvre. Si cependant , les accès de fièvre étoient violens , on donneroit le Kina , de la façon prescrite dans le §. 259.

§. 339. Un préjugé pernicieux , dont l'on est encore généralement imbu , c'est que les fruits sont nuisibles dans la dysenterie , qu'ils la procurent , & qu'ils l'augmentent. Il n'y a peut-être point de préjugé plus faux ; les mauvais fruits , les fruits mal mûrs , dans les mauvaises années , peuvent occasionner des coliques , quelquefois des diarrhées , plus souvent des constipations , des maladies des nerfs , & de la peau , mais jamais une dysenterie épidémique. Les fruits mûrs , de quelques especes qu'ils soient , & surtout ceux d'été , sont le vrai préservatif de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire , c'est , en fondant les humeurs

meurs, & surtout la bile épaisse, s'il y en a, dont ils font le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée, mais cette diarrhée même, mettroit à l'abri de la dysenterie.

Les années 1759. & 1760. ont été extrêmement abondantes en fruits, mais il n'y a point eu de dysenteries. On croit même remarquer, qu'elle est plus rare, & moins fâcheuse qu'autrefois, & l'on ne peut assurément l'attribuer, si le fait est vrai, qu'aux nombreuses plantations d'arbres, qui ont rendu les fruits extrêmement communs. Toutes les fois que j'ai vû des dysenteries; j'ai mangé moins de viande, & beaucoup de fruits; je n'en ai jamais eu la plus légère attaque, & plusieurs Médecins suivent la même méthode, avec le même succès.

J'ai vû onze malades dans une maison; neuf furent dociles, ils mangèrent des fruits, & guerirent; la grand mere, & un enfant, qu'elle aimoit mieux que les autres, perirent. Elle conduisit d'abord l'enfant à sa mode, avec du vin brûlé, de l'huile, quelques aromates, & point de fruit; il mourut; elle se conduisit de la même façon, & eut le même sort.

Dans une campagne, près de Berne, en 1750. dans le tems que la dysenterie faisoit beaucoup de ravages, & que l'on déconseilloit severement les fruits, de onze personnes, qui composoient la maison, dix mangerent beaucoup de prunes, & ne furent point attaquées. Le cocher, seul docile au préjugé, s'en abstint soigneusement, & eut une dysenterie terrible.

Cette maladie détruisoit un regiment Suisse, qui se trouvoit en garnison dans les provinces meridionales de France; les Capitaines admodierent la prise de plusieurs arpens de vignes, l'on y portoit les soldats malades, l'on cueilloit du raisin pour ceux qui ne pouvoient pas être portés, les sains ne mangioient rien d'autre; il n'en mourut plus un seul, & il n'y en eut plus d'attaqués.

Un Ministre étoit attaqué d'une dysenterie, que les remedes qu'il prenoit ne guerissoient point; il vit, par hazard, des groseilles rouges, il en eut envie, & en mangea trois livres, depuis sept heures du matin jusques à neuf; il fut déjà mieux ce jour là, & entierement guéri le lendemain.

Je pourrois accumuler un grand nombre de faits pareils ; mais ceux là suffiront pour convaincre les plus incrédules, & il m'a paru important de le faire. Loin de s'interdire les fruits, quand la dysenterie regne, l'on doit en manger davantage ; & les Directeurs de la Police, loin de les prohiber, doivent chercher à en fournir les marchés ; c'est une vérité, que les gens instruits ne révoquent point en doute nulle part ; l'expérience la démontre, & elle est fondée en raison, puisque les fruits remédient à toutes les causes des dysenteries.

§. 340. Il est extrêmement important que les malades aillent à selle dans des endroits à part, parce que les excréments sont très contagieux ; & s'ils vont sur des bafins, on doit les sortir très promptement de la chambre, dans laquelle on doit renouveler continuellement l'air, & bruler beaucoup de vinaigre.

Il est aussi très nécessaire de changer souvent les linges. Sans ces précautions, la maladie devient plus mauvaise, & elle attaque ceux qui habitent la même maison. Il seroit fort à souhaiter, qu'on pût convaincre le peuple de ces vérités. Monsieur B O E R-

H A A V E conseilloit , quand la dysenterie étoit épidémique , de *branter* toute l'eau qu'on boit (a).

§. 341. Je ne fais par quelle fatalité , il n'y a point de maladie pour laquelle on conseille un plus grand nombre de remedes differens ; il n'y a personne qui ne vante le sien , qui ne l'éleve au dessus des autres , & qui ne promette hardiment , de guerir en quelques heures , une maladie longue , dont il n'a aucune idée juste , avec un remede , dont il ignore parfaitement les effets ; & le malade souffrant , inquiet , impatient , prend de toutes mains , & s'empoisonne par peur , par ennui , ou par complaisance. De ces differens remedes , il y en a qui ne font qu'indifferens ; d'autres sont pernicieux. Je n'entreprendrai point de rapporter tous ceux que je connois ; mais après avoir

(a) Il s'est introduit ici , dans l'édition de Paris , une erreur essentielle ; l'on y lit , *mettre de l'eau de vie* , au lieu de *branter*. Ce sont deux choses bien differentes ; branter c'est impregner de la vapeur de soufre , qui étant acide prévient la corruption ; on le fait en brulant du *brant* , ou pattes souffrées , dans des tonneaux , qu'on remplit ensuite d'eau & qu'on bouche ; comme on le fait , pour les vins , dans plusieurs pays.

voir réitéré, que la seule véritable méthode est celle que j'ai indiquée, & qui a pour but d'évacuer les matieres, & que celles qui ne vont pas à ce but, sont mauvaises, je me borne à avertir, que la pire de toutes, c'est celle qui est la plus généralement suivie, & qui consiste à arrêter les évacuations, par des remedes adstringens, ou ceux qu'on tire de l'opium; methode mortelle, qui tuë, toutes les années, un grand nombre de personnes, & qui en jette d'autres dans des maux incurables. En empêchant l'évacuation de ces matieres, en renfermant le loup dans la bergerie, il arrive, ou 1°. que cette matiere irrite les intestins, les enflamme, &, de l'inflammation, naissent les douleurs horribles, la vraie colique inflammatoire, & ensuite, ou la gangrene & la mort, ou un scirre, qui degenerate en cancer, (j'ai vû ce cas horrible), ou la suppuration, un abcès, un ulcère; ou 2°. qu'elle se rejette ailleurs, produit des scirres au foye, des astmes, l'apoplexie, l'épilepsie ou mal caduc, des douleurs de rhumatisme horribles, des maux de yeux, & des maux de peau incurables.

Telles

Telles font les suites de tous les remèdes adstringens , & de ceux qu'on donne pour faire dormir ; comme theriaque , mithridate , diascordium , &c. quand on les donne trop tôt.

J'ai été appelé pour un rhumatisme cruel , qui avoit succédé immédiatement à un mélange de theriaque & d'eau de plantin , donné le second jour d'une dysenterie.

Comme ceux qui ordonnent ces remèdes , en ignorent fans doute les conséquences , il fuffira , j'efpere , de les leur avoir fait connoître.

§. 342. L'abus des purgatifs a auffi fes dangers. L'on détermine toutes les humeurs à fe jeter fur les parties malades , le corps s'épuife , les digestions ne fe font plus , les boyaux s'affoibliffent ; quelques fois même il s'y fait des legeres ulcerations d'où naiffent des diarrhées prefqu'incurables , & qui tuent après plusieurs années de fouffrances.

§. 343. Si les évacuations font excessives , & le mal long , on tombe dans l'hydropifie ; mais en l'attaquant d'abord , on peut la diffiper , par une diette fobre & feche , des fortifiants , des frictions & de l'exercice.

CHA-

CHAPITRE XXV.

La Galle.

§. 344. **L**A galle est une maladie contagieuse par l'attouchement de la personne, ou des habits, mais non point par l'air; ainsi en évitant ces moyens d'infection, on peut être sûr de ne pas la prendre.

„ Quoique toutes les parties du corps
„ puissent en être attaquées, la galle
„ se montre d'ordinaire, d'abord aux
„ mains, & principalement entre les
„ doigts. Il paroît, au commencement,
„ une ou deux pustules, qui sont rem-
„ plies d'une espece d'eau claire, &
„ qui donnent des demangeaisons très
„ incommodes. Si on perce ces pustu-
„ les en les grattant, l'eau qui en dé-
„ coule, communique le mal aux par-
„ ties voisines. Dans le commencement,
„ on ne peut guères distinguer la gal-
„ le, à moins qu'on ne soit bien au
„ fait de ce mal; mais dans son pro-
„ grès, les pustules augmentent en nom-
„ bre, & en grandeur. Lorsqu'on les
„ ouvre en les grattant, il s'y forme
„ des

„ des croutes dégoûtantes , & le mal
„ gagne toute la superficie du corps.
„ Si elles durent longtems , elles for-
„ ment de petits ulceres , & elles sont
„ en même tems très contagieuses.

§. 345. Le mauvais regime , surtout l'abus du salé & des fruits mal mûrs , & la malpropreté , occasionnent cette maladie , qui se contracte cependant plus souvent par contagion. De très bon Médecins croyent même qu'elle ne se contracte pas autrement ; mais j'ai vû le contraire , assez sûrement.

Quand elle paroît chez une personne , sans qu'on puisse soupçonner qu'elle l'a gagnée par contagion , il faut commencer par lui retrancher absolument le salé , & les choses aigres , les grasses , & les épiceries. On lui fait boire une tisanne de racine de chicorée amère , ou celle N^o. 26 , dont on prend cinq ou six verres par jour ; & , au bout de quatre ou cinq jours , on purge avec le N^o. 21 , ou avec une once de sel de Sedlitz. On continue le regime , on repurge après six ou sept jours , & ensuite on frotte toutes les parties malades , & les environs , le matin à jeun , avec le quart de l'onguent N^o 52. Le lendemain , le surlendemain , & le quatrième

trieme jour , on frotte de nouveau , & ensuite on employe une seconde dose d'onguent , en frottant seulement de deux jours l'un. Il est rare que ces remedes n'emportent pas le mal ; mais quelquefois , il revient , & alors il faut repurger , & revenir à l'onguent , dont j'ai éprouvé , & dont j'éprouve tous les jours les bons effets.

Si le mal est gagné par contagion , l'on peut , hardiment , employer l'onguent dès qu'on s'en apperçoit , sans l'avoir fait précéder d'aucun purgatif. Mais , au contraire , quand on a négligé longtems le mal , & qu'il est parvenu à un degré considerable , il faut que le malade ait été longtems au regime que j'ai indiqué , & qu'il ait été purgé , qu'ensuite il ait bu beaucoup de tisanne N°. 26 , avant que d'en venir à l'onguent ; & dans ces cas , j'ai toujours commencé par l'onguent N°. 28. dont on employe le demi quart tous les matins. Souvent même je n'employe point celui N°. 52 , & j'ai toujours trouvé le dernier aussi sûr , mais un peu plus lent.

§. 346. Pendant qu'on prend ces remedes , il faut éviter le froid & l'humidité , surtout quand on fait usage du remede N°. 28 , dans lequel il entre
du

du mercure , qui pourroit , si l'on négligeoit ces précautions , occasionner de l'enflure à la gorge , & aux gencives , & même une salivation. Cet onguent a un avantage sur l'autre , c'est qu'il n'a point d'odeur , & qu'on peut même lui donner une odeur agréable ; mais il est très difficile de déguiser celle de l'autre.

Il faut aussi changer souvent de linges , mais il faut éviter de changer d'habits ; parce que , les habits s'infectants , ceux qu'on a porté pourroient redonner la galle , quand on les reprendroit après être guéri.

„ Il faut parfumer de soufre les chemises , culotes , bas , avant qu'on les mette ; mais cette fumigation doit se faire en plein air.

S. 347. Quand cette maladie dure très longtems , elle épuise le malade par l'insomnie , l'inquietude des démangeaisons , & quelques fois la fièvre ; il maigrit extrêmement & perd ses forces. Dans ces cas , il faut 1°. faire prendre un purgatif doux.

2°. Ordonner quelques bains tièdes.

3°. Mettre le malade au regime des convalescens.

4°. On lui fait prendre , soir & matin ,

tin , la poudre N°. 53. pendant quinze jours , avec la tisane N°. 26.

Souvent la maladie est rebelle , & il faut varier les remedes suivant les circonstances ; détail dans lequel je ne puis pas entrer.

§. 348. Après quelques purgatifs , des bains souffrés , tels que ceux d'Yverdon , guerissent très souvent ; & les simples bains froids de rivières ou du lac , ont emportés des galles très rebelles.

Il n'y a rien qui entretienne plus longtemps la galle , que l'abus des eaux chaudes.

§. 349. Je réitere , qu'on ne doit jamais employer étourdiment l'onguent N°. 52. ou les autres remedes qui font disparoitre la galle. Il n'y a point de maux qu'on n'ait vû suivre la trop prompte guérison de cette maladie , par des remedes extérieurs , employés avant que d'avoir évacué , & un peu diminué l'acreté des humeurs.

CHAPITRE XXVI.

Avis pour les femmes.

§. 350. **L**Es femmes sont sujettes à toutes les maladies que je viens

viens de décrire , & leur sexe les expose à quelques autres , qui dépendent de quatre causes principales ; les règles , les grossesses , les couches , & les suites de couches. Je ne pense point à traiter ici de toutes ces maladies , elles exigeroient un volume plus gros que celui-ci , & je suis obligé de me borner à des avis généraux , sur ces quatre objets.

§. 351. La nature , qui destinoit les femmes à élever le genre humain dans leur sein , les a assujetties à un écoulement de sang périodique , qui est la source d'où l'enfant tirera un jour sa subsistance.

Cette évacuation commence , généralement , dans ce pays , entre quatorze & seize ans. Souvent , avant qu'elle paroisse , les jeunes filles sont , pendant longtems , dans un état de langueur , qu'on appelle *chlorose* , *oppilations* , *pâles couleurs* ; & quand elle tarde trop à venir , elles tombent dans des maladies très graves , & fort souvent mortelles. Mais on attribue cependant , fort mal à propos , à cette cause , tous les maux auxquels elles sont sujettes à cet âge ; ils dépendent d'une autre , dont les oppilations mêmes ne sont souvent que l'effet ; c'est la foiblesse qui est naturelle
&

& nécessaire à ce sexe. Les fibres des femmes, destinées à ceder, quand elles seront tendues par tout le volume de l'enfant, & de ses accompagnemens, volume souvent très considerable, devoient être moins roides, moins fortes, plus lâches que celle des hommes; par là même la circulation se fait chez elles avec moins de force, le sang est moins épais, plus aqueux, les humeurs ont plus de penchant à croupir dans les viscères, & à former des engorgemens.

§. 352. L'on previeudroit les maux auxquels cette constitution peut conduire, en aidant la foiblesse des mouvemens naturels, par l'augmentation de mouvement que fournit l'exercice; mais ce secours, qui seroit en quelque façon, plus nécessaire aux femmes qu'aux hommes, leur est enlevé par l'éducation qu'on leur donne; on les applique aux ouvrages du menage, qui exercent beaucoup moins que ceux auxquels la vocation des hommes les appelle; elles se donnent peu de mouvement, la disposition naturelle de foiblesse s'accroît, & elle devient alors malade, le sang circule mal, il perd ses qualités, les humeurs croupissent par tout, aucune fonction ne se fait bien.

Elles

Elles commencent à tomber dans un état de langueur , quelques fois , très jeunes , & plusieurs années avant qu'il soit question des regles ; cette langueur les rend paresseuses ; le mouvement les fatigue un peu , elles n'en prennent point ; il seroit le remede de ce mal commençant , mais le remede les peine , elles le rejettent , & le mal augmente.

L'appetit se dérange comme les autres fonctions , elles en ont peu , les alimens ordinaires ne le reveillent point , elles se livrent à des fantaisies , souvent les plus bizarres , qui achevent de ruiner l'estomac , les digestions , & la santé.

Quelques années s'écoulent , le tems des regles approche , & elles ne paroissent point , par deux raisons ; la premiere , c'est que la santé est trop affoiblie pour établir cette nouvelle fonction , dans le tems que toutes les autres languissent : la seconde , parce qu'elles ne sont point nécessaires , puisqu'elles sont destinées à évacuer , hors de la grosse , le sang superflu , que la femme est destinée à produire , afin qu'elle ne fournisse pas de son nécessaire à l'enfant , & que ce superflu n'existe point , chez les filles languissantes dès longtems.

§. 353. Cependant le mal augmente ,
parce

parce que toute maladie , qui ne guérit pas , fait des progrès journaliers ; on l'attribue à la suppression , mais souvent on se trompe ; puisque la maladie ne vient point toujours de la suppression , & que la suppression vient souvent de la maladie. Cela est si vrai , que lors même que cette évacuation arrive , si la foiblesse subsiste , les malades n'en sont pas mieux , au contraire ; & souvent l'on voit de jeunes garçons , qui ayant reçu de la nature une constitution , & de leurs pères une éducation féminine , ont les mêmes maux que les jeunes filles oppilées.

Les filles de la campagne , qui mènent souvent le genre de vie des hommes , sont moins sujettes à ce mal que celles de la ville.

§. 354. Qu'on ne s'y trompe donc point ; tous les maux des jeunes filles ne viennent point du manque des règles ; il y en a cependant , qui dépendent réellement de cette cause. C'est quand une jeune fille forte , robuste , bien portante , qui a fait à peu près son cru , qui a beaucoup de sang , n'a point cette évacuation dans l'âge marqué ; alors ce superflu de sang occasionne mille maux , & beaucoup plus violens que ceux qui ne dépendent que de la cause précédente.

Si

Si les filles oisives de la ville sont plus sujettes aux oppilations , qui dépendent de la foiblesse dont j'ai parlé , ou qui l'accompagnent , les filles de la campagne sont plus sujettes à cette dernière espèce qui dépend de trop de sang retenu , que celles de la ville ; & c'est ce qui procure ces maladies singulieres , qui paroissent surnaturelles au peuple , & que , par là même , il attribue aux sortilèges.

§. 355. Lors même que les regles sont venues , elles se suppriment souvent , & il n'y a aucune maladie , que cette suppression n'ait produit. Elles se suppriment souvent , dans le cas du §. 351. par la continuation de la maladie , qui avoit mis obstacle à leur arrivée ; & dans d'autres cas par d'autres causes , telles que le froid , l'humidité , une peur violente , toute passion trop forte , des alimens trop froids , ou indigestes , ou trop chauds , des boissions à la glace , un exercice porté trop loin , les veilles. Les accidens que ces suppressions occasionnent , sont quelquefois plus violens que ceux qui précèdent la première venue.

§. 356. La facilité avec laquelle cette évacuation se supprime , diminue , se déränge , par les causes que je viens d'assigner.

d'assigner, les maux affreux, qui sont la suite de ces dérangemens, me paroissent des raisons bien fortes pour engager les femmes à donner tous leurs soins pour en conserver la regularité à tous égards, en évitant, à cette époque, toutes les causes qui peuvent leur nuire. Si elles vouloient bien, non pas sur ma parole, mais sur celles de leurs meres, de leurs parentes, de leurs amies, sur leur propre expérience, si elles vouloient bien, dis-je, se persuader combien il leur importe de se ménager dans ces tems critiques, il n'y en a pas une, qui, dès la premiere apparition, jusques au dernier retour, ne se conduisit avec la plus scrupuleuse regularité.

Leur conduite, dans ces circonstances, decide absolument de leur santé, de celle de leurs enfans, de leur bonheur, de celui des personnes avec qui elles ont à vivre.

Plus elles sont jeunes & délicates, plus les ménagemens sont nécessaires. Je fais que la robuste campagnarde néglige quelquefois impunement de se ménager, mais d'autres fois, elle en est cruellement punie; & je pourrois produire une longue liste, de celles, qui

se sont jetées , par leur imprudence , dans les situations les plus tristes.

Outre l'attention , qu'il faut avoir d'éviter les causes générales que j'ai indiqué dans le §. précédent ; chacune doit observer ce qui lui nuit plus particulièrement à cette époque , & y renoncer pour toujours.

§. 357. Il y a plusieurs femmes chez lesquelles les regles viennent toujours sans aucun dérangement de leur santé ; il y en a d'autres , qui sont incommodées à chaque retour , & quelques unes pour lesquelles ils sont affreux par la violence des coliques qui les précèdent , ou les accompagnent , & qui sont plus ou moins longues. J'en ai vu ne durer que quelques minutes , d'autres quelques heures ; il y en a qui durent plusieurs jours , & qui sont accompagnées de vomissemens , de défaillances , de convulsions , occasionnées par l'atrocité des douleurs , de vomissemens de sang , de saignemens de nez , &c. qui , en un mot , paroissent les mettre aux portes de la mort. Cet état demande une très sérieuse attention ; mais comme il dépend de plusieurs causes , souvent très opposées , il est impossible d'indiquer
ici

ici le traitement qui convient à chacune. Quelques femmes ont le malheur d'être sujettes à ces accidens tous les mois, depuis la premiere apparition des regles jusques à leur dernier retour, à moins que les remedes, le regime, quelquefois une couche ne les en delivrent; quelques autres ne souffrent que de tems en tems, tous les deux, trois, quatre mois; de troisiemes apres avoir souffert cruellement pendant les premiers mois, & même les premieres années cessent de souffrir ensuite; d'autres enfin, apres avoir eu leurs regles, pendant très long-tems, sans aucune douleur, se trouvent assujetties à des douleurs cruelles, tous les retours, si, par imprudence, ou par fatalité, elles ont essuyé quelque dérangement qui les ait supprimées, diminuées, retardées; & cette consideration doit rendre prudentes celles même qui passent ordinairement cette crise sans douleurs; elles doivent toutes être persuadées, que quoiqu'elles n'ayent aucune incommodité sensible, elles sont cependant plus délicates, plus sensibles aux impressions des corps étrangers, plus aisément affectées par les mouvemens de l'ame, & ont l'estomac plus foible.

§. 358. Ces mêmes regles peuvent être trop abondantes , & elles jettent dans des maladies tres graves , mais dont je ne parlerai pas , parce qu'elles sont beaucoup moins fréquentes que celles qui sont produites par la suppression , d'ailleurs on pourra faire usage , dans ce cas , des conseils que je donnerai , plus bas , en parlant des pertes de sang qui ont lieu dans la grossesse , (voyez §. 365.)

§. 359. Enfin , lors même qu'elles sont le plus regulieres , après avoir duré un certain nombre d'années , (il est rare que cela aille à trente cinq ,) elles finissent naturellement & nécessairement , entre quarante cinq & cinquante ans ; quelquefois même plutôt , rarement plus tard ; & l'époque de cette cessation est ordinairement fâcheuse pour les femmes.

§. 360. L'on prévient les maux décrits §. 352 , en évitant les causes qui les produisent , & 1°. en faisant prendre beaucoup de mouvement aux jeunes filles , surtout dès que l'on remarque la plus legere atteinte du mal.

2°. En ayant l'œil sur elles , pour qu'elles ne mangent point de choses contraires ,

traies , puisqu'il y a peu de corps dans la nature , même parmi les moins propres à servir d'alimens & les plus dégoûtans , qui n'ayent été l'objet de leur bizarres fantaisies. Les alimens gras , pâteux , farineux , aigres , aqueux leurs sont nuisibles. Les thés d'herbes , qu'on leur fait souvent boire pour les guerir , suffiroient pour les jetter dans cette maladie , en augmentant le relâchement des fibres , qui en est la premiere cause. Si l'on veut boire sur quelques herbes , qu'on boive froid. La meilleure boisson pour elles , c'est l'eau de forges.

3°. Il faut éviter les remedes chauds , acres , & destinés uniquement à forcer les regles , qui font souvent des maux affreux , & ne font jamais du bien. Ils sont surtout d'autant plus pernicioeux , que la malade est plus jeune.

4°. Si le mal empire , il faut leur ordonner quelques remedes ; non point des purgatifs , des délayans , des bouillons d'herbes , des fels , & je ne sai combien d'autres choses nuisibles ; mais la limaille de fer , qui est le vrai remede de ces maux. Il faut prendre la limaille de vrai fer , & non point celle d'acier , & faire attention qu'elle ne soit

point rouillée ; dès qu'elle l'est , elle n'a presque plus aucune efficace.

Dans les commencemens du mal , & aux jeunes filles , il suffit d'en donner quinze ou vingt grains par jour , en y joignant l'exercice , & une diette convenable. Quand le mal est plus grave , & la malade moins jeune , on peut aller hardiment jusques à un quart d'once. On fait bien de joindre à la limaille , quelques amers , ou quelques aromates , & l'on trouvera indiqués dans les N^o. 54. 55. & 56. les remedes les plus utiles dans ces cas , sous la forme de poudre , de vin & d'opiate. Quand on se propose de déterminer les regles , il faut faire usage du vin N^o. 55 , qui réussit ordinairement ; mais j'avertis & je souhaite qu'on y fasse attention , que souvent la suppression est l'effet , & non pas la cause de la maladie , & qu'il convient alors de rétablir la santé , & non pas de chercher à forcer les regles , qui feroient à cette époque , quelquefois plus nuisibles qu'utiles , & qui reviennent naturellement quand la malade est guerrie ; leur retour doit suivre le retour de la santé , & ne doit , ni ne peut le précéder ou l'amener.

Il y a des cas , furtout , dans lesquels il feroit très dangereux de vouloir employer des remedes chauds , ou actifs , c'est quand il y a de la fièvre , de la toux , quelque hemorrhagie , une grande maigreur , de l'alteration ; il faut détruire tous ces maux , avant que d'ordonner aucun remede chaud pour déterminer les regles. L'on imagine , mal à propos , que cette évacuation guerit les femmes de tous les maux , & cette erreur coute la vie à un grand nombre.

§ 361. Pendant qu'on prend ces remedes , il ne faut prendre aucune des choses que j'ai déconseillé dans les §. précédens , & l'on doit en aider l'effet , par le mouvement. Celui du char est très salutaire ; celui de la danse l'est aussi beaucoup , moyenant qu'il ne soit pas porté jusques à l'excès.

Quand le mal à des rechûtes , on se conduit tout comme si c'étoit une premiere attaque

§. 362. L'autre espece d'oppilations , décrite dans le §. 354 , demande une conduite très differente. La saignée , qui est pernicieuse dans la premiere espece , & dont l'usage jette plusieurs jeunes filles dans une langueur

incurable, a souvent emporté cette es-
pece dans le moment. Les bains de
pieds tiedes, les poudres N^o. 20. le petit
lait, ont souvent réussi; mais il faut
d'autres fois des soins appropriés à cha-
que cas particulier, & par là même
on doit consulter.

§. 363. Quand les regles cessent
par l'âge (§. 359.), si elles cessent tout
à coup, & si elles étoient abondantes
auparavant, il faut nécessairement 1^o.
faire une saignée, & la réitérer tous
les six, ou même tous les quatre, ou
tous les trois mois.

2^o. Diminuer la quantité des ali-
mens, surtout de la viande, des œufs,
& du vin.

3^o. Augmenter l'exercice.

4^o. Prendre souvent, le matin à jeun,
la poudre N^o. 24, qui est excellente
dans ce cas, parce qu'elle augmente un
peu toutes les évacuations naturelles par
les felles, les urines & la transpiration,
& diminue, par là, la quantité de
sang, qui se forme naturellement.

Si cette cessation est annoncée, ou
mêlée, comme il arrive souvent, par
des pertes abondantes, la saignée n'est
pas aussi nécessaire; mais le regime, &
la

la poudre N^o. 24, le font beaucoup ; & il faut y joindre, de tems en tems , la purgation N^o. 23. Les remedes adstringens , employés à cette époque , occasionnent des cancers de matrice.

Il perit plusieurs femmes , à cet âge , parce qu'il est très aisé de leur faire du mal ; ce qui doit les rendre très prudentes sur tous les remedes qu'elles employent. Mais aussi , il arrive souvent , que leur constitution change à leur avantage ; leurs fibres deviennent plus fortes , elles se trouvent plus robustes , plusieurs petites infirmités finissent , & elles jouissent ensuite d'une vieillesse très heureuse ; j'en ai vû plusieurs , qui à cinquante deux ou cinquante trois ans quittoient les lunettes , dont elles se servoient depuis cinq ou six.

Le regime que je viens d'indiquer , la poudre N^o. 24, la boisson N^o. 32 , conviennent beaucoup , dans presque toutes les pertes habituelles , (je parle des femmes du peuple) , à quelque âge que ce soit.

De la grossesse.

§. 364. Les grossesses sont généralement, beaucoup plus heureuses dans les campagnes qu'à la ville. Les paysannes sont cependant sujettes, comme les femmes de la ville, aux maux de cœur, & aux vomissemens le matin, aux maux de tête, & aux maux de dents; mais ces maux cedent à la saignée, qui est presque le seul remède dont elles ayent besoin.

§. 365. Quelquefois, après avoir porté des fardeaux trop pesans, avoir fait des travaux violens, avoir soutenu des cahotemens trop rudes, avoir fait quelque chute, elles sont attaquées de violentes douleurs de reins, qui se répandent jusques sur les cuisses, & aboutissent tout à fait au bas du ventre, ce qui présume ordinairement qu'elles sont à la veille de se blesser.

Il faut, pour prévenir cet accident, qui est toujours dangereux, 1°. qu'elles se mettent sur le champ au lit, & qu'elles se couchent sur la paille, si elles n'ont point de matelat, la plume est très mauvaise dans ce cas; qu'elles restent plusieurs jours dans cette situation,

tion, ne bougeant, & ne parlant presque point.

2°. Il faut tirer, d'abord, huit ou neuf onces de sang du bras.

3. Elles ne prendront, ni viande, ni bouillon, ni œufs; mais elles vivront uniquement de quelques soupes farineuses.

4°. Elles prendront, de deux en deux heures, la moitié de la poudre N°.20, & ne boiront que de la tisane N°. 2.

Il y a des femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à se blesser à une certaine époque; elles previennent cet accident, en se faisant saigner quelques jours avant cette époque, & en observant un regime tel que je viens de l'indiquer. Mais cette methode ne vaudroit rien, pour les femmes délicates de la ville, qui se blessent par une toute autre cause, & dont on previent les fausses couches par une methode très différente.

Les couches.

§. 366. L'on remarque qu'il perit plus de femmes à la campagne, dans le tems de l'accouchement, & cela par

le manque des bons secours & l'abondance des mauvais, & qu'il en meurt plus en ville, après les couches, par une suite de la mauvaise fanté.

Le besoin de sages femmes un peu éclairées, dans la plus grande partie du païs, est un malheur trop prouvé, qui a les suites les plus funestes, & qui demanderoit toute l'attention de la police.

Le fautes qui se commettent, dans le tems des accouchemens, sont sans nombre, & , trop souvent, sans remede ; il faudroit un livre exprès, comme on en a dans quelques païs, pour donner les directions propres à les prévenir, & il faudroit avoir formé des sages femmes propres à les comprendre, mais cela sort du plan que je me suis proposé. J'indiquerai seulement, une des causes qui fait le plus de mal ; c'est l'usage des choses chaudes, que l'on donne dès que l'accouchement est pénible ou lent ; comme castor, teinture de castor, safran, sauge, rhue, sabine, huile d'ambre, vin, theriaque, vin brûlé avec des aromates, café, eau de vie, eau d'anis, de noix, de fenouil & autres liqueurs. Toutes ces choses sont de
vrais

vrais poisons, qui, bien loin de hater l'accouchement, le rendent plus difficile, en enflammant & la matrice, qui ne peut plus se contracter, & les parties qui servent de passage, qui par là même se gonflent, retrecissent les voyes, & ne peuvent plus prêter. D'autres fois, ces poisons chauds produisent une hémorragie, qui tue en peu d'heures.

§. 367. L'on sauveroit un grand nombre de meres & d'enfans, par une methode directement contraire. Dès qu'une femme, bien portante avant ses couches, robuste, bien faite, se trouveroit en travail, & que le travail paroîtroit douloureux, & difficile, bien loin de l'encourager à des efforts precoces, qui perdent tout, & de les aider par les remedes destructifs dont je viens de parler, il faut lui ordonner une saignée du bras, qui previendra l'engorgement & l'inflammation, calmera les douleurs, relachera les parties, & disposera tout favorablement.

L'on ne doit donner d'autre nourriture, pendant le temps du travail, qu'un peu de panade toutes les trois heures, & de l'eau panée autant que la malade en veut.

On

On donne , de quatre en quatre heures , un lavement , avec une décoction de mauves & un peu d'huile ; dans l'intervale on fait mettre sur une etuve , c'est-à-dire sur un bassin , ou sur une chaise percée , dans lequel il y a de l'eau chaude ; l'on frotte le passage avec un peu de beurre , & l'on tient , sur le ventre , des fomentations d'eau chaude , qui sont les plus efficaces.

En suivant cette route , non seulement les sages femmes ne font point de mal , mais elles laissent à la nature le tems de faire du bien ; un grand nombre d'accouchemens qui paroissent difficiles se terminent heureusement , & l'on a au moins le tems d'aller chercher des secours. D'ailleurs les suites de couches sont heureuses ; au lieu qu'en suivant la méthode échauffante , lors même que l'accouchement est fait , la mere & l'enfant ont si cruellement soufferts , qu'ils perissent souvent l'un & l'autre.

§. 368. Je fais que ces moyens sont insuffisans , lorsque la situation de l'enfant est mauvaise , ou qu'il y a quelque vice de conformation chez la mere , mais au moins , ils empêchent l'augmentation

mentation du mal, &, comme je l'ai dit, laissent le tems de recourir aux Chirurgiens accoucheurs, ou à quelques sages femmes un peu moins mal instruites.

Je réitere encore que les sages femmes doivent bien se garder, de presser les femmes à faire des efforts, qui leur font un mal infini, & qui peuvent rendre facheux l'accouchement, qui, avec un peu de patience, eut été le plus heureux; & j'insiste d'autant plus volontiers sur ce danger des efforts précipités, & sur la nécessité de la patience, que cette pratique facheuse, est presque generale dans ce pais.

L'on craint la foiblesse dans laquelle les malades paroissent être, on imagine qu'elles n'auront pas la force d'accoucher, & c'est la raison dont on s'autorise pour leur donner des cordiaux, mais cette raison est chimerique; l'on ne perd pas si promptement les forces; les douleurs legeres abbattent, mais, à mesure qu'elles augmentent, les forces se relevent, elles ne manquent jamais, quand il n'y a point d'accident étranger, & l'on doit être persuadé, que dans une femme saine, & bien portant,

portante, ce n'est jamais la foiblesse qui empêche l'accouchement.

Suites de Couches.

§. 369. Les suites de couches les plus fréquentes dans les campagnes sont 1. les pertes de sang excessives. 2. L'inflammation de matrice. 3. La suppression subite des *lochies*, c'est le nom qu'on donne à la perte qui suit ordinairement les couches. 4. Les ravages du lait.

Les pertes trop abondantes doivent être traitées par les moyens indiqués, §. 365 ; & si la perte est excessive, l'on applique sur le ventre, les reins, les cuisses ; des linges trempés dans un mélange de parties égales d'eau & de vinaigre, qu'on change dès qu'ils commencent à être secs, & qu'on quitte dès que la perte commence à diminuer.

§. 370. L'inflammation de matrice se manifeste, par les douleurs dans tout le bas du ventre, la tension de tout le ventre, l'augmentation des douleurs quand on le touche, une espèce de tache rouge, qui monte au milieu du ventre jusques au nombril, & qui, quand le mal empire, devient noire, ce qui est

tou-

toujours mortel ; une foiblesse étonnante le visage prodigieusement changé , un léger delire , une fièvre continuë avec un poulx foible & dur , quelquefois des vomissemens continuels , souvent le hoquet , une perte très peu abondante d'une eau rousse , puante , acre ; des envies frequentes d'aller à selle ; des ardeurs & quelquefois une suppression d'urine.

§. 371. Ce mal très grave & souvent mortel , doit être traité comme les maladies inflammatoires. Il faut surtout , après les saignées , donner frequemment des lavemens d'eau tiede , en injecter dans la matrice , en appliquer continuellement sur le ventre , & boire abondamment , ou de la tisanne d'orge toute simple , sur chaque pot de laquelle on met un demi quart d'once de nitre , ou des laits d'amandes N^o. 4.

§. 372. La suppression totale des lochies , qui occasionne les maladies les plus violentes , se traite precisément de la même façon ; & si malheureusement l'on donne quelques remedes chauds , pour en forcer la sortie , l'on ôte , dans le moment , toute esperance de guerison.

§. 373.

§. 373. Si la fièvre de lait est très forte, la tisane d'orge du §. 371. & les lavemens, avec une diète très légère, uniquement de panades ou de quelqu'autres farineux très clairs, la dissipent.

§. 374. Les femmes délicates, qui ne sont pas soignées comme il seroit nécessaire, ou celles que la nécessité oblige à travailler trop tôt, sont exposées à plusieurs accidens, qui dépendent souvent de ce que la transpiration, & l'évacuation des lochies ne se faisant pas bien, & la séparation du lait dans les seins, étant troublée, il se forme ce qu'on appelle des dépôts lacteux, qui sont toujours très fâcheux, & surtout quand ils se font sur quelque partie intérieure. Il s'en fait fréquemment sur les cuisses, & dans ce cas, il faut faire usage de la tisane N°. 58, & appliquer dessus la tumeur les cataplasmes N°. 59. Ces deux remèdes dissipent insensiblement le mal, s'il peut se dissiper sans suppuration. Si cela n'est pas possible, & qu'il se forme du pus, un Chirurgien ouvre l'abcès, & le traite comme un autre.

§. 375. Si le lait se coagule dans le sein, il est de la plus grande importance de dissiper incessamment cette grosseur, sans quoi elle se durcit, devient scirre, & de scirre, souvent, au bout d'un certain tems, cancer; c'est-à-dire la plus cruelle des maladies.

L'on previent cet horrible mal, en remédiant à ces petites tumeurs dès le commencement. Il n'y a rien de plus efficace pour cela que les remèdes N°. 57. & 60; mais il est toujours prudent de ne rien faire sans consulter.

Dès qu'il y a une dureté inveterée, & exempte de douleur, il ne faut faire aucune application, toutes sont nuisibles, & celles qui sont grasses, irritantes, resineuses, spiritueuses, changent promptement le scirre en cancer. Quand le cancer est manifesté, toutes les applications sont aussi également nuisibles, excepté celle N°. 60. Le cancer a été longtems incurable; depuis quelques années, l'on en a guéri quelques uns avec le remède N°. 57, qui n'est cependant pas infallible, mais qu'on doit toujours essayer.

§. 376. Les bouts des seins des nourrices s'écorchent souvent, & les font cruellement souffrir. Un des meilleurs remèdes, c'est la pommade la plus simple, un mélange d'huile & de cire fondus ensemble, ou l'onguent N°. 66; & si le mal est opiniâtre, il faut purger, ce qui réussit ordinairement.

CHAPITRE XXVII.

Avis pour les enfans.

§. 377. **L**Es maladies des enfans, & tout ce qui regarde leur santé, sont des objets qui ont été généralement trop négligés, par les Médecins, & dont on a confié, trop longtemps, la direction aux personnes les moins propres à s'en charger. Leur santé est cependant bien importante; il faut les conserver, si l'on veut avoir des hommes, & leur médecine est susceptible d'un plus grand degré de perfection, qu'on ne le croit ordinairement; elle a même un avantage sur celle des adultes, c'est que l'on ne trouve pas des

des complications de maux aussi fréquentes.

L'on dit qu'ils ne savent pas se faire entendre ; cela est vrai jusques à un certain point, mais cela ne l'est pas exactement, & s'ils ne parlent pas notre langage, ils en ont un, qu'il faut étudier. Chaque maladie a proprement le sien, qu'un Medecin attentif apprend ; il doit donner tous ses soins à comprendre celui des enfans, & à en profiter pour perfectionner les moyens de les rendre sains & vigoureux, & de les guerir des differens maux auxquels ils sont exposés. Je ne me propose point de remplir ce tache actuellement, dans tout le detail qu'il exigeroit, mais j'indiquerai les principales causes de leurs maux, & la façon générale de les traiter ; je leur épargnerai, au moins, par là, une partie du mal qu'on leur fait, & l'épargne des maux artificiels, est un des grands buts de cet ouvrage.

§. 378. Presque tous les enfans qui meurent avant l'age d'un an, & même de deux, meurent avec des convulsions ; l'on dit qu'ils sont morts des convulsions, & l'on a en partie raison, ce sont en effet les convulsions qui les ont tués ;

tués, mais ces convulsions elles même font l'effet d'autres maladies qui demandent toute l'attention de ceux qui ont soin de ces petites creatures, & ce n'est qu'en combattant ces différentes causes qu'on peut guerir les convulsions; l'on en reconnoit quatre principales, le *meconium*, les *aigreurs*, la *poussée des dents*, & les *vers*; je dirai quelque chose de chacune.

Du meconium.

§. 379. L'estomac & les intestins de l'enfant, sont remplis, quand il vient au monde, d'une matiere noire, mediocrement épaisse & assez gluante, qu'on appelle *meconium*. Il faut que cette matiere soit évacuée, avant que l'enfant prenne du lait, sans quoi elle le corromproit, &, devenant elle même extrêmement acre, il en resulteroit une double source de maux, auxquels l'enfant ne resisteroit point.

L'on procure l'évacuation de cet excrement 1^o. en ne leur donnant point de lait les vingt-quatre premieres heures de leur vie. 2^o. En leur faisant boire, pendant ce temps la, de l'eau, dans

dans laquelle on met un peu de sucre ou de miel ; ce qui délaye ce *meconium*, & en facilite l'évacuation , par les selles, & quelquefois par les vomissemens.

3^o. Pour être plus sûr que toute cette matiere sort, il faut leur donner, une once de *sirap de chicorée composé*, qu'on délaye avec un peu d'eau, & qu'on leur fait boire dans l'espace de quatre ou cinq heures. Cette pratique a les plus grands avantages, & il est à souhaiter qu'elle devienne générale ; le sirap que j'indique est à préférer, de beaucoup, à tous les autres, & surtout à l'huile d'amandes.

Si la grande foiblesse exige quelque aliment, il n'y a point d'inconvenient à leur donner un peu de biscuit dans l'eau, comme on fait ordinairement, ou un peu de panade très claire.

Des aigreurs.

§. 380. Quoique les enfans aient été bien évacués d'abord après leur naissance, très souvent le lait s'aigrit dans leur estomac, & produit des vomissemens, des coliques violentes, des convulsions, la diarrhée, la mort. Il n'y a

a que deux choses à faire , évacuer les matieres aigres , & empêcher qu'il ne s'en reforme. Le syrop de chicorée est, encore dans ce cas , le meilleur remede pour les évacuer.

On prévient la formation des nouvelles aigreurs , en donnant trois prises par jour , si le mal est grave , deux , & même une seule , s'il est peu considerable , de la poudre N^o. 61 , & on leur fait boire un thé de melisse & de tilleul.

§. 381. L'on est en usage , de donner aux enfans beaucoup d'huile d'amandes douces , dès qu'ils ont quelques tranchées , mais c'est une habitude pernicieuse , & dont les consequences sont très dangereuses. Il est vrai que l'huile appaise , quelquefois d'abord , les douleurs , en envelopant les acides , & en émoussant la sensibilité des nerfs ; mais c'est un remede palliatif , qui , loin d'enlever la cause , l'augmente , puisqu'il s'aigrit lui-même ; aussi le mal revient bientôt , & plus on donne d'huile , plus l'enfant devient sujet aux tranchées. J'en ai guéri , sans autre remede , que la privation de l'huile , qui leur affoiblissoit l'estomac ; par là même ,

me, le lait se digere moins bien, moins vite, & s'aigrit plus aisement; & l'affoiblissement, que l'estomac reçoit à cette époque, a quelquefois des influences sur le temperament de l'enfant, pour le reste de ses jours.

Il importe aux enfans d'avoir le ventre libre, & il est certain que, très souvent, l'huile les resserre, en diminuant les forces des intestins; il n'y a personne qui ne puisse remarquer cet inconvenient, & qui ne continue cependant à l'ordonner, dans un but contraire; mais telle est la force du préjugé, dans ce cas & dans tant d'autres, on est dans l'idée que tel remede doit produire tel effet, il a beau ne le produire jamais, la prévention subsiste, l'on attribue son inefficace à de trop petites doses, on les double, le mauvais effet augmente, & ne fait point finir l'aveuglement.

L'abus de l'huile dispose aussi à la nouëure, & enfin il devient souvent la cause premiere des maux de la peau, qui sont extrêmement difficiles à guerir.

Il paroît, par là, qu'on ne doit l'employer que très rarement, & qu'on l'ordonne toujours très mal à propos,

dans les coliques , qui viennent d'un principe d'aigreur dans l'estomac , ou dans les intestins.

§. 382. Les enfans sont ordinairement plus sujets à ces coliques pendant les premiers mois ; ensuite elles diminuent , à mesure que leur estomac se fortifie. On les soulage , dans l'accès , en leur donnant des lavemens avec une décoction de camomilles , & la grosseur d'une noisette de savon. Une flanelle trempée dans une décoction de camomilles avec un peu de thériaque , appliquée chaude sur l'estomac & le ventre , leur fait aussi beaucoup de bien.

On ne peut pas toujours leur donner des lavemens , cela auroit son danger , & chacun connoit la methode d'y suppléer par des suppositoires , avec quelques côtes de plantes , ou du savon , ou du miel cuit.

Un des plus sûrs moyens de prévenir ces coliques , qui viennent de ce que le lait ne se digere pas , c'est de leur donner autant de mouvement qu'il est possible , vû leur âge.

§. 383. Avant que de passer à la troisieme cause des maladies des enfans , qui est la poussée des dents , je dois parler

parler d'un des premiers soins qu'exige leur enfance, c'est celui de les laver, d'abord pour les dégraisser, ensuite pour les fortifier.

Du lavage des Enfants.

§. 384. Tout le corps de l'enfant qui naît, est couvert d'une crasse, qui vient de la liqueur dans laquelle il a vécu. Il est important de l'en délivrer d'abord; & il n'y a rien d'aussi bon, que le mélange d'un tiers de vin avec deux tiers d'eau; le vin pur est dangereux. On peut réitérer ce lavage quelques jours de suite; mais c'est une très mauvaise coutume, que de continuer à les laver ainsi tièdement, & l'on en augmente le danger, si l'on met du beurre, comme on ne le fait que trop souvent, dans l'eau & le vin qu'on emploie; si cette crasse paroît gluante & épaisse, il faut se servir d'une décoction de camomille, avec la grosseur d'une noizette de savon. La base de la santé, c'est la régularité avec laquelle se fait la transpiration; pour obtenir cette régularité, il faut fortifier la peau, & les lavages tièdes l'affoiblissent. Quand

elle a la force nécessaire , elle fait toujours ses fonctions , & la transpiration ne se dérange pas à tous les changemens de tems ; l'on ne doit donc rien négliger pour la mettre dans cet état ; & pour parvenir à ce point important, il faut laver les enfans , peu de jours après leur naissance, avec de l'eau froide, telle qu'on l'apporte de la fontaine.

On se sert d'une éponge , & l'on commence par le visage , les oreilles , le derriere de la tête , (on évite la fontanelle (a)), le col , les reins , tout le corps , les cuisses , les jambes , les bras , en un mot partout. Cette méthode usitée il y a tant de siècles , & pratiquée de nos jours , par plusieurs peuples , qui s'en trouvent très bien , paroitra revoltante à nombre de meres ; elles croiront tuer leurs enfans , & elles n'auront point le courage , surtout , de resister aux cris qu'ils font souvent les premieres fois qu'on les lave ; mais si elles les aiment véritablement , elles ne peuvent pas leur donner une marque plus réelle de cette tendresse

(a) C'est cet espace au dessus de la tête , dans lequel on sent que les os ne sont pas encore réunis.

dressé, qu'en surmontant, en leur faveur, cette répugnance.

Les enfans foibles sont ceux qui ont le plus besoin d'être lavés (*b*); les très robustes peuvent s'en passer, & l'on ne peut croire, qu'après l'avoir vû souvent, combien cette methode contribuë à leur donner promptement des forces. J'ai le plaisir de voir, depuis que j'ai cherché à l'introduire ici, que plusieurs meres, les plus tendres & les plus raisonnables, l'ont employée avec le plus grand succès. Les sages femmes, qui en ont été les témoins, les nourrices & les filles d'enfans, qui en ont été les executeurs, la repandent; & si elle peut devenir générale, comme tout me l'annonce, je suis pleinement persuadé, qu'en conservant un très grand nombre d'enfans, elle contribuera à arrêter les progrès de la dépopulation.

Il faut les laver très regulierement tous les jours, quelque tems, & quelque saison qu'il fasse, &, dans la belle saison, les plonger dans des sceaux, dans

S 3

des

(*b*) Il y a cependant un degré de foiblesse qui doit l'empêcher; c'est quand l'enfant a besoin de chaleur, de cordiaux, de frictions, pour ne pas perir de foiblesse; car dans ces circonstances, le lavage lui nuiroit.

des bassins de fontaine, dans des ruisseaux, dans des rivières, dans le lac.

Après quelques jours de pleurs, ils s'accoutument tous si bien à cet exercice, qu'il devient un de leurs plaisirs, & qu'ils rient pendant toute l'opération.

Le premier avantage de cette méthode, c'est, comme je l'ai dit, d'entretenir la transpiration, & de rendre moins sensible aux impressions de l'air; mais, de ce premier avantage, il en résulte, qu'on les préserve d'un grand nombre de maux, surtout de la nouëure, des obstructions, des maladies de la peau, & des convulsions; & on leur assure une santé ferme & robuste.

§. 385. Mais il ne faut pas détruire le bien qu'on leur fait en les lavant, par la mauvaise habitude de les tenir trop au chaud; il n'y en a point de plus pernicieuse; & qui tue plus d'enfans; il faut les accoutumer à être très peu habillés, tant le jour que la nuit, à avoir surtout la tête très peu couverte, & point du tout pendant le jour, depuis l'âge de deux ans; éviter qu'ils ne soyent dans des chambres trop chaudes, & les faire vivre au grand air

air, soit l'été soit l'hyver, le plus qu'il est possible. Les enfans élevés au chaud, sont souvent enrhumés, foibles, pâles, languissans, bouffis, tristes; tombent dans la nouëure, la consommation, toutes sortes de langueurs, & meurent dans l'enfance, ou vivent misérables, &c. ceux qu'on lave à l'eau froide & qu'on élève au grand air, sont l'opposé.

§. 386. Je crois devoir ajouter, que l'enfance n'est pas la seule période de la vie, dans laquelle les bains froids soient utiles. Je les ai employé, avec un succès marqué, pour des personnes de tout âge, même pour des septuagénaires; & il y a deux especes de maladies, plus fréquentes, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, dans lesquelles ils réussissent tres bien; c'est dans les foibleesses de nerfs, & quand la transpiration se fait mal, qu'on craint l'air, qu'on est fluxionnaire, foible, languissant. Le bain froid rétablit la transpiration, redonne de la force aux nerfs, & dissipe par là, tous les dérangemens, que ces deux causes occasionnoient dans l'œconomie animale. On doit les prendre avant diner. Mais autant les bains froids sont utiles, autant l'usage habituel

tuel des bains chauds est pernicieux ; ils disposent à l'apoplexie , à l'hydropisie , aux vapeurs , à l'hypocondrie ; & l'on voit les villes , où l'usage en est fréquent , désolées par toutes ces maladies.

De la poussée des dents.

§. 387. La sortie des dents coûte souvent beaucoup aux enfans , & quelques uns succombent aux maux qu'elles occasionnent. L'on doit , à cette époque , si elle est douloureuse.

1^o. Leur tenir le ventre libre par des lavemens , faits avec une décoction de mauves sans y rien ajouter ; mais ils ne sont point nécessaires si l'enfant a en même tems la diarrhée.

2^o. Leur diminuer un peu la quantité des alimens ; par deux raisons ; l'une , c'est que l'estomac est plus foible qu'auparavant ; l'autre , c'est qu'il y a quelquefois un peu de fièvre.

3^o. Leur augmenter un peu la quantité de la boisson ; la meilleure pour eux , c'est , sans contredit , l'infusion de tilleul , qu'on blanchit avec un peu de lait.

4^o. On leur frotte souvent les gencives , avec un mélange d'autant de
miel

miel que de mucilage de pepins de coins, & on leur donne à mâcher une racine d'althea ou de reguelisse.

C'est souvent dans le tems de la sortie des dents que les enfans se nouent.

Des vers.

§. 388. Le meconium, l'aigreur du lait, & les dents, sont trois grandes causes des maux des enfans ; il y en a une quatrieme, les vers, qui leur fait aussi très souvent du mal, mais qui n'est point, cependant, à beaucoup près, la cause générale de leurs maux, comme on est généralement porté à le croire, dès qu'on voit un enfant, de plus de deux ans, malade. Il y a un grand nombre de symptomes, qui font juger qu'un enfant a des vers, il n'y en a qu'un seul, c'est leur sortie par haut ou par bas, qui le démontre évidemment. Il y a d'ailleurs, à cet égard, beaucoup de varietés ; quelques enfans ayant beaucoup de vers, sans en être incommodés, d'autres étant réellement malades avec un petit nombre.

Les vers nuisent, 1^o. en obstruant les intestins, & en comprimant les parties voisines par leur volume. 2^o. En

succant le chile destiné à nourrir le malade , & le privant par là même de sa subsistance. 3^o. En irritant les intestins & même en les rongéant.

§. 389. Les signes qui font croire qu'il y en a , sont , de legeres coliques , fréquentes & irregulieres ; une abondance de salive à jeun , une odeur defagreable , d'une espece singuliere , dans l'haleine , surtout le matin , des démangeaisons dans les narines , qui font qu'ils les grattent souvent ; un appetit très irregulier , ayant quelquefois un appetit vorace , d'autres fois point du tout ; des maux de cœur , des vomissemens ; quelquefois de la constipation ; plus souvent une diarrhée de matieres mal cuites ; le ventre assez gros , le reste du corps maigre. Une soif , que la boisson ne diminuë pas ; souvent beaucoup de foiblesse ; de la tristesse ; le visage est assez ordinairement mauvais , & change d'un quart d'heure à l'autre ; les yeux sont souvent éteins , & entourés d'un cercle livide ; on en voit souvent le blanc pendant le tems du sommeil , qui est quelquefois accompagné de rêves effrayans , de sursauts continuels , de grincemens de dents. Quelques enfans sont dans

dans l'impossibilité d'être un seul moment tranquilles. Les urines sont souvent blanches, je les ai vûes comme du lait. Ils ont des palpitations, des évanouissemens, des convulsions, des assoupissemens, longs & profonds, des sueurs froides tout à coup; des fièvres, qui ont des caractères de malignité; des pertes de vûe & de voix, qui durent longtems; des paralysies ou des mains, ou des bras, ou des jambes; des engourdissemens. Les gencives sont en mauvais état, & comme rongées; ils ont souvent le hoquet, un poulx petit & irregulier, des reveries, & ce qui est un des symptomes les moins équivoques, frequemment une petite toux sèche; souvent une espece de mucosité, dans les felles; quelquefois de très longues & violentes coliques, qui se terminent par un abcès à l'exterieur du ventre, dont il sort des vers.

§. 390. L'on a une foule de remèdes pour les vers. La *grenette*, ou *semen contra*, qui est un des plus ordinaires, est très bon; l'on se sert aussi, avec succès, de celui N^o. 62. la poudre N^o. 14, est un des meilleurs. La fleur de soufre, le jus de
S 6 cresson,

creffon , les acides , l'eau de miel , ont souvent reuffi ; mais les trois premiers que j'ai indiqué , fuivis d'un purgatif , font les meilleurs. L'on trouvera N^o. 63. un remede purgatif , qu'on peut faire prendre affez aifement aux enfans les plus difficiles. Quand , malgré ces remedes , les vers fubfiftent , il convient de confulter quelqu'un pour en employer de plus efficaces ; ce qui eft très important , puifque , quoique peut-être la moitié des enfans ait des vers , & que plufieurs fe portent très bien , il y en a cependant , que les vers tuent très réellement , après leur avoir fait des maux cruels pendant plufieurs années.

Cette difpofition à avoir des vers , prouve toujours des digeftions imparfaites ; ainfi , il faut éviter de donner aux enfans , qui font dans ce cas , des chofes difficiles à digerer. Il faut furtout bien fe garder de leur donner , comme remede , des huiles , qui , fupposé même qu'elles détruiffent quelques vers d'abord , augmentent la caufe qui en laiffe reproduire de nouveaux. Un long ufage de limaille de fer , eft ce
qui

qui détruit le mieux cette disposition vermineuse.

Des convulsions.

§. 391. J'ai déjà dit §. 378, que les convulsions des enfans, étoient presque toujours l'effet de quelqu'autre maladie, & surtout des quatre dont j'ai parlé; quelques autres causes moins fréquentes leur en occasionnent quelquefois, on peut les réduire aux suivantes.

La première, c'est les matieres corrompues, qui se trouvent dans l'estomac & les boyaux, & qui, par l'irritation qu'elles occasionnent dans les nerfs de ces parties, produisent des mouvemens irreguliers, dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, d'où naissent les convulsions, qui ne sont que des mouvemens involontaires des muscles. Ces matieres corrompues sont le produit du trop d'alimens, des alimens mal sains, de ceux dont la digestion est au dessus des forces de l'estomac des enfans, des melanges, de la mauvaise distribution des alimens.

On

On connoit que les convulsions de l'enfant dependent de cette cause, par ce qui a precedé, par son dégoût, son appesantissement, sa langue sale, son ventre gros, son mauvais teint, son mauvais sommeil.

La diette, c'est-à-dire une diminution dans la quantité de ses alimens, quelques lavemens avec de l'eau tiede, & une purgation N^o. 63. les guerissent.

§. 392. La seconde cause, c'est les vices du lait; soit que la nourrice ait eu quelque colere violente, quelque grand chagrin, quelque peur, soit qu'elle ait pris des alimens mal sains, bu trop de vin, ou des liqueurs, soit qu'elle soit reglée & que cette époque produise un dérangement sensible dans sa santé, soit enfin qu'elle soit malade; dans tous ces cas, le lait se gate, & jette l'enfant dans des accidens violens, qui quelques fois le tuent promptement.

L'on y remédie 1^o. en le privant de ce lait gâté, jusques à ce que la nourrice soit remise dans son état de santé & de tranquillité, dont on hate le retour par quelques lavemens, des calmans, une entiere privation de ce qui
lui

lui a fait du mal, & en faisant tirer exactement tout le lait qui a souffert.

2^o. En donnant, à l'enfant même, quelques lavemens, en lui faisant boire beaucoup de tilleul, en ne le nourrissant pendant un jour ou deux que de panades ou d'autres soupes sans lait.

3^o. En le purgeant, si ces premiers secours ne suffisent pas, avec une once ou une once & demi de sirop de chicorée composé, ou autant de manne; ces medecines douces entraînent les restes de ce lait empoisonné, & dissipent les desordres qu'il occasionnoit.

§. 393. Une troisieme cause, qui produit aussi des convulsions, ce sont les maladies fievreuses dont les enfans sont attaqués surtout la petite verole ou la rougeole, mais ordinairement elles ne demandent point d'autres secours que ceux qu'exigent la maladie dont elles dependent.

§. 394. L'on voit par tout ce chapitre, & il est important qu'on y fasse beaucoup d'attention, que les convulsions sont ordinairement un symptome de quelqu'autre maladie, plutôt qu'une maladie primitive; qu'elles dependent d'un grand nombre de causes differentes,

tes, qu'il ne peut pas, par la même, y avoir de remede général pour les arrêter, & que les seuls remedes convenables, dans chaque cas, sont ceux qui conviennent à la cause qui les produit, & que j'ai indiqué en parlant de chacune.

La plus part de ces pretendus specifics, qu'on employe indistinctement & aveuglement dans toutes les convulsions, sont souvent inutiles, & le plus souvent nuisibles; de ce dernier genre sont,

1^o. Tous les remedes acres & chauds, les liqueurs spiritueuses, l'huile d'ambre ou d'agathe, les autres essences, les sels volatils, & autres remedes de cette espece, qui, par la violence de leur action sur les organes sensibles des enfans, sont plus propres à produire des convulsions qu'à les calmer.

2^o. Les remedes adstringens, qui nuisent toutes les fois que la cause des convulsions depend de quelque matiere acre, qui doit fortir du corps par les felles, ou qu'elles sont l'effet d'un effort de la nature pour operer quelque crise; & comme elles dependent presque toujours de l'une ou de l'autre de ces deux causes, on voit que les adstringens ne
con-

conviennent presque jamais. Il y a d'ailleurs, toujours du danger à en donner aux enfans, sans un examen bien mur, parce qu'ils leur causent souvent des obstructions.

3°. L'usage precoce, trop considerable, trop continué ou mal indiqué des anodins, tels que la theriaque, le mithridate, le sirop de pavot, (& il est très aisé de donner contre quelqu'un de ces écueils,) a aussi les suites les plus facheuses dans les convulsions, & ils nuisent au moins aux neuf dixiemes de ceux auxquels on les ordonne. Ils calment, il est vrai, assez frequemment pour quelques momens, quelques fois quelques heures, mais le mal n'en revient que plus violemment ensuite, parce qu'ils ont augmenté toutes les causes qui le produisoient; ils détruisent l'estomac, ils constipent, ils diminuent les urines, & d'ailleurs en émoussant la sensibilité des nerfs, qu'on doit envisager comme une des principales sentinelles, chargées par la nature d'avertir qu'il y a des ennemis, le mal augmente sans qu'on s'en doute, il se forme soudainement des engorgemens qui aboutissent bientôt a quelque accident violent

lent & mortel, ou qui laissent un germe de maladies de langueur ; & je réitere, que quoi qu'il y ait des cas, dans lesquels ils sont d'une absolue nécessité, l'on doit en général les employer très sobrement. Ils sont utiles 1°. quand les convulsions subsistent encore après qu'on en a détruit la cause première ; 2°. quand elles sont si violentes qu'elles menacent d'un danger très prochain, & qu'elles sont un obstacle aux remèdes destinés à détruire leur cause ; 3°. quand cette cause même est de nature à céder aux anodins, comme quand elles sont la suite immédiate d'une peur.

§. 395. Il y a une très grande différence entre les enfans par rapport à la facilité à prendre des convulsions ; il s'en trouve à qui les causes les plus fortes ne peuvent pas en donner, qui ont des coliques affreuses, qui percent les dents très douloureusement, qui ont de fortes fièvres, la rougeole, la petite verole, qui sont rongés des vers, sans avoir jamais la plus légère apparence de convulsions ; il y en a d'autres chez lesquels la facilité à en avoir est si grande, l'on peut appeller cette facheuse

cheuse disposition, *convulsibilité*, qu'ils en sont attaqués très fréquemment, pour des causes si légères, que l'examen le plus attentif ne peut quelques fois pas les découvrir. Cet état qui est extrêmement dangereux, & qui conduit, ou à une mort très prompte, ou à une vie languissante, demande des attentions dont le détail seroit d'autant plus déplacé ici, que ces cas communs en ville, ne le sont pas autant dans les campagnes. Les bains froids, & la poudre N°. 14. sont utiles.

Avis généraux.

§. 396. Je finirai ce chapitre par quelques conseils qui pourront contribuer à donner aux enfans un tempéramment vigoureux, & à les préserver de plusieurs maux.

1°. L'on doit éviter de leur donner trop à manger & les régler pour la quantité des alimens & les heures des repas, ce qui est très possible, même dès les premiers jours de leur vie, quand celle qui les nourrit le veut. C'est peut-être même l'âge où il convient le mieux de le faire, parce que
c'est

c'est celui où l'uniformité constante de leur vie doit faire présumer que leurs besoins sont plus constamment égaux.

Un enfant qui a déjà quelques années, qui est abandonné à sa vivacité, change ses besoins, sa vie est irrégulière, son appetit doit l'être, il y auroit par là même de l'inconvenient à l'assujettir trop fervilement à une règle exacte dans la quantité & l'ordre des alimens; la dissipation étant inégale, le besoin de réparation ne peut pas être constant; mais chez le petit enfant, l'uniformité au premier de ces égards rend utile l'uniformité par rapport au second. La maladie est presque la seule chose qui doive apporter quelque changement à cet ordre, & ce changement doit être alors pour le retranchement, quoiqu'une pratique générale & meurtrière établisse le contraire, & qu'un usage pernicieux autorise les nourrices à remplir d'autant plus ces petites créatures, qu'elles ont moins besoin d'alimens. L'on s' imagine que les pleurs sont toujours le cri de la faim, & dès qu'un enfant pleure on lui donne à manger, sans vouloir faire attention que ses pleurs étoient peut-être l'effet du malaise,

aise , que lui procuroit un estomac trop rempli , ou de douleurs , dont on n'enleve pas la cause en les faisant manger , mais à laquelle le manger les rend insensibles pendant quelques momens , premierement en les distraisant , secondement en les endormant , effet du manger chez les enfans , qui est assez constant & qui dépend des mêmes causes qui assoupissent tant d'adultes après le repas.

L'on ne sauroit croire tout le mal qu'on fait aux petits enfans , en leur prodiguant ainsi les alimens , dans le tems que leurs douleurs dependent de causes , très différentes de la faim ; je souhaite que les meres sages veuillent ouvrir les yeux sur cet abus , & le faire cesser.

Ceux qui leur donnent beaucoup à manger dans l'espérance de les fortifier , se trompent beaucoup , & il n'y a point de préjugé qui en tue un aussi grand nombre ; tout ce qu'un enfant prend au-delà de ses besoins , l'affoiblit au lieu de le fortifier ; l'estomac distendu perd ses forces , & devient moins capable de faire ensuite de bonnes digestions ; cet excès d'alimens empêche la diges-

digestion de ceux qui étoient nécessaires ; ces alimens mal digérés , non seulement ne nourrissent point , & par là l'enfant s'affoiblit , mais ils deviennent une source de maladies , produisent des obstructions , la nouëure , les écrouelles , des fievres lentes , la consommation & la mort.

Un autre inconvenient dans lequel on tombe , par rapport au regime des enfans , dès qu'ils mangent d'autres alimens que le lait de leur nourrice , c'est de leur en donner qui sont au-dessus des forces de leur estomac , & de leur permettre des mélanges nuisibles en eux mêmes , & surtout pour des organes , encore foibles & délicats.

Il faut , dit-on , accoutumer leur estomac à tout , mais ce dit-on est une sottise ; il faut leur faire l'estomac bon , alors ils supporteront tout , & on ne le rend point bon en leur causant de fréquentes indigestions. Pour rendre un poulain robuste , on le laisse quatre ans sans en exiger aucun travail , & alors il est capable des plus pénibles , sans en être incommodé. Si , pour l'accoutumer à la fatigue , on l'avoit , dès sa naissance , obligé à porter des fardeaux au-

au-dessus de ses forces, il n'auroit jamais été qu'une roffe incapable d'aucun travail; c'est l'histoire de l'estomac.

J'ajouterai ici une observation très importante; c'est que le travail precocce, auquel l'enfant du payfan est astreint, est un mal réel pour le païs. Par là même que les familles sont moins nombreuses, & que plusieurs enfans sont tirés très jeunes de la maison paternelle, ceux qui restent sont obligés de travailler, & même à des ouvrages pénibles, dans un âge où ils ne devroient être occupés que des jeux de l'enfance. Ils s'usent avant l'âge, ils n'acquierent jamais toutes leurs forces, ils ne font point leur crue, & l'on voit réunies des physionomies de vingt ans, & des tailles de douze ou treize; souvent même ils succombent à ces travaux forcés, ils tombent dans une espece de consommation, & de dessechement qui les tuë.

§. 397. 2°. C'est une répétition du conseil que j'ai déjà donné, & sur lequel je crois ne pouvoir trop insister; il faut les laver, ou les baigner à l'eau froide.

§. 398. 3°. Leur donner le plus de mouvement qu'il est possible , dès qu'ils ont quelques semaines ; car les premiers jours de leur vie , paroissent consacrés par la nature , à un repos presque total , & à un sommeil qui n'est interrompu que par le besoin de prendre des alimens ; & le trop de mouvement pourroit avoir , dans cet âge si tendre , des suites funestes ; mais dès que les organes ont pris un peu de consistance , plus on leur donne de mouvement , moyennant qu'on ne prenne rien sur les tems de leur sommeil , qui doit encore être très long , plus on leur fait de bien , & en allant par degrés , on les accoutume très vite , & sans danger , à des exercices assez forts ; celui qu'ils prennent dans des chars , ou par le moyen de quelques autres machines destinées à leur usage , leur est plus salutaire , que celui qu'ils prennent au bras , parce qu'ils sont dans une meilleure attitude , & en été on les échauffe moins , ce qui est important ; la chaleur & la sueur étant des causes de noûeure.

§. 399. 4°. L'on doit les faire vivre au grand air , le plus qu'il est possible.

Si

Si les enfans ont le malheur d'avoir été négligés , & qu'ils paroissent foibles , maigres , languissans , obstrués , noûés (ce qu'on appelle *rachitiques*, ou *être en chartres*,) ces quatre secours les tirent souvent de cet état, moyennant qu'on n'attende pas trop tard.

§. 400. 5°. S'ils ont quelque écoulement naturel par la peau, ce qui est très fréquent, ou quelque éruption ; comme dartses, croutes de lait, rache, &c. il faut bien se garder de les arrêter par quelques remedes gras ou adstringens. Il n'y a point d'années, qu'on ne voye plusieurs enfans, que des imprudences de ce genre tuent, ou jettent dans les maux de langueur les plus cruels.

J'ai vû les effets les plus fâcheux des remedes extérieurs employés pour la rache & les croutes de lait, qui, quelques horribles qu'elles paroissent, ne sont jamais dangereuses, moyennant qu'on n'applique rien dessus, sans l'avis d'une personne entendue.

Quand ces maux sont opiniâtres, on doit soupçonner quelques vices dans le lait, qu'il faut quitter tout à fait, ou changer, ou corriger; mais je ne

T

puis

puis pas donner ici le détail du traitement que ces maladies exigent.

CHAPITRE XXVIII.

Secours pour les Noyés. (a)

§. 401. **L** Orsqu'un noyé a été plus d'un quart d'heure sous l'eau, l'on ne doit pas avoir de grandes esperances de le r'animer ; il suffit même souvent d'y avoir été deux ou trois minutes , pour être absolument mort. Cependant , plusieurs circonstances , pouvant avoir prolongé la vie au delà du terme ordinaire , l'on doit toujours essayer , de leur donner les secours les plus efficaces , & il faut dans ce cas , ne pas se laisser trop tôt puisqu

(a) Le malheur d'une jeune homme, noyé en se baignant, les premiers jours des bains, détermina à publier ce chapitre separement en Juin 1761. Peu de jours après, un ouvrier alloit éprouver le même sort ; mais il fut heureusement retiré plus vite que le premier, qui avoit été environ 30. minutes sous l'eau, & on le guerit, en suivant une partie des conseils indiqués dans cette instruction, dont plusieurs assistans avoient des exemplaires,

que ce n'est souvent qu'au bout de deux ou trois heures, qu'ils donnent quelques marques non équivoques de vie.

L'on a trouvé, quelquefois, de l'eau dans l'estomac des noyés, le plus souvent il n'y en a point; d'ailleurs, la plus grande quantité qu'on y en ait jamais trouvé, n'excede pas ce qu'on peut en boire sans s'incommoder, ainsi ce n'est point là la cause de la mort; il n'est pas même aisé de dire comment ils peuvent avaler cette eau. Ce qui les tue, c'est la suffocation par le défaut d'air, & l'eau qui passe dans le poulmon, & qui y est portée dans les mouvemens qu'ils font, nécessairement & involontairement, pour respirer, après qu'ils sont sous l'eau; car il n'entre absolument point d'eau dans l'estomac, ou dans le poulmon de ceux qu'on met sous l'eau après leur mort; ce qui sert à fonder un jugement dans plusieurs cas criminels. Cette eau, intimement mêlée avec l'air qui est dans le poulmon, forme une écume visqueuse, sans ressort, qui empêche absolument les fonctions du poulmon; & par là, non seulement le malade est suffoqué, mais de plus, le sang ne pouvant pas revenir

de la tête, les vaisseaux du cerveau se remplissent, & l'apoplexie se joint à la suffocation. Cette seconde cause, c'est-à-dire, l'eau qui entre dans le poulmon n'est pas générale, & l'on trouve plusieurs noyés dans lesquels elle ne paroît pas avoir existé.

§. 402. Le but qu'on doit avoir, c'est de dégorgier le poulmon & le cerveau, & de ranimer la circulation éteinte. Pour cela l'on doit,

1^o. Dépouiller le patient de tous ses habits mouillés, le frotter fortement avec un linge sec, le mettre, s'il est possible, dans un lit chaud, & continuer longtems les frictions.

2^o. Une personne saine & robuste, doit souffler dans ses poulmons de l'air chaud, & de la fumée de tabac, si l'on peut en avoir, par le moyen de quelque tuyau de pipe, de feru, d'entonnoir, de tate-vin, &c. qu'on introduit dans la bouche. Cet air soufflé avec force, si l'on bouche en même tems les narines, pénètre dans le poulmon, & rarefie, par sa chaleur, l'air, qui, mêlé à l'eau, forme l'écume; il se dégage de cette eau, il reprend du ressort, dilate le poulmon, &, s'il reste
encore

encore un principe de vie , la circulation recommence dans ce moment.

3°. Dans le même tems , si l'on a un Chirurgien un peu adroit , il ouvre la veine jugulaire , ou grosse veine du col , & laisse couler huit , dix , douze onces de sang. Cette saignée fait du bien de plusieurs façons : premierement , comme saignée , elle retablit la circulation , parce que c'est l'effet constant de la saignée , dans les évanouissemens qui dépendent d'une circulation suffoquée ; en second lieu , c'est celle , qui , dans ce cas , soulage le plus promptement l'engorgement de la tête & du poulmon : en troisieme lieu , c'est quelquefois la seule qui fournisse du sang. Celle du pied n'en donne point , ou presque jamais ; celle du bras rarement ; mais la jugulaire en donne presque toujours.

4°. On introduit le plus vite qu'on peut , & en aussi grande quantité possible , de la fumée de tabac dans les intestins par le fondement. L'on a des machines très commodes , destinées à cet usage , mais comme elles sont très rares , on peut y suppléer par plusieurs moyens prompts ; l'un , par lequel on

a sauvé une femme, consiste „ à intro-
 „ duire dans le fondement, le tuyau
 „ d'une pipe allumée; on enveloppe
 „ le fourneau d'un papier percé de plu-
 „ sieurs trous, on le met dans la bou-
 „ che, & on souffle de toutes ses for-
 „ ces; à la cinquième gorgée, on en-
 „ tendit dans le ventre de la femme,
 „ un grouillement considérable; elle
 „ rendit de l'eau par la bouche, & un
 „ moment après la connoissance lui re-
 „ vint. ” L'on peut aussi allumer
 deux pipes, dont on abbouche les four-
 neaux; on met le tuyau de l'une dans
 le fondement, & on souffle par celui de
 l'autre.

L'on peut encore introduire une va-
 peur quelconque, en mettant dans le
 fondement une canule, ou un autre
 tuyau, qu'on lie fortement à une ves-
 sie; cette vessie tient, par son autre
 bout, à un gros entonnoir de fer blanc,
 sous lequel brule le tabac. Ce moyen
 m'a réussi dans d'autres cas, où le be-
 soin me le fit imaginer.

5^o. L'on fait sentir au malade les
 eaux fortes les plus volatiles; on lui
 souffle dans le nez de la poudre de
 quelque herbe forte, sèche, comme de
 sauge,

fauge , de romarin , de rhuë , de mente , & surtout de marjolaine , ou de tabac très sec , ou la fumée des mêmes herbes. Il convient au reste , de n'employer ces derniers secours qu'après la saignée ; ils sont alors plus efficaces & plus sûrs.

6^o. Tant que le malade *n'a aucun signe de vie* , il n'avalera pas , & il est inutile & même dangereux de lui mettre dans la bouche beaucoup de liquides , qui ne pourroient qu'entretenir la suffocation ; il suffit d'y mettre quelques gouttes de quelque liqueur irritante , qui ranime. Mais des qu'il a repris quelque mouvement , il faut lui donner , dans l'espace d'une heure , cinq ou six cueillerées à soupe d'oximel scillitique , délayé avec de l'eau tiède ; ou , si l'on n'avoit pas ce remède , on y suppléeroit par une forte infusion de chardon benit , de fauge , ou de camomille , adoucie avec du miel , quand on n'a rien d'autre , on donne de l'eau tiède , dans laquelle on met un peu de sel de cuisine. Quelques personnes recommandent les remèdes vomitifs , mais ils ne sont pas sans inconveniens , &

ce n'est pas comme émetique que je conseille l'oximel scillitique.

7^o. Quoique les malades donnent quelques signes de vie, il ne faut pas discontinuer les secours, car quelquefois ils meurent après ces premiers mouvemens.

8^o. Lors même qu'ils sont entièrement rappelés à la vie, il reste de l'oppression, de la toux, de la fièvre, en un mot, une maladie; & il convient quelquefois de les saigner au bras, ensuite on leur donne beaucoup de tisane d'orge, ou, si elle manque, de thé de fureau.

§. 403. Après avoir indiqué les secours nécessaires & vraiment efficaces, je dirai un mot de quelques autres, qu'on est en usage d'employer tumultuairement.

1^o. On enveloppe ces infortunés dans des peaux de mouton, ou de veau, ou de chiens, qu'on écorche sur le champ; ces secours ont quelquefois ranimé la chaleur, mais ils sont plus lents, & ne sont pas plus efficaces que la chaleur d'un lit bien échauffé, parfumé de sucre, & que les frictions avec des flanelles chaudes.

2^o. La

2^o. La methode de les rouler dans un tonneau est dangereuse, & fait perdre un tems precieux.

3^o. Celle de les pendre par les pieds, est aussi accompagnée de danger, & ne peut avoir aucun usage. Cette écume, qui est une des causes de mort, est trop adherente pour s'évacuer par son propre poids ; c'est cependant le seul secours qu'on pourroit retirer de la suspension, qui nuit d'ailleurs en augmentant l'engorgement de la tête & du poulmon.

§. 404. Il y a quelques années qu'on sauva une fille de dix-huit ans, (on ignore si elle avoit été sous l'eau, peu de tems ou quelques heures,) „ qui étoit sans mouvement, glacée,
 „ insensible, les yeux fermés, la bouche beante, le teint livide, le visage bouffi, tout le corps enflé, chargé d'eau, ” en étendant sur un lit quatre doigts de cendres, promptement échauffées dans des chaudières, en la couchant toute nue sur ces cendres, en la couvrant avec d'autres cendres aussi échauffées, en lui mettant sur la tête un bonnet, autour du col un bas, qui en étoient remplis, & en met-

tant par dessus le tout des couvertures. Au bout de demi heure le poulx revint, elle reprit la voix, & cria, *je gele, je gele*. On lui donna un peu d'eau clairette, & on la laissa huit heures ensevelie sous les cendres, elle en sortit sans aucun autre mal qu'une lassitude, qui se dissipa le troisieme jour. Ce remede doit certainement être efficace, & n'est pas à négliger; mais il ne doit pas non plus faire négliger les autres. Du fable mêlé avec du sel, ou du sel seul auroient la même efficace, & on en a éprouvé les bons effets.

Dans ce moment on vient de resusciter deux petits canars, qui s'étoient noyés, par un bain de cendres chaudes. Celui de fumier peut aussi être utile; & je viens d'apprendre, par un témoin oculaire, très digne de foi, & très éclairé, qu'il contribua efficacement à rappeler à la vie, un homme qui avoit été, certainement, six heures sous l'eau.

§. 405. Je finirai par un article, qui se trouve dans un petit ouvrage imprimé à Paris, il y a vingt ans, par ordre du Roi, & auquel il n'y a sans doute aucun Prince qui ne souscrive.

„ Quoi-

„ Quoique le peuple soit assez gé-
„ néralement porté à la compassion ,
„ & quoiqu'il souhaitât de donner des
„ secours aux noyés , souvent il ne
„ le fait pas , parce qu'il ne l'ôse. Il
„ s'est imaginé qu'il s'exposeroit aux
„ poursuites de la justice. Il est donc
„ essentiel qu'on sache , & on ne sau-
„ roit trop le redire , pour détruire
„ le préjugé où l'on est , que les Ma-
„ gistrats , n'ont jamais prétendu em-
„ pêcher , qu'on tentât tout ce qui peut
„ être tenté , en faveur des malheu-
„ reux , qui viennent d'être tirés de
„ l'eau. Ce n'est que quand leur mort
„ est très certaine , que des raisons
„ exigent que la justice s'empare de
„ leurs cadavres.

CHAPITRE XXIX.

*Des corps arrêtés entre la bouche
& l'estomac.*

§. 406. **D**U fond de la bouche , les
alimens passent dans un
canal plus étroit , qu'on appelle l'œso-
T 6 phage ,

phage, qui, en suivant l'épine du dos, va aboutir à l'estomac.

Il arrive souvent que plusieurs corps sont arrêtés dans ce canal, sans pouvoir ni descendre, ni remonter; soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils se trouvent avoir quelques pointes, qui, s'enfonçant dans les parois, les empêchent de faire aucun mouvement.

§. 407. Il résulte, de cet arrêt, des accidens très graves, qui sont, souvent, une douleur très vive dans la partie, d'autre fois un sentiment incommode plutôt que douloureux, quelquefois des soulèvemens de cœur inutiles, une angoisse extraordinaire, &, si l'arrêt est tel que la *glotte* soit bouchée, ou la *trachée artère* comprimée, une suffocation cruelle; le malade ne peut pas respirer, le poulmon se remplit, & le sang ne pouvant pas revenir de la tête, le visage devient rouge, livide, le col se gonfle, l'oppression augmente, & le malade perit très promptement.

Quand la respiration n'est pas arrêtée ou gênée, si le passage n'est pas entièrement bouché, & que le malade puisse

puisse avaler quelque chose , il vit très bien quelques jours , & la maladie est alors une maladie particuliere de l'œsophage ; mais si le passage est absolument fermé , & qu'on ne puisse point le déboucher pendant plusieurs jours , il en résulte une mort cruelle.

§. 408. Le danger ne dépend pas autant de la nature du corps arrêté , que de sa grosseur relativement au passage , de l'endroit où il s'arrête , & de la façon dont il s'arrête ; & souvent les alimens tuent , pendant que les corps les moins faits pour être avalés , n'occasionnent pas de grands maux.

Un enfant de six jours , avala une dragée sucrée qui s'arrêta , il mourut d'abord.

Un homme sentoît qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté ; pour n'effrayer personne , il sortit de table ; un moment après on veut savoir où il est , on le trouve mort. Un second perit par un morceau de gateau ; un troisieme par un morceau de peau de jambon ; un quatrieme par un œuf , qu'il avaloit par défi.

Une chataigne , qu'un enfant avaloit entiere , le tua. Un autre enfant pe-
rit

rit promptement , étouffé , (car c'est toujours d'étouffement qu'on perit si vite ,) par une poire qu'il avoit jettée en l'air , & reçû dans sa bouche. Une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon , (ce qu'on appelle ordinairement nerf) resta arrêté huit jours , sans que le malade pût rien avaler ; au bout de ce tems , il tomba dans l'estomac , dégagé par la pourriture ; mais le malade mourut bientôt après , tué par l'inflammation , la gangrene , & la foiblesse. L'on a malheureusement une foule d'exemples semblables , mais il est inutile d'en citer un plus grand nombre.

§. 409. Quand un corps est arrêté , il y a deux moyens de le dégager , qui sont de le retirer , ou de le pousser. Le plus sûr est toujours de le retirer , mais ce n'est pas toujours le plus aisé , & comme les efforts qu'on fait pour cela , fatiguent beaucoup le malade , & ont quelquefois des suites facheuses , que d'ailleurs le mal est souvent extrêmement pressant , il convient de pousser si cela est plus aisé , & s'il n'y a point d'inconveniens à faire entrer le corps arrêté dans l'estomac.

Les

Les corps qu'on peut pousser sans risque , sont tous les alimens ordinaires , comme le pain , les viandes , les gateaux , les fruits , les legumes , les morceaux de boyaux , le cuir même. Ce n'est pas que de très gros morceaux de certains alimens , ne foyent presque indigestibles , mais il est rare qu'ils foyent mortels.

§. 410. Les corps qu'on doit chercher à retirer , quoique cela soit beaucoup plus penible que de les pousser , sont tous ceux dont l'effet pourroit être très dangereux , & même mortel , si on les avaloit. De cette classe sont tous les corps indigestibles , tels que le liege , les paquets de linge , les gros noyaux de fruits , les os , les bois , le verre , les pierres , les metaux ; surtout si au danger de *l'indigestibilité* , se joignent ceux qui résultent de la figure de ces corps. Ainsi l'on doit retirer , principalement , les epingles , les éguilles , les arrêtes , les os pointus , les fragmens de verre , les ciseaux , les canifs , les bagues , les boucles.

Il n'y a cependant aucun de ces corps , qui n'ait été avalé , & les accidens qui en résultent le plus ordinairement ,

ment, font de violentes douleurs dans l'estomac, & les intestins; des inflammations, des suppurations, des abcès; des ulceres, la fièvre lente, la gangrene, des misérères, des abcès extérieurs, par lesquels ces corps refforment, & souvent, après beaucoup de maux, une mort cruelle.

§. 411. Quand les corps ne sont que peu avancés, & qu'ils se trouvent à l'entrée de l'œsophage, on peut essayer de les retirer avec les doigts, ce qui réussit souvent. S'ils sont plus avancés, il faut se servir de pincettes; les Chirurgiens en ont de plusieurs especes; celles dont quelques fumeurs se servent, seroient très commodes pour cela, & on peut dans le besoin en faire très promptement avec deux morceaux de bois; mais ce moyen est peu utile, si le corps est fort avancé dans l'œsophage, & si c'est un corps flexible, qui soit exactement appliqué, & remplisse tout le canal.

§. 412. Quand les doigts ou les pincettes échouent, ou ne peuvent pas être employés, il faut se servir des crochets.

On en fait dans le moment, avec
un

un fil de fer un peu fort , qu'on courbe par le bout ; on l'introduit plat , & , pour s'assurer de cette direction , on fait , au bout par lequel on le tient , un autre crochet , ou une anse dans le même sens ; ce qui sert en même tems , à l'assurer à la main par un fil ; moyen qu'on devroit employer dans ce cas , pour tous les instrumens , afin d'éviter les malheurs arrivés plus d'une fois , quand ces instrumens échapent. Après que le crochet a passé l'obstacle , ce qui est presque toujours possible , on le retourne , & il accroche le corps qu'on amène en le retirant.

Le crochet est aussi très commode , quand un corps un peu flexible , comme une épingle , ou une arrête , sont placés en travers de l'œsophage ; alors ce crochet , les prenant par le milieu , les courbe , & les dégage. S'ils étoient très fragiles , il serviroit à les casser , & , si les fragmens ne se dégagoient pas , on pourroit les retirer par quelqu'un des autres moyens.

§. 413. Quand ce sont des corps minces , qui n'occupent qu'une partie du passage , & qui pourroient aisément , ou échaper au crochet , ou , par leur
résistance,

résistance, le redresser, on se sert d'anneaux, solides, ou flexibles.

On en fait de solides avec un fil de fer, ou un cordon de quelques fils d'archat très minces. Pour cela on plie ces fils en cercle par le milieu, où on ne les rapproche pas, mais où on laisse un anneau d'un doigt de diamètre; on rapproche les branches l'une de l'autre, on introduit l'anneau dans l'œsophage, & on cherche à engager le corps, & alors on le ramène. On en fait aussi de très flexibles avec de la laine, des fils, des foyes, de petites ficelles, qu'il convient de cirer, afin qu'ils aient un peu plus de consistance; on les attache fortement à un manche ou de fil de fer, ou de baleine, ou de bois flexible; on les introduit, on cherche à engager le corps, & on le retire.

On met souvent plusieurs de ces anneaux de file, passés l'un dans l'autre, afin d'engager plus sûrement le corps, qui entrera dans l'un, s'il échape à l'autre. Cette espèce d'anneaux a un avantage, c'est que, quand on a engagé le corps, on peut alors, en tournant le manche, le ferrer si fortement, dans l'anneau ainsi tordu, qu'on est le maître

maitre de le remuer en tout sens ; ce qui est un avantage très considerable , dans un grand nombre de cas.

§. 414. Un quatrieme moyen , c'est l'éponge. La propriété qu'elle a de se gonfler en s'humectant , fonde son usage dans ce cas.

Si un corps est arrêté , sans remplir toute la cavité de l'œsophage , on fait passer une éponge , par le vuide qui reste , au delà de ce corps ; elle se gonfle bientôt dans cet endroit humide , & l'on peut même en hâter le gonflement , en faisant avaler quelques gouttes d'eau ; alors , en la retirant , au moyen du manche qui a servi à l'introduire , comme elle est trop grosse pour ressortir par le même endroit par lequel elle étoit entrée , elle entraîne avec elle le corps qui lui fait obstacle , & par là elle débouche le gosier.

Comme l'éponge seche peut se resserrer , on a quelques fois profité de ce moyen pour en faire passer un morceau assez gros par un fort petit espace. On la resserre , en l'entourant fortement , avec un fil ou un ruban , qu'on peut desserrer très aisément , & retirer quand

quand l'éponge a passé. On l'assujettit aussi dans un morceau de baleine , fendu en quatre à un bout , & qui ayant beaucoup de ressort , se resserre sur l'éponge ; on acommode la baleine de façon qu'elle ne puisse pas blesser ; l'éponge est également attachée à un cordon très fort , afin qu'après l'avoir dégagée de la baleine , le Chirurgien puisse la retirer.

On s'est encore servi de l'éponge d'une autre façon. Quand il n'y a pas de place pour la faire passer , parce que le corps remplit tout le canal , & que ce corps n'est point accroché , mais seulement engagé par la petitesse du passage , on introduit un morceau d'éponge un peu gros dans l'œsophage , jusques près du corps avalé ; alors cette éponge se gonfle , elle dilate le canal en dessus du corps , on la retire un peu , mais très peu , & le corps étant moins pressé en dessus , qu'en dessous , quelquefois le resserrement de la partie inférieure de l'œsophage , peut le faire remonter ; & dès qu'un premier degagement est fait , le reste s'opere aisément.

§. 415. Enfin quand tous ces moyens sont inutiles , il en reste un autre ; c'est de faire vomir le malade ; mais ce remede ne peut gueres être utile que pour les corps engagés ; car dans les cas où ils feroient accrochés ou plantés , il pourroit faire beaucoup de mal.

Si l'on peut avaler , on fait vomir en donnant le remede N°. 8 , ou un remede émetique , N°. 34. ou 35. L'on a dégagé , par ce moyen , un os arrêté depuis vingt & quatre heures.

Quand on ne peut pas avaler , on doit essayer si l'irritation d'une plume promenée dans le fond de la gorge produira cet effet , ce qui n'arrivera pas si le corps comprime fortement tout l'œsophage ; alors il n'y a d'autre ressource que celle de donner un lavement de tabac. Un homme avala un gros morceau de poulmon de veau , qui s'arrêta au milieu de l'œsophage & bouchoit exactement le passage ; un Chirurgien essaya inutilement un très grand nombre de moyen ; un second voyant leur inutilité , & le malade ayant „ le visage noir & tumefié , les yeux , pour „ ainsi dire , hors de la tête , tombant „ dans

454 DES CORPS ARRÊTÉS

„ dans des syncopes fréquentes avec
„ des mouvemens convulsifs , il lui fit
„ donner en lavement la décoction
„ d'une once de tabac en corde ; ce
„ remede procura un vomissement vio-
„ lent , qui fit rejeter le corps étran-
„ ger , qui alloit causer la mort du
„ malade.

§. 416. Un fixieme moyen , que je ne crois point qu'on ait employé , mais qui pourroit être très utile dans plusieurs cas , quand les corps avalés ne sont pas trop durs , & qu'ils sont fort gros , ce seroit de fixer un tire-boure solidement à un manche flexible , & à un fil ciré , afin qu'on pût le retirer , supposé qu'il quittât son manche , il seroit aisé , surtout si le corps n'étoit pas extrêmement bas , d'y planter le tire-boure , & de le retirer par ce moyen.

L'on a vû une épine fixée dans la gorge , dégagée & rejetée en riant.

§. 417. Dans le cas du §. 409. quand il convient de pousser le corps , on employe ou des poireaux , qui ont l'avantage de se trouver par tout , mais qui sont sujets à se casser , ou une bougie huilée & tant soit peu échauffée , afin qu'elle soit flexible , ou une balei-
ne ,

ne, ou un fil de fer, dont on épaisſie dans le moment un des bouts, avec du plomb fondu, ce qui eſt très vite fait. L'on peut employer, avec le même ſuccès, quelques bâtons de bois flexibles, comme le bouleau, le coudrier, le frêne, le faule, une ſonde flexible, une baguette de plomb. Tous ces corps doivent être très unis & polis, afin qu'ils n'occasionnent point d'irritation; c'eſt dans cette vûe qu'on les enveloppe, quelquefois, avec un boyau mince de mouton. L'on attache auſſi, quelquefois, au bout, une éponge, qui, rempliſſant tout le canal, entraîne tous les obſtacles qu'elle rencontre.

L'on peut encore dans ces cas, faire avaler de gros corps, comme de la mie ou de la croute de pain, un navet, une tige de laitue, une bale, dans l'eſperance qu'ils entraineront l'obſtacle, mais ce ſont des moyens bien foibles, & ſi on les fait avaler ſans les avoir aſſujettis à un fil, il eſt à craindre que, s'arrêtant eux mêmes, ils ne doublent le mal.

Il eſt arrivé quelquefois, fort heureuſement, que les corps qu'on vouloit

loit pousser, s'engageoient dans la bougie, ou dans le poireau, dont on se servoit pour les pousser, & ressortoient avec; mais cela n'arrive qu'aux corps pointus.

§. 418. S'il est impossible de retirer les corps du §. 410, & tous ceux qu'il est dangereux d'avaler, il faut alors, de deux maux choisir le moindre, & courir les risques de les pousser, plutôt que de laisser perir horriblement le malade en peu de momens. L'on doit d'autant moins balancer à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent, que, s'il est arrivé souvent de grands maux, après avoir avalé ces corps, & même une mort cruelle, d'autres fois ils n'ont occasionnés que peu ou point d'accidens.

§. 419. Il arrive, quand ces corps ont été avalés, de quatre choses l'une; ou 1^o. ils ressortent par les felles; ou 2^o. ils ne ressortent point, & tuent le malade; ou 3^o. ils ressortent par les urines; ou 4^o. ils se font jour par la peau. Je détaillerai ces quatre issues différentes.

§. 420. Quand ils ressortent par les felles, ou ils ressortent au bout de

de peu de tems , fans avoir occasionné presque aucun accident , ou , cette sortie ne se fait que longtems après , & est précédée par beaucoup de douleurs. L'on a vû ressortir , peu de jours après , fans avoir souffert , un os de jambe de poule , un noyau de peche , un couvercle de boëte de thériaque , des épingles , des éguilles , des monnoyes de toute espece , une petite flûte , longue de quatre pouces , qui causa de vives douleurs pendant trois jours , & sortit heureusement , des couteaux , des rasoirs , une boucle de fouillers. J'ai vû , il n'y a que peu de jours , un enfant de deux ans & demi , qui avala un clou long de plus d'un pouce , & dont la tête avoit plus de trois lignes de largeur ; il s'arrêta quelques momens au col , mais il passa pendant qu'on vint me chercher , & ressortit pendant la nuit , avec une selle , sans avoir occasionné aucun accident. Plus récemment encore , un os entier d'aileron de poulet , n'a occasionné qu'un peu de douleur d'estomac , pendant trois ou quatre jours.

Quelquesfois ces corps restent plus longtems , & ne ressortent qu'au bout de plusieurs mois , & même des années ,

sans avoir cependant fait aucun mal ; il y en a qu'on ne revoit & qu'on ne ressent jamais.

§. 421. L'événement n'est pas toujours aussi heureux, & quelquefois, quoiqu'ils ressortent naturellement, ce n'est qu'après avoir fait souffrir les douleurs les plus vives dans l'estomac & dans les boyaux. Une fille avala quelques épingles, elles lui occasionnerent des douleurs violentes, pendant six ans ; enfin, au bout de ce terme, elle les rendit, & fut guérie. Trois éguilles occasionnerent, pendant un an, des coliques, des évanouissémens, des convulsions ; elles ressortirent au bout de ce terme, par les selles, & le malade fut guéri.

Un autre, plus heureux, qui en avoit avalé deux ; ne souffrit que six jours, au bout desquels il les rendit par les selles.

Il arrive quelquefois que ces corps, après avoir parcouru tous les intestins, sont arrêtés au fondement, & occasionnent de fâcheux accidens, mais auxquels un Chirurgien adroit peut presque toujours remédier. S'il est possible de les couper, comme des os minces,
des

des machoires de poissons , des épingles , ils sortent alors avec beaucoup de facilité.

§. 422. Une seconde issue , c'est quand ces corps ne ressortent point , mais occasionnent des accidens fâcheux , qui tuent le malade , & il y a beaucoup de ces cas.

Une Demoiselle ayant avalé des épingles , qu'elle tenoit dans sa bouche , une partie ressortit par les selles , mais l'autre partie perça les intestins , & même le ventre avec des douleurs inouïes ; la malade perit au bout de trois semaines.

Un homme avala une éguille , qui perça l'estomac , pénétra dans le foye , & fit perir le malade en consommation.

Une sonde échappée en examinant la gorge , & avalée , tua le malade au bout de deux ans.

On voit tous les jours avaler des pieces monnoyées , de differens métaux , sans qu'il survienne rien de fâcheux ; on a vû avaler jusques à cent Louis d'or qui ressortirent tous ; mais que ces heureux hazards n'inspirent pas trop de sécurité , les événemens fâcheux doivent inspirer une juste crainte ; une seule

pièce de monnoye, avalée, boucha la communication entre l'estomac & les intestins, & tua. On avale tous les jours des noyaux impunement, mais on a des exemples de gens chez lesquels il s'en est fait des amas, qui sont devenus cause de mort, après beaucoup de douleurs.

§. 423. La troisième issue, c'est quand ces corps ressortent avec les urines; mais ces cas sont rares.

Une épingle, de moyenne grandeur, ressortit en urinant, trois jours après l'avoir avalée, & l'on a rendu par la même voye, un petit os, des noyaux de cerises, de prunes, & même un de pêche.

§. 424. Enfin le quatrième cas, c'est quand les corps avalés percent l'estomac ou les boyaux, & qu'ils vont jusques à la peau, occasionnent un abcès, & se font jour eux-mêmes, ou sont tirés en ouvrant l'abcès. Ils sont souvent très longtems à faire ce trajet; quelquefois les douleurs sont continuës, d'autres fois, le malade souffre pendant quelque tems, les douleurs cessent & recommencent. L'abcès se forme, ou sur l'estomac, ou dans d'autres partie

parties du ventre ; quelquefois même , ces corps , après avoir percé les intestins , font des routes singulieres , & vont ressortir loin du ventre. Une éguille avalée ressortit , au bout de quatre ans , à la jambe , une autre à l'épaule.

§. 425. Tous ces exemples , & une foule d'autres , de morts cruelles après des corps avalés , prouvent la nécessité d'être sur ses gardes à cet égard , & déposent contre l'imprudence horrible , j'oserois dire criminelle , de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs , ou même de tenir dans la bouche des corps , qui , échappans par imprudence , ou par accident , deviennent cause de mort. Peut-on , sans frémir , mettre dans la bouche des éguilles & des épingles , quand on pense aux maux horribles , & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner ?

§. 426. L'on a vû plus haut , que quelquefois les corps arrêtés étouffoient le malade ; d'autres fois , on ne peut ni les retirer , ni les précipiter , mais ils restent dans l'œsophage , sans que le malade meure , au moins d'abord. Cela arrive quand ils sont situés de façon qu'ils ne compriment pas la trachée

artere, & qu'ils n'empêchent pas totalement le passage des alimens; ce qui ne peut gueres arriver qu'aux corps pointus. Ces corps ainsi arrêtés, occasionnent quelquefois, sans beaucoup de violence, une petite suppuration, qui les dégage, & ils ressortent par la bouche, ou tombent dans l'estomac; d'autres fois une inflammation prodigieuse qui tue le malade; ou si la matiere de l'abcès se porte en dehors, il se forme une tumeur à l'extérieur du col, qu'on ouvre, & le corps ressort par là. Des troisiemes, se font une route, qu'ils parcourent avec peu ou point de douleurs, & ils vont ressortir derriere le col, sur la poitrine, à l'épaule, enfin en differens endroits.

§. 427. Quelques personnes, étonnées des marches singulieres de ces corps, qui, par leur volume, & surtout par leur figure, paroissent ne pouvoir s'introduire dans le corps qu'en le détruisant, souhaiteront qu'on leur explique comment, & où ces corps font leur route. L'on me permettra, en leur faveur, une courte digression, qui est, peut-être, d'autant moins étrangere à mon plan, qu'en faisant disparoitre le

mer-

merveilleux de la chose , elle fera tomber le préjugé superstitieux , qui a souvent attribué aux sortilèges des faits de cette espèce , qui s'expliquent avec beaucoup de facilité. Cette même raison est une de celles , qui m'ont déterminé , à donner autant d'étendue à ce chapitre.

L'on trouve sous la peau , dans quelque endroit qu'on l'ouvre , une membrane composée de deux lames , séparées l'une & l'autre par des petites cellules , qui communiquent toutes les unes aux autres , & qui sont remplies , plus ou moins , de graisse. Il n'y a aucune graisse dans tout le corps , qui ne soit renfermée dans cette membrane , qu'on appelle *membrane graisseuse* ou *cellulaire*.

Elle se trouve non seulement sous la peau , mais de là , en se repliant de différentes façons , elle se répand dans tout le corps ; elle sépare tous les muscles , elle fait partie de l'estomac , des boyaux , de la vessie , de tous les viscères , c'est elle qui forme ce qu'on appelle la *coëffe* , ou , dans les animaux , *penne* , elle fournit une enveloppe aux veines , aux artères , aux nerfs. Dans quelques endroits elle est très épaisse

& remplie de beaucoup de graisse, dans d'autres, elle est extrêmement mince, & dénuée de graisse, par tout elle est privée de tout sentiment.

On pourroit se la représenter comme une couverte piquée, dont le coton est inégalement distribué; dans quelques endroits il y en a beaucoup, dans d'autres il n'y en a point, & les deux doubles s'y touchent. C'est dans cette membrane que se font les mouvemens de ces corps étrangers; & comme la communication est générale, il n'est point étonnant, qu'ils aillent d'un endroit à un autre très éloigné, en parcourant de très longs chemins. Les officiers & les soldats, sentent très fréquemment des bales, qu'on n'a pas pû fortir, faire des trajets considérables.

La communication générale entre toutes les parties de cette membrane, est démontrée par un fait, qui se réitere tous les jours, contre les loix de la police; les bouchers font une petite incision à la peau d'un veau, à laquelle ils appliquent un soufflet, ils soufflent fortement, & il n'y a pas une partie de tout le veau, qui ne se resente de ce gonflement artificiel.

Des

Des scelerats , se sont servi de cette indigne manœuvre , pour rendre monstrueux des enfans qu'ils faisoient voir ensuite pour de l'argent.

C'est dans cette membrane , que les eaux des hydropiques sont ordinairement épanchées , & dans laquelle elles suivent les mouvemens que leur imprime la pesanteur. L'on demandera , cette membrane étant traversée en differens endroits par des nerfs , des veines , des arteres , &c. qui sont des parties dont les blessures occasionneroient nécessairement des accidens facheux , comment n'en arrive-t-il pas ? Je repons 1. Que ces accidens arrivent quelquefois. 2. Qu'ils doivent cependant arriver rarement , parce que toutes ces parties , qui traversent la membrane grasseuse , étant plus dures que la graisse , ces corps doivent presque nécessairement , quand ils les rencontrent , être détournés vers les graisses qui les entourent , où la resistance est beaucoup moins considerable , & cela d'autant plus sûrement , que ces corps sont toujours cylindriques.

§. 428. A tous les secours que j'ai indiqué jusques à present , je dois

ajouter encore quelques conseils généraux.

1^o. Il est souvent utile, & même nécessaire, de faire une ample saignée du bras ; surtout quand la respiration est extrêmement gênée, ou quand l'on ne peut pas réussir d'abord à déplacer le corps ; parce qu'alors la saignée prévient l'inflammation, que produiroient les irritations fréquentes ; & en jettant toutes les parties dans le relâchement, elle peut operer sur le croup, le dégagement du corps.

2^o. Quand on voit que toutes les tentatives, pour retirer ou pour pousser, sont inutiles, il faut les cesser ; parce que l'inflammation, qu'on occasionneroit, seroit aussi fâcheuse que le mal même, & que l'on a des exemples de gens morts de cette inflammation, quoique le corps eût été déplacé.

3^o. Pendant qu'on fait ces tentatives, il faut faire avaler souvent au malade, ou injecter avec un canal courbe, qui aille plus loin que la glotte, quelque liqueur fort émolliente, comme de l'eau tiède ; ou pure ou mêlée avec du lait, ou une decoction d'orge, de mauve, de son. Il en résulte

sulte ce double avantage ; premièrement que l'on adoucit par là les parties irritées , ce qui retarde l'inflammation ; & , en second lieu , souvent une injection faite avec force , reussit mieux pour dégager un corps charnu , que toutes les tentatives avec des instrumens.

4°. Quand on est obligé de laisser dans la gorge un corps arrêté , il faut conduire le malade tout comme s'il avoit une maladie inflammatoire ; le saigner , le mettre au regime , lui envelopper tout le col avec des cataplasmes emolliens. Il convient d'employer la même methode , quoique le corps soit dégagé , si l'on a lieu de croire , qu'il est resté de l'inflammation dans l'œsophage.

5°. Quelques fois un peu de mouvement dégage mieux que les instrumens. L'on fait qu'un coup de poing derriere l'épine , a souvent dégagé des corps fortement arrêtés ; & j'ai deux exemples que les malades , qui avoient des épingles arrêtées , étant monté à cheval , pour aller dès la campagne chercher du secours dans la ville voisine , sentirent l'épingle se dégager a-

près une heure de marche ; l'un la cracha , l'autre l'avalala , fans mauvaises suites.

6°. Quand le danger de suffocation est pressant , que la saignée est insuffisante , qu'on n'a point d'esperance de dégager promptement le col , & que la mort est proche , si l'on ne rend pas la respiration au malade , il faut , sur le champ , faire la *bronchotomie* ; c'est-à-dire ouvrir la trachée artère ; ce qui n'est ni difficile pour un Chirurgien un peu entendu , ni fort douloureux.

7°. Quand le corps arrêté passe dans l'estomac , il faut d'abord mettre le malade à un regime très doux ; éviter tous les alimens acres , irritans , chauds , le vin , les liqueurs , le café , ne prendre que peu d'alimens à la fois ; n'en point prendre de solides , qu'après les avoir extrêmement mâchés. Le meilleur regime feroit de vivre de soupes farineuses , de quelques legumes , d'eau & de lait ; ce qui vaut beaucoup mieux que l'usage des huiles.

§. 429. L'Auteur de la nature a pourvu à ce qu'en mangeant , rien ne passât , par la glotte , dans la trachée artère ;

artere ; ce malheur arrive cependant quelques fois ; & il survient , dans le moment , une toux continuë & violente , une douleur aiguë , une suffocation , tout le sang se porte à la tête , le malade est angoissé & agité par des mouvemens violens & involontaires , il meurt quelques fois sur le champ. Un grenadier Hongrois , cordonnier de son metier , travailloit & mangeoit en même tems ; il tomba de sa chaise sans dire un seul mot , ses camarades appellerent du secours ; des Chirurgiens arriverent aussi tôt ; il ne donna , malgré plusieurs secours , aucun signe de vie. On trouva dans le cadavre , un morceau de viande de bœuf , du poids de quatre lots , enfoncé dans la trachée artere , qu'il bouchoit si exactement , qu'elle ne pouvoit laisser passer le moindre air au poulmon.

§. 430. Il faut , dans ce cas , frapper frequemment sur l'épine du dos , occasionner quelques efforts pour vomir , faire éternuer avec du poivre blanc , du muguet , de la sauge , des tabacs cephaliques quelconques , qu'on souffle fortement dans les narines.

Un

Un pois , jetté en badinant dans la bouche , entra dans la trachée artère , & ressortit en faisant vomir avec de l'huile.

Un petit os fut chassé en faisant éternuer avec de la poudre de muguet. Enfin , si ces secours ne réussissent pas d'abord , il faut , sans hésiter , faire la *bronchotomie*, (voyez §. précédent N°.6°.) L'on a retiré , par ce moyen , des os , une fève , une arrête , & sauvé par là les malades.

§. 431. L'on tente tout quand il s'agit de la vie humaine. Dans le cas où un corps ne pourroit ni être dégagé de l'œsophage , ni y rester sans tuer promptement le malade , l'on a proposé , de faire une incision à l'œsophage même , par laquelle on le tireroit , & d'employer le même moyen , lors qu'un corps , tombé dans l'estomac , feroit de nature , & occasionneroit des accidens , propres à tuer promptement le malade.

Quand l'œsophage est fermé , on nourrit par des lavemens de bouillon.

CHAPITRE XXX.

Maladies chirurgicales & externes. Des brulures, des playes, des meurtrissures, des foulures, des ulceres, des membres gelés, des engelures, des hernies, des clous, des panaris, des échar- des, des verrues & des cors.

§. 432. **L**Es payfans sont exposés, par leurs travaux, à plusieurs accidens extérieurs, comme coupures, meurtrissures &c., qui, quelques graves qu'ils soyent, se termineroient presque toujours très aisément, & cela par une suite de la nature du sang, qui a ordinairement beaucoup moins d'acreté à la campagne, que dans les villes; mais un traitement pernicieux, rend souvent facheux les maux les plus legers en eux mêmes, & j'ai vû un si grand nombre de ces malheurs, qu'il me paroît nécessaire d'indiquer ici le traitement qui convient à ces maux externes, quand ils n'exigent

gent pas nécessairement la main du Chirurgien. Je dirai aussi un mot de quelques maladies extérieures, qui dependent cependant d'une cause interne.

Des brulures.

§. 433. Quand la brulure est très legere, & qu'il n'y a point de vessie levée, il suffit d'y mettre une compresse trempée dans l'eau fraiche, & de la changer tous les quarts d'heures, jusques-à-ce qu'on ne sente plus de douleur. Quand il s'est levé une vessie, on applique dessus une compresse de linge très fin, enduite de la pomade N°. 64, qu'on change deux fois par jour.

Si la peau est brulée, & les chairs mêmes endommagées, il faut se servir de la même pomade; mais au lieu d'une compresse, il faut se servir de charpie, qui s'applique plus exactement, & par dessus la charpie, on met une simple toile cirée, que chacun peut aisement preparer, N°. 65, ou si l'on veut un *sparadrap*, N°. 66.

Mais independamment de ces secours extérieurs, qui sont les plus efficaces qu'on

qu'on puisse employer, quand la brûlure est très forte, & très enflammée, & qu'on craint les progrès & les suites de cette inflammation, il faut employer les mêmes remèdes que dans les fortes inflammations ; faire une saignée, ou même plusieurs si elles sont nécessaires, & mettre au régime ; ne faire boire que les tisannes N°. 2. & 4, & donner tous les jours deux lavemens simples.

Quand on n'est pas à même d'avoir d'abord du *nutritum* pour faire la pomade N°. 64, on se contente de fondre ensemble de l'huile d'olive, avec une huitième partie de cire, & à deux onces de ce mélange, on ajoute un jaune d'œuf ; enfin quelque chose de plus simple encore, c'est de battre un œuf, le blanc & le jaune, avec deux cuillerées d'huile qui ne soit pas rance.

Quand le mal est proche de sa fin, & qu'il ne reste plus qu'une très petite playe, il suffit d'appliquer le sparadrap N°. 66.

Des playes.

§. 434. Si une playe a pénétré dans l'intérieur des cavités, & a blessé quelque

quelque partie contenue dans la poitrine & dans le ventre, si, fans penetrer dans les cavités, elle a ouvert quelque grosse artere, si elle a blessé quelque nerf, ce qui occasionne des accidens beaucoup plus violens qu'ils ne devroient être fans cela, si elle est allée jusques à l'os, & qu'il ait souffert, enfin, s'il survient quelque symptome extraordinaire, il faut nécessairement appeller un Chirurgien. Mais quand la playe n'est accompagnée d'aucune de ces circonstances, qu'elle n'intéresse que la peau, les graisses, les chairs, & des petits vaisseaux, l'on peut la panser aisément fans secours, parce qu'ordinairement tout se réduit à la preserver des impressions de l'air, en donnant cependant issue au pus.

§. 435. Si le sang ne sort d'aucun vaisseau considerable, mais coule à peu près également de tous les points de la playe, on peut hardiment le laisser couler, pendant qu'on prepare promptement de la charpie. Quand elle est prête, on en met ce qu'on peut dans la playe, sans la trop presser, ce qui feroit très facheux, & auroit les mêmes inconveniens que les tentes & les bour-

bourdonnets ; on la couvre avec une compresse trempée dans l'huile d'olive , ou avec la toile cirée N°. 65 , mais je préfère la compresse pour les premiers pansemens ; & l'on soutient le tout avec une bande large de deux doigts , d'une longueur proportionnée au volume de la partie qu'il faut embander , & qu'on serre assez , pour qu'elle ne se dérange pas , assez peu , pour qu'elle n'occasionne aucune inflammation.

On laisse cet appareil vingt - quatre heures , les playes étant d'autant plutôt guéries , qu'on les panse moins souvent ; & alors on ôte toute la charpie qu'on peut ôter aisément , & s'il y en a qui se soit attachée par le dessèchement du sang , on la laisse , en se contentant d'en remettre un peu de nouvelle ; le reste du pansement se fait comme la première fois.

Quand , en continuant ce pansement simple , la playe est devenue tout à fait superficielle , il suffit d'appliquer la toile cirée , ou le sparadrap , sans charpie.

Les personnes qui ont quelque prédilection pour les huiles imprégnées des vertus de quelques plantes , peuvent , si cela augmente leur confiance ,

ce, employer celles de millepertuis, de treffle, de lis, de camomilles, de balsamines, de roses rouges, en observant toujours qu'elles ne foyent point rances.

§. 436. Quand la playe est considerable, on doit s'attendre qu'elle s'enflammera, avant que la suppuration, qui alors paroît plus tard, ait pû s'établir, & que cette inflammation fera accompagnée de douleurs, de fièvre, quelquefois de reveries; il faut, dans ce cas, au lieu de la compresse ou de la toile cirée, appliquer un cataplasme de mie de pain & de lait, dans lequel on met un peu d'huile, afin qu'il ne s'attache pas, & que l'on change, sans toucher à la playe, trois, & même quatre fois par jour.

§. 437. S'il y avoit quelque vaisseau un peu gros ouvert, il faudroit appliquer dessus un morceau d'*agaric de chêne*, N°. 67, dont on devroit être fourni par tout. On le contient en appliquant dessus beaucoup de charpie, & en couvrant le tout avec une grosse compresse, & un bandage un peu plus ferré qu'à l'ordinaire. Si cela ne suffisoit pas, & que la playe fut à un bras, ou à une jambe, il faudroit faire
re

re une forte ligature, en dessus de la playe, avec un *tourniquet*, qui se fait dans le moment, avec un echeveau de fil, ou de chanvre, qu'on passe autour du bras en forme d'anneau; on introduit entre deux une piece de bois épaisse d'un pouce, & longue de quatre ou cinq, & en tournant cette piece de bois, on ferre autant que l'on veut; tout comme le payfan ferre un tonneau, ou une piece de bois sur son char, avec la chaine & le chaton. Mais il faut avoir soin; 1°. d'arranger l'echeveau de façon qu'il conserve une largeur de deux pouces, & 2°. de ne pas ferrer assez fort pour occasionner une inflammation, qui dégénéreroit bientôt en gangrène.

§. 438. Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'onguens, sont une pure charlatannerie; l'art ne contribue pas le moins du monde à la guerison des playes, c'est la seule nature qui l'opere, & tout ce que nous pouvons, c'est d'éloigner les obstacles qui s'opposent à la réunion. Pour cela, s'il y a quelque corps étranger dans la playe, comme fer, plomb, bois, verre, morceaux d'habits & de linge, il faut les ôter,
fi

si l'on peut le faire avec beaucoup de facilité, sinon, il faut s'adresser à un bon Chirurgien, qui décide quel parti l'on doit prendre; ensuite on panse comme je l'ai dit.

Bien loin d'être utiles, il y a plusieurs onguens qui pourroient faire beaucoup de mal; & les seuls cas dans lesquels on doit en employer, c'est quand il y a dans la playe quelques vices, qu'il faut détruire par des secours particuliers, mais une playe fraîche, dans un homme sain, n'en demande point d'autres que ceux que j'ai indiqué, & ceux du regime.

Les applications spiritueuses sont ordinairement nuisibles, & ne peuvent convenir que dans un petit nombre de cas, dont les Médecins ou les Chirurgiens peuvent seuls juger.

Quand les playes sont à la tête, au lieu de compresse huilée, ou du sparadrap, on couvre la playe avec un emplâtre de betoine, ou si l'on n'en a point, on trempe la compresse dans du vin chaud.

§. 439. Comme les accidens qu'on doit craindre, sont ceux de l'inflammation, les secours qu'on doit employer,

ver, sont ceux qui la préviennent; la saignée, le regime, les rafraichissans, les laveniens.

Quand la playe est très legere, il suffit de ne rien prendre d'échauffant, & surtout il faut retrancher l'usage du vin & de la viande.

Quand elle est considerable, & qu'il est à présumer qu'il surviendra de l'inflammation, il faut nécessairement faire une saignée, ordonner un repos total, & mettre au regime; quelquefois même, il faut réitérer la saignée. Ces secours sont surtout indispensablement nécessaires, quand la blessure a attaqué quelque partie intérieure, & il n'y a pas de remede plus sûr qu'une diette extrêmement legere. Des malades jugés ne devoir vivre que quelques heures, après des playes de la poitrine, du bas ventre, des reins, ont été complètement gueris, en ne vivant pendant plusieurs semaines, que de tisanne d'orge, ou d'autres tisannes farineuses, sans sel, sans bouillon, sans aucun remede quelconque, & surtout sans onguents.

§. 440. Autant la saignée, employée modérément, est utile, autant son

son excès est nuisible. Les grandes blessures sont ordinairement accompagnées d'une hemorrhagie considerable, qui épuise déjà le malade, & souvent la fièvre est une suite de cette hemorrhagie. Si, dans ces circonstances, l'on ordonne encore des saignées, l'on détruit totalement les forces; les humeurs croupissent, se corrompent, la gangrène survient, & le malade meurt misérablement, au bout de deux ou trois jours, par une suite des saignées, & non pas de la blessure. Le Chirurgien se glorifie de dix, douze, quinze saignées, & assure que la blessure étoit nécessairement mortelle, puisque tant de sang répandu n'a pas pû sauver le malade; pendant que c'est réellement cette profusion qui l'a tué.

Les plaisirs de l'amour sont mortels aux blessés.

§. 441. Les beaumes & les plantes vulnéraires si vantés, sont très nuisibles, pris intérieurement, parce que leur usage donne la fièvre, & qu'il faut l'abbattre.

Des meurtrissures, ou contusions.

§. 442. L'on appelle meurtrissure, ou contusion, *cassein* parmi le peuple, l'effet du coup d'un corps non tranchant, sur le corps de l'homme ou d'un animal, soit qu'il soit jetté contre l'homme, comme quand on reçoit un coup de pierre ou de baton, soit que l'homme soit porté contre lui, comme dans une chute, soit enfin que l'on se trouve ferré entre deux corps, comme quand le doigt est pris entre la porte & le montant, ou tout le corps froissé entre un char & une muraille. Les meurtrissures sont encore plus fréquentes à la campagne que les playes, & ordinairement plus dangereuses; d'autant plus qu'on ne peut pas juger exactement de tout le mal, & que le desordre, qui se manifeste d'abord, n'est qu'une petite partie du mal réel; souvent même on ne découvre aucun mal les premiers jours, & il ne se déclare que quand il n'est plus tems d'y remédier.

§. 443. Il n'y a que quelques semaines, qu'un Tonnelier vint me consulter; sa respiration, sa physionomie, la vitesse, la petitesse, & le peu de

regularité de son poulx, me firent d'abord juger qu'il y avoit du pus dans la poitrine. Il alloit & venoit cependant encore, & travailloit même à quelques fonctions de son métier. Il avoit fait une chute en remuant des tonneaux & tout le poids de son corps avoit porté sur le côté droit de la poitrine. Il ne sentit cependant presque rien d'abord ; mais , quelques jours après , il commença à avoir une douleur sourde dans cette partie , qui continua & amena la gêne dans la respiration , la foiblesse , le mauvais sommeil , le manque d'appetit. Je lui ordonnai le repos , je lui deffendis la viande & le vin , & je lui conseillai la tisanne d'orge avec un peu de miel , buë abondamment. Il ne suivit , avec régularité , que le dernier conseil. Quelques jours après , l'ayant rencontré , il me dit qu'il se trouvoit mieux ; & dans la même semaine , je fus qu'on l'avoit trouvé mort dans son lit. L'abcès s'étoit surement rompu , & l'avoit étouffé.

S. 444. Un jeune homme , emporté par un cheval , fut froissé contre la porte d'une écurie , sans ressentir d'abord aucun mal. Au bout d'une douzaine de jours ,

jours, il eut les malaïses qu'on a au commencement d'une fièvre; l'on crut qu'il avoit une fièvre putride, & il fut très mal traité pendant plus d'un mois. Enfin une consulte decida qu'il avoit du pus dans la poitrine; on l'envoya chez lui, & l'opération de l'empyeme put heureusement le guerir après un an de souffrances. J'ai cité ces deux exemples, pour prouver le danger, qu'il y a à négliger les coups violens; puisque ces deux malades auroient évités, l'un, la mort, l'autre, une maladie longue & cruelle, s'ils avoient pris, d'abord après l'accident, les précautions nécessaires dans ces cas.

§. 445. Quand une partie est meurtrie, il arrive de deux choses l'une, & ordinairement toutes deux à la fois, surtout si la meurtrissure est un peu considerable; ou les petits vaisseaux de la partie meurtrie sont brisés, & le sang qu'ils contenoient s'épanche dans le voisinage; ou, sans épanchement, ces vaisseaux perdent leur force, & n'aidants plus la circulation, le sang croupit. Dans l'un & l'autre cas, si la nature, ou seule, ou aidée, n'y remédie pas, il survient inflammation, sup-
 X 2 pura-

puration de mauvaise espece, pourriture, gangrène, sans parler des accidens qui dépendent de la meurtrissure de quelque partie particuliere, comme nerf, gros vaisseau, os, &c. L'on comprend aussi tous les dangers de la meurtrissure, quand elle a attaqué quelque partie interieure, & que le sang s'est épanché, ou que la circulation ne se fait plus dans quelque partie importante à la vie. C'est là la cause de la mort subite des personnes qui ont fait quelque chute violente, ou reçu quelques corps pesants sur la tête, ou quelques coups, sans qu'il paroisse aucun mal exterieurement.

L'on a plusieurs exemples de morts subites après un coup de point sur le creux de l'estomac, qui occasionnoit la rupture de la ratte.

C'est parce que les chûtes occasionnent une legere meurtrissure générale, tant interieure qu'exterieure, qu'elles ont quelquefois des suites si facheuses, surtout pour les vieillards, chez lesquels la nature, déjà affoiblie, ne rétablit point les desordres; aussi l'on en voit plusieurs, qui, ayant joui d'une excellente santé, la perdent au moment

ment d'une chute, qui paroît d'abord ne leur faire aucun mal, & languissent continuellement jusques à leur mort, que ces accidens accelerent presque toujours.

§. 446. Il y a, pour les meurtrissures, des remèdes internes & externes. Quand le mal est léger, & qu'il n'y a point eu de secousse générale, qui ait pu occasionner des meurtrissures intérieurement, les remèdes externes suffisent. Ils doivent être propres 1°. à résoudre ce sang épanché, qu'on voit d'une manière si marquée, & qui, de noir qu'il est un peu après la contusion, devient successivement brun, jaune, grisâtre, à mesure que la grosseur diminue; elle disparoît enfin totalement, & la peau reprend sa couleur, sans que ce sang soit sorti extérieurement, mais peu à peu il s'est dissout, & il a été repompé par les vaisseaux. 2°. A redonner un peu de force aux vaisseaux.

Le meilleur c'est le vinaigre, mêlé, s'il est fort, avec le double d'eau tiède, dans lequel on trempe des linges, qui servent à envelopper la partie meurtrie, & qu'on change toutes les deux heures, pendant le premier jour.

L'on applique aussi, avec grand succès, le persil, le cerfeuil, l'artichaud sauvage, légèrement concassés; & ces remèdes sont à préférer au vinaigre, quand il y a, en même tems, playe & meurtrissure. L'on peut aussi appliquer les cataplasmes N°. 68.

§. 447. L'on est dans l'usage d'employer d'abord les liqueurs spiritueuses, telles que l'eau de vie, l'eau d'arquebuse, l'eau d'Alibour &c.; mais un long abus ne doit pas faire loi. Ces liqueurs, qui épaisissent le sang, au lieu de le dissoudre, sont réellement nuisibles, quoiqu'on les emploie quelquefois impunément dans les cas très légers. Souvent, en déterminant ce sang épanché, vers les entre-deux des muscles, ou même en l'empêchant de s'épancher, & en le figeant dans les vaisseaux meurtris, elles paroissent guérir, mais ce n'est qu'en concentrant le mal, qui se reproduit sous une forme fâcheuse au bout de quelques mois. J'ai vu de tristes exemples de ce cas; ainsi l'on ne doit jamais employer les remèdes de cette espèce, & le vinaigre doit les remplacer. L'on peut, tout au plus, quand on juge que tout le sang épanché

ché

ché est dissout & reponpé, mêler un tiers d'eau d'arquebuse au vinaigre, afin de redonner un peu de force aux parties affoiblies.

§. 448. C'est une méthode encore plus pernicieuse, d'appliquer des emplâtres composés de graisses, de résines, de gommes, de terres, &c. Le plus vanté est toujours nuisible, & l'on a plusieurs exemples de contusions, extrêmement légères, qui auroient été guéries en quatre jours, si on en avoit remis tout le soin à la nature, & que des emplâtres appliqués par des ignorans, ont fait dégénérer en gangrène.

L'on ne doit jamais ouvrir ces sacs de sang coagulé, qu'on apperçoit sous la peau, à moins de quelque raison pressante, parce que, quelques gros qu'ils soient, ils se dissipent peu à peu, au lieu qu'en les ouvrant, ils laissent quelquefois une ulceration dangereuse.

§. 449. Le traitement intérieur est précisément le même, que celui des playes, excepté que dans ce cas, la meilleure boisson, c'est le remède N°. 1. à chaque pot duquel on joint une dragme de nitre.

Quand quelqu'un a fait une violente chute, qu'il a perdu connoissance, ou qu'il est fort étourdi, que le sang sort par les narines, ou par les oreilles, qu'il est fort oppressé, ou qu'il a le ventre fort tendu, ce qui dénotte épanchement de sang dans la tête, la poitrine, ou le bas ventre, il faut, sur le champ, en commençant par la saignée, employer tous les secours indiqués §. 439, & donner au malade le moins de mouvement qu'il est possible; il faut surtout éviter de le secouer, ou de l'agiter, dans la vûe de rappeler le sentiment; c'est exactement le tuer, en augmentant l'épanchement. Il faut fomentier tout le corps avec quelqu'une des décoctions indiquées; & quand le mal est à la tête; il faut les faire avec de l'eau & du vin, au lieu de vinaigre.

L'on a vû des chûtes accompagnées de blessure & de fracture du crane, avec les accidens les plus graves, se guerir par ces secours internes, & sans autres secours externes, que des fomentations aromatiques, N°. 68.

Un homme de *Pully petit* vint me consulter, il y a quelques mois, pour son Pere, qui étoit tombé du haut d'un arbre: il étoit, depuis 24 heures, sans sentiment, sans connoissance, & sans autre mouvement que des efforts fréquens pour vomir; il perdoit du sang par le nez & les oreilles; il n'y avoit point de mal extérieur, ni à la tête, ni ailleurs, & heureusement on ne lui avoit encore rien fait. Je lui conseillai une ample saignée au bras, & beaucoup de petit lait miellé, en boisson & en lavement; on exécuta ponctuellement l'ordonnance, & quinze jours après le Pere vint à *Lausanne*, qui est à quatre lieu de *Pully petit*, & me dit qu'il se portoit très bien. Il convient, dans toutes les contusions considérables, de purger avec quelque purgatif rafraichissant, comme les N^o. 11, 23, 32, 49. Le remede N^o. 24, & le petit lait miellé sont excellens par la même raison.

§. 450. Dans ces circonstances, le vin, les liqueurs, tout ce qui anime, tue; ainsi il ne faut point s'impatienter de ce que les malades font sans connoissance & sans sentiment. L'usa-

ge de la therebentine peut faire plus de mal que de bien, & si elle a été utile quelquefois, c'est en purgeant un malade, qui, peut être, en avoit besoin. Le blanc de baleine, le sang dragon, les yeux d'écrivisses, les graisses quelconques, sont des remedes au moins inutiles, & dangereux, si le cas est grave, soit par le mal réel qu'ils font, soit par le bien qu'ils empêchent de faire. L'on doit chercher à delayer le sang, à le rendre plus coulant, à en faciliter la circulation, & ces remedes produisent un effet tout contraire.

§. 451. Quand un vieillard a fait une chute, ce qui est d'autant plus dangereux, qu'il est plus âgé & plus replet, quoiqu'il ne paroisse point incommodé, on doit, s'il est sanguin, & encore vigoureux, lui faire une petite saignée de trois ou quatre onces; lui donner tout de suite quelques tasses d'une boisson un peu aromatique, dont il boit quelques tasses chaudes, comme de la melisse avec du miel, & le faire promener doucement. Il faut qu'il diminue un peu la quantité de ses alimens, pendant quelques jours, & qu'il

qu'il prenne un exercice doux , mais presque continuel.

§. 452. Les entorses , ou foulures , qui arrivent très fréquemment , produisent , dans le voisinage de l'articulation , une espece de meurtrissure , occasionnée par le violent frottement des os , contre les parties voisines ; & quand les os se remettent d'abord à leur place , le mal ne doit être traité , que comme contusion ; s'ils ne se remettent pas , il faut recourir à la main d'un Chirurgien.

Le meilleur remede , c'est le parfait repos , & une compresse trempée dans le vinaigre & l'eau , jusques à ce que toute la contusion soit dissipée , & qu'on soit sur qu'il n'y a point d'inflammation à craindre. Alors on fait bien de joindre au vinaigre , un peu d'eau de vie , ou d'eau d'arquebuse ; & l'on doit porter la partie , (c'est presque toujours le pied ,) embandée assez longtems , sans quoi , elle fait souvent de faux mouvemens , ou elle reçoit de nouvelles entorses , qui l'affoiblissent journellement d'avantage ; & si l'on neglige trop longtems ce mal commençant , la force ne revient jamais en entier ; & sou-

vent il survient une legere enflure pour toute la vie.

Quand le mal est extrêmement leger, le bain d'eau froide est très bon, mais si on ne le fait pas dans le premier moment, ou si la contusion est forte, il est nuisible.

La methode de rouler le pied nud sur quelque corps rond, est insuffisante quand les os ne sont pas parfaitement replacés, nuisible quand il y a contusion.

Il arrive tous les jours que les payfans s'adressent à des ignorans ou à des gens de mauvaise foi, qui trouvent, ou veulent trouver, un derangement des os, là où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient ces parties, ou par les emplâtres dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent en mal très grave, la crainte d'un mal très leger.

Ce sont ces mêmes gens, qui ont créé des maladies impossibles, telles que l'estomac & les reins ouverts. Mais ces grands mots effrayent, & ils dupent plus aisement.

Des ulceres.

§. 453. Quand les ulceres dependent d'une corruption générale de la masse du sang, on ne peut les guerir, qu'en détruisant la cause qui les entretient; c'est même une imprudence, que de vouloir les fermer par des remedes extérieurs, & un malheur, que de reussir.

Mais le plus souvent les ulceres, à la campagne, sont les restes de quelque playe, de quelque meurtrissure, ou de quelques tumeurs mal traitées & surtout pansées avec des remedes trop acres ou trop spiritueux. Les huiles rances, sont aussi une des causes, qui changent en ulceres rebelles, les playes les plus simples, ainsi l'on doit les éviter, & les Apoticairees doivent avoir cette attention, quand ils préparent des onguens gras, qu'il convient de préparer souvent, parce qu'une grosse provision est rancie avant que d'être débitée, quoiqu'on eût employé de l'huile très fraîche en la préparant.

§. 454. Ce qui distingue les ulceres des playes, c'est la dureté & la secheresse de leurs bords, & la nature
de

de l'humeur qui en découle , qui , au lieu d'être un vrai pus , est une liqueur moins épaisse , moins blanche , qui exhale quelques fois une mauvaise odeur , & si acre , que souvent , si elle touche la peau du voisinage , elle y produit de la rougeur , de l'inflammation , des boutons , des especes de dartres , & même de nouvelles ulcerations.

§. 455. Les ulceres , qui durent trop longtems , qui sont étendus , ou qui fluent beaucoup , minent le malade & le jettent dans une fièvre lente , qui le tue.

Quand un ulcere a duré longtems , il est très dangereux de le tarir , & l'on ne doit jamais le faire , qu'en suppléant à cette évacuation , qui est presque devenue naturelle , par quelqu'autre ; comme les purgations de tems en tems.

L'on voit tous les jours des morts subites , ou des maladies cruelles , après avoir arrêté , tout à coup , ces écoulemens qui duroient depuis longtems ; & quand quelque *Charlatan* , (tous ceux qui font cette promesse meritent ce nom) promet de guerir ,
en

en peu de jours , un ulcere inveteré , il prouve qu'il est un ignorant dangereux , qui , s'il réussissoit , rendroit un office mortel. Il y en a qui appliquent des remedes extrêmement rongeurs , & même arsenicaux ; mais l'on voit , presque toujours , la mort la plus violente être la suite de ces applications dangereuses.

§. 456. Tout ce que l'art peut faire , relativement aux ulceres qui ne dependent pas d'un vice des humeurs , c'est de les changer en playes. Pour cela , il faut diminuer la dureté & la secheresse des bords , & même de tout l'ulcere , & en ôter l'inflammation. Quelquefois ce vice est tel , qu'on ne peut amollir les bords , qu'en les scarifier par des coups de lancette ; quand cela n'est pas nécessaire , il faut appliquer sur tout l'ulcere , un plumaceau enduit de l'onguent N^o. 69 , & le recouvrir , avec une compresse pliée en plusieurs doubles , trempée dans la liqueur N^o. 70 , qu'on change trois fois par jour , & le plumaceau seulement deux fois.

Comme j'ai dit , que les ulceres étoient souvent le produit des reme-
des

des acres & spiritueux , l'on sent , qu'on doit absolument les éviter dans les traitemens , sans quoi l'on ne guerira jamais.

Il faut , pour avancer la guerison , éviter le salé , le vin , les epices , manger peu de viande , & entretenir la liberté du ventre , par un regime de legumes , & par l'usage du petit lait miellé.

Quand les ulceres sont aux jambes , ce qui est très ordinaire , il est très important , aussi bien que dans les playes des mêmes parties , de peu marcher , & de ne se tenir jamais debout sans marcher. C'est ici un de ces cas dans lesquels je souhaite que les personnes qui ont quelque credit sur l'esprit du peuple , ne négligent rien pour lui faire comprendre la nécessité de prendre quelques jours d'un repos absolu , & lui prouver , que bien loin que ce soit un tems perdu , c'est le tems de sa vie le plus cherement payé. La négligence à cet égard , change les playes les plus legeres en ulceres , les ulceres les moins facheux , en ulceres incurables , & il n'y a personne qui ne puisse trouver dans son voisinage , quelque famille reduite à l'Hôpital ,
parce

parce qu'on a négligé quelque mal de cette espèce.

Je réitere que les ulcères qui viennent de cause interne, ou ceux qui viennent de cause externe, mais chez une personne d'un mauvais temperament, demandent souvent d'autres soins.

Des membres gelés.

§. 457. Il arrive souvent, dans les hyvers rigoureux, que quelques personnes sont saisies par un froid si fort, que les mains, ou les pieds, où ces deux parties à la fois, gèlent, tout comme un morceau de viande exposé à l'air.

Si l'on se laisse aller au mouvement, si naturel, de les réchauffer, & surtout de réchauffer les parties gelées, tout est perdu. Il survient des douleurs insupportables, qui sont bientôt suivies d'une gangrène incurable, & il n'y a plus de ressource pour les sauver, que de leur couper les membres gangrenés.

L'on a vû, il n'y a que peu de tems, à *Cossonay*, le triste cas d'un homme, qui eut les mains gelées ;
on

on lui appliqua , chaudement , des onguens gras , la gangrène suivit , & l'on fut obligé de lui couper les dix doigts.

§. 458. Il n'y a qu'un seul remède dans ce cas , c'est de mettre les malades dans un endroit où il ne puisse pas geler , mais où il fasse très peu chaud , & de leur appliquer continuellement , sur les parties gelées , de la neige , si l'on en a , sinon , de les laver continuellement , mais fort doucement , car toute friction forte seroit dangereuse , avec des linges trempés dans de l'eau de glace à mesure qu'elle se fond. Ils s'apperçoivent , peu à peu , que le sentiment renait ; ils éprouvent une grande chaleur dans la partie , & commencent à en recouvrer le mouvement ; alors on peut les porter dans un endroit un peu plus chaud , & leur donner quelques tasses de la potion N^o 13 , ou de quelqu'autre de même espece.

§. 459. Il n'y a personne qui ne puisse juger du danger de la methode échauffante , & de l'utilité de l'eau glacée , par une experience qui se fait tous les jours. Les poires , les pommes , les raves gelées , mises dans l'eau prête à geler ,

geler , reprennent leur premier état , & peuvent être mangées. Si on les mêt dans l'eau tiède , ou dans un endroit chaud , la pourriture , qui est une gangrène , s'en empare d'abord. Je joindrai ici une observation , qui fera mieux comprendre ce traitement , & en constatera l'efficace.

„ Un homme avoit une route de
„ dix lieuës à faire , par un tems
„ froid , & un chemin plein de nei-
„ ge & de glace. Ses fouliers lui man-
„ querent ; il fit les trois dernieres
„ lieuës à pied nud , & eut , dès la
„ premiere demi lieuë , des douleurs
„ assez vives aux jambes & aux pieds ,
„ qui allerent en augmentant. Il ar-
„ riva presque perclus des extrêmités
„ inferieures. On le mit devant un
„ grand feu , on échaufa bien un lit ,
„ & l'on l'y coucha. Les douleurs de-
„ vinrent insupportables ; il ne cessoit
„ d'être dans de violentes agitations ,
„ & de pousser des cris perçans. On
„ demanda un Medecin dans la nuit ,
„ qui trouva les doigts des pieds d'u-
„ ne couleur noiratre , & commen-
„ çant à perdre le sentiment. Les jam-
„ bes & le dessus des pieds excessive-
„ ment

„ ment enflés , d'un rouge pourpre ,
 „ varié de taches violettes , souffroient
 „ encore les douleurs les plus aigues.
 „ Le poulx étoit dur & frequent , &
 „ le mal de tête très violent. Le Me-
 „ decin fit chercher un fçeau d'eau à
 „ la riviere , & y fit ajouter de l'eau
 „ & de la glace ; & il obligea le ma-
 „ lade à plonger les jambes dedans :
 „ ce premier bain dura près d'une heu-
 „ re ; & les douleurs , pendant ce tems
 „ là , furent moins violentes ; une heu-
 „ re après il ordonna un second bain ,
 „ & le malade s'y trouvant de nou-
 „ veau foulagé , le prolongea deux heu-
 „ res. Pendant ce tems là , on enle-
 „ voit de l'eau du feau ; & l'on y re-
 „ mettoit de la glace & de la neige.
 „ Les doigts des pieds , qui étoient
 „ noirs , devinrent rouges ; les taches
 „ violettes des jambes se dissipèrent ;
 „ l'enflûre diminua ; les douleurs étoient
 „ legeres , & avec intervalle. L'on réi-
 „ tera cependant six fois , après quoi
 „ il ne resta d'autre mal , qu'une sen-
 „ sibilité à la plante des pieds , qui em-
 „ pechoit le malade de marcher. On
 „ lui fit quelques fomentations aroma-
 „ tiques , & on lui fit boire une tisan-

„ ne

„ ne de falsepareille ; (celle de fureau
„ est tout aussi bonne & moins cou-
„ teuse). Le huitieme jour il fut par-
„ faitement guerï , & s'en retourna le
„ quinzieme jour , à pied.

§. 460. Quand le froid est très fort ,
& qu'on y reste longtems exposé , il tuë ,
parce qu'il congèle le sang , & qu'il en
détermine une trop grande quantité au
cerveau ; ainsi on meurt d'apoplexie ,
qui commence par un sommeil ; aussi
le voyageur , qui se sent assoupi , doit
redoubler d'efforts pour se retirer du dan-
ger eminent auquel il est exposé. Ce
sommeil , qui paroît devoir adoucir ses
souffrances , seroit pour lui le dernier
sommeil.

§. 461. Les remedes , dans ce
cas , sont les mêmes que dans le cas
d'un gel particulier. Il faut mettre le
malade dans un endroit plutôt froid
que chaud , & se frotter avec de la
neige , ou de l'eau glacée ; l'on a mê-
me plusieurs exemples constatés , & ils
sont fréquens dans les pays du nord ,
qu'un bain d'eau très froide est très sa-
lulaire.

L'on a rappellé à la vie plusieurs
personnes , qui avoient été dans la
neige ,

neige , ou à l'air gelant , pendant cinq
& même six jours , & qui ne don-
noient aucun signe de vie , pendant
plusieurs heures ; ainsi il faut toujours
essayer les secours,

Des Engelures.

§. 462. „ Il vient aux doigts des
„ mains , des pieds , aux talons , aux
„ oreilles , au nez , aux levres , des
„ enfans surtout , & principalement
„ en hyver , quand ces extremités pas-
„ sent subitement du chaud au froid
„ & du froid au chaud , une enflure
„ ou un gonflement , qui , dans les
„ commencemens , n'occasionne que peu
„ de chaleur , de douleur & de dé-
„ mangeaïson ; ” quelques fois ces tu-
meurs ne passent point ce premier dé-
gré , & se guerissent sans secours ;
d'autres fois , & on peut appeller cet
état le second degré , soit qu'on ne leur
fasse rien , soit qu'on les traite mal ,
l'enflure , la chaleur , la rougeur , la
démangeaïson , la douleur augmentent
considérablement , & le malade est sou-
vent privé de l'usage de ses doigts ,
par la douleur , le gonflement , l'en-
gour-

gourdissement, & le mal empire si l'on n'emploie pas des secours efficaces.

Quand l'inflammation augmente encore d'un degré, il se forme des petites vessies, qui ne tardent pas à se crêver, & laissent une très légère excoriation, qui devient bientôt ulcere, & ulcere souvent très profond & très opiniâtre, dont il sort beaucoup d'un pus acre & mal conditionné.

Le dernier degré des engelures, fréquent dans les pays très froids, mais rare dans les tempérés, c'est quand l'inflammation dégénère en gangrène.

§. 463. Elles dépendent d'un engorgement des vaisseaux de la peau, qui vient de ce que les veines plus extérieures que les artères se trouvant, proportionnellement, plus resserrées par le froid, ne remportent pas tout le sang que celle-ci apportent, &, peut-être, des particules frigorigènes, qui, admises par les pores de la peau, agissent sur nos fluides comme sur l'eau, & y occasionnent un commencement de congelation.

Si elles ont lieu dans les extrémités plutôt que sur d'autres parties, c'est par deux raisons, la principale que la force de la

cir-

circulation y étant plus foible qu'ailleurs , l'effet des causes qui peuvent la déranger doit y être plus sensible ; la seconde que ces parties sont plus exposées à la vicissitude des impressions extérieures que les autres.

Elles sont plus fréquentes chez les enfans , parce que leur foiblesse & la sensibilité de leurs organes augmentent nécessairement l'effet des impressions étrangères. C'est l'alternative fréquente & forte du chaud au froid , qui paroît contribuer le plus puissamment à produire les engelures , & cet effet est plus sensible quand la chaleur est en même tems humide , & que les parties passent ainsi , d'une espece de bain tiède au froid. Un homme de soixante ans , qui n'avoit jamais eu d'engelures , ayant porté pendant quelques heures, en voyage , des gants pelissés , dans lesquels ses mains s'attendrirent , & se remplirent de sang , parce que l'effet constant du bain tiède est d'amollir , de remplir de sang , & de rendre plus sensible la partie qui y est exposée , il sentit les premières attaques d'engelures , qui devinrent assez cruelles , & dont il a eu ensuite des ressentimens

tous

tous les hyvers, une demi heure après avoir quitté ses gants dans un air assez froid.

C'est la même raison qui fait que plusieurs personnes n'ont des engelures, que quand elles s'accoutument à l'usage des manchons. Elles sont presqu'inconnues dans les païs chauds ; elles ne sont pas communes dans les païs du nord, dans lesquels les variations du froid au chaud ne sont pas fréquentes.

Quelques personnes en ont une attaque en automne, d'autres n'en ont qu'au printems. L'enfant du payſan, qui a la peau dure & accoutumée à toutes les influences des saisons & des élémens, est, & doit nécessairement être, moins sujet aux engelures que l'enfant riche, dont on ménage la peau aux dépens de sa ſanté ; mais parmi les enfans de la même classe, qui paroissent être à peu près de la même complexion, mener un genre de vie assez semblable, & devoir par là même éprouver à peu près les mêmes impressions, & en ressentir les mêmes effets, il y a une difference très grande par rapport à la disposition aux engelures.

Les uns en sont cruellement affligés,

Y

depuis

depuis le commencement de l'automne jusques à la fin du printems, d'autres n'en ont point, ou n'en ont que de très legeres & de très passageres. Cette difference vient, sans contredit, de la nature des humeurs & de la texture de toute la peau, & surtout de celle des mains; mais il n'est cependant pas aisé de déterminer avec certitude & précision en quoi cette difference consiste.

Les enfans qui sont sanguins & qui ont la peau délicate sont assez généralement sujets à ce mal, qu'on traite ordinairement trop cavalierement, & qui est assez cruel pour mériter quelque attention; puisque, independamment des douleurs qui rendent souvent ces jeunes enfans malheureux pendant plusieurs mois, il leur occasionne quelquefois de la fièvre, les empêche de dormir, les retient au lit, ce qui est toujours un grand mal, les détourne de leurs devoirs, les sevre de leurs plaisirs, quelquefois même, quand ils sont obligés de gagner leur vie en travaillant, les plonge dans la misere. J'ai connu un jeune homme, qui ayant été distrait, d'un apprentissage d'horlogerie,

logerie , par des engelures , est devenu un faineant gueux.

Les engelures qui attaquent le nez y laissent souvent une empreinte qui change la physionomie le reste de la vie , & les mains qui en ont essuyé de fortes s'en ressentent ordinairement toujours.

§. 464. L'on doit se proposer , par rapport aux engelures , premièrement de les prévenir , en second lieu de les guérir , si l'on n'a pas pû les prévenir.

§. 465. Puisqu'elles dépendent de la sensibilité de la peau , de la nature des humeurs , & des alternatives du chaud au froid , il faut , pour les prévenir 1°. endurcir la peau , 2°. corriger la disposition vicieuse du tempérament qui peut contribuer à les produire , 3°. éviter autant qu'il est possible ces fréquentes alternatives.

L'on fortifie la peau des mains , comme celle de tout le corps , par l'usage du lavage à l'eau froide , que j'ai détaillé dans le §. 384 , & je n'ai point vû que les enfans élevés à cette pratique fussent tourmentés des engelures comme les autres ; mais l'on doit en-

core donner des soins plus particuliers à préserver la peau des mains, qui sont plus sujettes aux engelures que les pieds, en les faisant tremper, pendant quelques momens, dans l'eau froide, tous les matins, & tous les soirs avant souper, dès le commencement de l'automne; il n'en conte rien aux enfans, dans cette saison, de prendre cette habitude, & quand elle est prise, il ne leur en conte rien de la continuer tout l'hyver, lors même que toute l'eau est prête à se geler. L'on peut aussi, leur faire tremper les pieds dans l'eau froide deux ou trois fois par semaine; cette méthode qui auroit des inconveniens pour les adultes, qui n'y sont pas accoutumés, n'a que de l'utilité pour les enfans qu'on y accoutume très jeunes.

Il faut éviter de détruire l'effet du bain froid par trop de chaleur entre deux, c'est en même tems éviter les alternatives de chaud & de froid; pour cela il faut 1°. élever les enfans à ne jamais approcher les mains du feu, & moins encore des poëles ou fourneaux qui sont vraisemblablement une des principales causes des engelures, puisqu'elles sont plus rares dans les pays où ils sont

sont moins en usage, & chez ceux qui s'en servent moins; l'usage, surtout, des *cavettes*, (ce sont ces degrés pratiqués entre le poêle & le mur), nuit aux enfans, & aux adultes de plusieurs façons. 2°. Il ne faut jamais leur donner de manchons; 3°. Il conviendrait aussi de ne leur faire jamais porter de gants, à moins que quelques circonstances particulières ne l'exigeassent, & je le conseille très fort pour les garçons; mais quand on leur en donne, que ce soit toujours des gants de peau mince & lisse.

§. 466. Quand les engelures paroissent entretenues par un vice dans le temperament, il n'y a que l'examen d'un Médecin qui puisse décider comment on doit le détruire; j'ai vu des enfans, des l'âge de trois ans, jusques à celui de douze ou treize, chez lesquels des engelures écorchées, pendant huit mois de l'année, sembloient être un caustic par lequel la nature se dechargeoit d'un superflu qui l'incommodoit, dès que le ralentissement des chaleurs diminuoit la transpiration. J'ai été obligé de leur faire des traitemens assez longs, mais qui variant par beau-

coup de circonstances , ne peuvent pas être décrits ici. Les préparations douces d'antimoine sont souvent nécessaires , & quelques purgatifs contribuent , dans certains cas , à adoucir & à abréger le mal.

§. 467. Le premier degré des engelures se guerit , comme je l'ai déjà dit , sans secours , ou s'il s'opiniâtroit , on le dissiperoit aisément par quelques uns des remèdes suivans ; mais quand elles sont parvenues au second , il faut les traiter comme la congelation , dont elles sont le premier degré , avec l'eau froide , même à la glace , & la neige.

Il n'y a aucun remède qui approche de l'efficacité de l'eau très froide , ou prête à se glacer , dans laquelle on trempe les mains , plusieurs fois par jour , pendant quelques minutes , & c'est le seul qu'on doive employer quand le mal est aux mains , que le malade a le courage de soutenir ce froid , & qu'il n'y a point de circonstances qui puissent le rendre nuisible ; c'est le seul dont je me fois servi , après avoir été attaqué d'engelures , il y a quelques années , pour m'être servi d'un manchon trop chaud.

L'on

L'on éprouve une legere douleur, les premiers momens que la main est dans l'eau, qui diminue peu à peu; en sortant, les doigts sont engourdis par le froid, mais bientôt ils se rechauffent, & au bout d'un quart d'heure on est très à son aise.

En sortant de l'eau on met la main, bien essuyée, dans un gand de peau; au bout de trois ou quatre bains elle desenfle, la peau se ride, en continuant elle se reserre, on est guéri au bout de trois ou quatre jours, & ordinairement le mal ne revient pas le même hyver.

L'on est sur d'appaiser les démangeaisons les plus cruelles en trempant les mains dans l'eau froide.

L'effet de la neige est peut-être encore plus prompt; on s'en frotte les mains souvent & longtems, elles s'échauffent & rougissent fortement pendant quelques momens, mais le bien être suit de très près.

Un très petit nombre de personnes, qui ont, sans doute, la peau excessivement délicate & sensible, ne se trouvent cependant pas bien de ce remede, il paroît trop actif, il agit sur leur peau

presque comme un vesicatoire, & en y déterminant une plus grande quantité d'humeurs, augmente le mal au lieu de le diminuer.

§. 468. Quand cette dernière raison, ou quelqu'autre circonstance comme le peu de fermeté & la désolation d'un enfant, le temps des regles chés une femme, une violente toux, des coliques habituelles, quelques autres maladies dont on auroit remarqué que le froid aux extrémités renouvelle les accès, ne permettent pas d'employer ce remède, il faut lui en substituer d'autres.

Un des meilleurs c'est de porter jour & nuit sans le quitter un gand d'une peau lisse comme celle de chien, il ne manque gueres de dissiper le mal au bout de quelques jours.

Quand ce sont les pieds qui sont attaqués, il faut employer des chaufsons de la même espece & rester quelques jours au lit.

§. 469. Quand le mal est pressant que l'on ne peut pas employer l'eau froide, & que l'usage du gand paroît trop lent, il faut tremper les parties malades, plusieurs fois par jour, dans quelque décoction un peu plus que tiede,
qui

qui soit en même tems resolutive & emolliente , telle est la decoction , si vantée , de pelures de raves , dont on augmente l'efficace en y ajoutant une seizième partie de vinaigre.

Une autre decoction dont j'ai vu de très grands effets , mais qui jaunit les mains pour quelques jours , c'est celle N°. 71. L'on peut en faire plusieurs autres qui auront à peu près les mêmes vertus , avec toutes les herbes vulnérables , & avec le faltranc même.

L'urine que quelques personnes vantent parce qu'elles l'ont employée avec succès , & le mélange d'urine & d'eau de chaux , agissent comme ces decoctions.

Quand on fort les mains de ces decoctions , il faut nécessairement les préserver de l'air par le moyen d'un gant.

§. 470. Les vapeurs sont souvent encore plus efficaces que les decoctions ; ainsi l'on peut quelquefois , avec beaucoup de succès , au lieu de tremper les mains dans la decoction , en recevoir la vapeur ; celle du vinaigre chaud est un des plus puissans remèdes ; celles d'asphalt ou de therebentine ont souvent réussi. Il est inutile de dire qu'après

les vapeurs comme après les bains il faut éviter l'air ; c'est en l'éloignant que des pattes cirées feroient très utiles ; c'est par là que le suif réussit quelquefois.

Quand le mal est dissipé par l'usage des bains ou des vapeurs, qui rendent la peau foible & sensible, il faut la fortifier, en se lavant tous les jours avec un peu d'eau de vie camphrée mêlée à autant d'eau.

§. 471. Quand une engelure attaque le nez, la vapeur du vinaigre, & un nez de peau de chien porté pendant quelque jours, sont les meilleurs remèdes. Le même traitement convient pour les oreilles & le menton. Le lavage d'eau froide préserve ces parties.

§. 472. Quand l'inflammation est très forte, & qu'elle occasionne quelques mouvemens de fièvre, il faut retrancher la viande & le vin, donner quelques lavemens, faire prendre tous les soirs une prise de nitre N°. 20, & même saigner si la fièvre étoit forte.

L'on doit toujours priver de vin & de salé les personnes qui ont des engelures un peu opiniâtres.

§. 473. Quand elles sont parvenues au troisieme degré, & qu'il y a
ulcera-

ulceration, il faut outre un regime des convalescens assez severe, & une purgation avec de la manne, mettre sur l'ulceration un emplâtre de diapalme, exposer les parties enflées à la vapeur du vinaigre, & tenir le tout enveloppé dans la peau lisse ou les pattes cirées.

§. 474. Le quatrieme degre, ou la gangrène, se previent par les remedes qui guerissent l'inflammation, si malheureusement la gangrène paroît, il faut recourir à un Chirurgien.

Des Hernies.

§. 475. Les *Hernies, descentes, ruptures*, que le payfan designe, en disant *qu'il est rompu*, sont quelquefois une maladie de naissance; plus souvent l'effet des pleurs violens, d'une toux forte, ou d'efforts réitérés pour vomir dans la premiere enfance. Dans la suite elles sont produites à tout âge, ou par quelques maladies, ou par des efforts violens. Elles sont beaucoup plus fréquentes chez les hommes que chez les femmes; & l'espece la plus commune, la seule dont je me propose de dire un mot, c'est celle qui

dépend du passage , d'une partie des intestins , ou de la coëffe , dans les bourses.

Elle est aisée à connoître. Quand elle se trouve chez de petits enfans , on la guerit presque toujours en faisant porter constamment un bandage , qui ne doit être que de triège , avec une pelotte de linge , de crin , ou de son. Il faut en avoir au moins deux , afin de les changer de tems en tems ; & avoir le plus grand soin de ne jamais le mettre que quand l'enfant est couché sur le dos , & qu'on est sûr , que tout est bien rentré ; sans cette précaution , il feroit les plus grands maux.

L'on peut aider l'effet du bandage , en appliquant sur la peau , dans le pli de l'aîne , à l'endroit du passage , un emplâtre adstringent quelconque , comme celui *pour les fractures* , ou celui dont j'ai parlé §. 144.

L'on ne doit point laisser monter à cheval les enfans , jusques à ce qu'ils soient entierement gueris.

§. 476. Dans un âge plus avancé , un bandage simplement de triège est insuffisant , il en faut un où il y ait du fer , & , quelque gênant qu'il paroisse

roisse d'abord , l'on s'accoutume bien vite à cet usage , & l'on n'en est plus incommodé.

§. 477. Les hernies acquierent , quelquefois , un volume prodigieux , & la plus grande partie des intestins passe dans les bourses , sans aucun symptôme de maladie ; mais cela entraîne cependant une incommodité très grande , qui met ordinairement ceux qui en sont atteints hors d'état de travailler ; & quand le mal est aussi considérable , & en même tems inveteré , il y a ordinairement des obstacles , qui empêchent que les intestins ne rentrent tout à fait ; alors l'usage du bandage est impossible , & ces infortunés sont condamnés à porter toute leur vie cette incommodité , qu'on peut un peu soulager par l'usage d'un suspensoire adapté à la taille de la hernie. Cette crainte d'augmentation , est une raison bien forte pour en arrêter les progrès dès les commencemens ; il y en a une encore plus forte , c'est que les hernies sont susceptibles d'un accident , qui est très souvent mortel ; il arrive , quand la partie des intestins , qui est dans les bourses , s'enflamme ; alors , acquérant plus

plus de volume , & se trouvant extrêmement comprimés , il survient des douleurs aiguës , le volume étant plus considérable , le passage qui les avoit laissé sortir , ne peut plus les laisser rentrer , les vaisseaux mêmes étant gênés , l'inflammation augmente d'un moment à l'autre , la communication entre l'estomac & le fondement est souvent entièrement interceptée , il ne passe rien , il survient des vomissemens continuels , (c'est l'espece de *miséréré* dont j'ai parlé §. 320 ,) le hoquet , le delire , les défaillances , les sueurs froides , la mort.

§. 478. Cet accident des hernies arrive , quand les excremens viennent à se durcir , dans la partie des boyaux renfermée dans les bourses ; quand le malade s'est échauffé par le vin , les liqueurs , le regime &c. ; quand il a reçu quelque coup sur cette partie , ou qu'il a fait quelque chute.

§. 479. Le meilleur remede , c'est , 1°. dès qu'on s'apperçoit de cet accident , une très forte saignée , faite dans le lit , le malade étant couché sur le dos , la tête cependant un peu élevée , & les jambes un peu fléchies , de façon que les genoux soient en l'air ; c'est même

me l'attitude qu'ils doivent toujours conserver , autant qu'il est possible. Quand le mal n'est pas trop avancé , souvent la premiere saignée guerit radicalement , & les intestins rentrent dès qu'elle est faite. D'autres fois , cela ne reussit pas aussi bien , & il faut alors reïterer la saignée.

2°. On ordonne un lavement composé d'une forte décoction de feuilles de blettes , d'une pincée de sel de cuisine , & d'un morceau de beurre frais de la grosseur d'un œuf.

3°. Il faut appliquer sur toute la tumeur , des linges trempés dans l'eau glacée , & les changer constamment tous les quarts d'heures. Ce remede , appliqué d'abord , a produit les plus grands effets ; mais si le mal a duré violemment plus de dix ou douze heures , il est souvent trop tard , & alors ils convient mieux d'appliquer des flanelles trempées dans une decoction tiede de fleurs de mauve & de sureau , & les changer souvent. L'on a cependant vû l'eau à la glace , ou la glace même , reussir encore le troisieme jour.

4°. Quand ces secours ne sont pas suffisans , il faut essayer les lavemens de

de fumée de tabac , qui ont souvent dégagé des hernies qui résistoient à tout.

5°. Enfin , si ces remèdes ne réussissent pas , il faut se déterminer à faire l'opération , sans perdre un seul moment ; car ce mal tue quelquefois au bout de deux jours ; mais pour cela il faut avoir un très bon Chirurgien. Le succès avec lequel je l'ai fait faire , dans un cas presque désespéré , depuis la première édition de cet ouvrage , le sixième jour d'une couche , m'a convaincu , plus encore qu'aucune observation précédente , qu'on ne devoit jamais se dispenser de la tenter , quand les autres remèdes sont insuffisans ; elle ne peut pas même hâter la mort , d'ailleurs inévitable , mais elle la rend plus douce , si elle ne sauve pas. Quand on la fait comme Mr. LEVADE la fit dans le cas dont je viens de parler , les douleurs sont très tolérables & courtes.

Je ne parlerai point de la façon de la faire , parce que je ne pourrois pas m'étendre assez pour instruire un Chirurgien qui l'ignoreroit , & qu'un Chirurgien éclairé fait tout ce que je pourrois lui dire.

L'on

L'on a vu ici une femme , morte depuis quelques années , qui entreprenoit effrontément cette operation , & tuoit les malades , après les tourmens les plus cruels , & l'amputation du testicule , que font toujours les charlatans , & les Chirurgiens ignorans , mais qu'un Chirurgien entendu ne fait jamais dans ce cas. Il court même souvent dans le païs des scelerats qui font cette operation fans aucune nécessité , & taillent impitoyablement une multitude d'enfans , que la nature seule ou aidée d'un simple bandage , auroit guéri radicalement , au lieu qu'ils en tuent un grand nombre , & privent de la virilité ceux qui survivent à leur brigandage. Il feroit à souhaiter qu'ils fussent sévèrement chatiés , & l'on ne peut trop inculquer au peuple que cette operation , telle que les bons Chirurgiens la font , n'est nécessaire que dans les cas que j'ai indiqué , & que l'amputation du testicule ne l'est jamais.

Des Furoncles ou Clous.

§. 480. Tout le monde connoit les furoncles , ou clous , qui font quelques

ques fois souffrir beaucoup, s'ils sont gros, fort enflammés, ou situés de façon à gêner les mouvemens, ou les positions. Quand l'inflammation est très considérable, qu'il y en a plusieurs à la fois, qu'ils empêchent de dormir, il convient de se mettre à un régime rafraichissant, de prendre quelques lavemens, & de boire beaucoup de tisanne N^o. 2. Quelques fois même une saignée est nécessaire.

Si l'inflammation est très forte, on applique sur le mal un cataplasme de mie de pain & de lait, ou d'oseille un peu bouillie & pilée. Si elle est moins forte, l'on se sert de l'emplâtre de *mucilage* ou *diachilon simple* étendu sur de la peau. Le *diachilon gommé* est plus actif, mais il augmente si fort les douleurs, chez quelques personnes, qu'elles ne peuvent pas le soutenir.

Les furoncles, qui reviennent souvent, indiquent quelque vice dans le temperament, & souvent un vice assez considérable, & dont les suites pourroient être à craindre; ainsi il faut chercher à en connoître la cause, & à

à la détruire ; mais c'est un détail que je ne puis pas donner ici.

§. 481. Le clou se termine ordinairement par suppuration , mais une suppuration d'une espèce singulière. Il s'ouvre d'abord dans son sommet , & il en sort quelques gouttes d'un pus tel que celui de tous les abcès , & alors on découvre ce qu'on appelle le *germe* ou le *bourbillon* ; c'est une matière purulente , si épaisse & si ferme , qu'elle a l'apparence d'un corps solide , & qu'on peut la tirer en entier , sous la forme d'un petit cylindre , comme de la moëlle de sureau , de la longueur de quelques lignes , quelques fois même d'un pouce & au delà. La sortie de ce *bourbillon* est suivie ordinairement , de celle d'une certaine quantité de pus liquide , épanché au fond de la tumeur. Dès que cette évacuation est faite , les douleurs cessent entièrement , & la grosseur disparoit au bout de peu de jours , en continuant le *diachilon* simple , ou l'onguent N°. 66.

Des Panaris.

§. 482. Le danger des panaris est beaucoup plus grand qu'on ne le croit ordinairement. C'est une inflammation à l'extrémité d'un doigt, qui est souvent l'effet d'un peu d'humeur extravasée dans cette partie, soit par une meurtrissure, soit par une piquure, d'autres fois, il paroît qu'il n'a aucune cause extérieure, & qu'il est l'effet d'un vice intérieur.

L'on en distingue plusieurs especes, suivant l'endroit dans lequel l'inflammation commence; mais la nature du mal est toujours la même, & demande des remèdes de même espece; ainsi les personnes qui ne sont ni Médecins, ni Chirurgiens peuvent se passer de la connoissance de ces divisions, qui, quoiqu'elles varient le danger, & l'opération du Chirurgien, n'influent point sur le traitement, dont l'activité doit être réglée par la violence des symptômes.

§. 483. Le mal commence par une douleur sourde, avec un léger battement, sans enflure, sans rougeur, sans chaleur; mais bientôt la douleur, la

la chaleur , le battement deviennent insupportables. La partie devient extrêmement grosse & rouge , les doigts voisins , toute la main enflent. On observe , dans quelques cas , une fusée enflée & rouge , qui , commençant à la partie malade , se continue presque jusques au coude ; & il n'est pas rare , que les malades se plaignent d'une douleur très vive sous l'épaule , quelquefois même tout le bras est excessivement enflé & enflammé. Les malades ne dorment point , & la fièvre avec les accidens , ne tardent pas à paroître. Si le mal est très grave , le délire & les convulsions surviennent.

L'inflammation du doigt se termine , ou par la suppuration , ou par la gangrène. Quand ce dernier accident arrive , le malade est dans un danger très pressant , s'il n'est promptement secouru ; & il a fallu , plus d'une fois , couper le bras , pour sauver la vie. Quand la suppuration se fait , si elle est très profonde , acre , ou si les secours du Chirurgien arrivent trop tard , la dernière phalange du doigt est ordinairement cariée , & on la perd. Quelque
léger

leger qu'ait été le mal , il est rare que l'ongle ne perisse pas.

§. 484. Le traitement interieur des panaris , est le même que celui des autres maladies inflammatoires. Il faut se mettre au regimie , plus ou moins exactement , à proportion du degré de la fièvre , & si elle est très forte , & l'inflammation considerable , faire une ou plusieurs saignées.

Le traitement exterieur , consiste à diminuer l'inflammation , à amollir la peau , & à donner issue au pus , dès qu'il est forme.

Pour cela 1°. l'on trempe longtems le doigt , dès les commencemens du mal , dans l'eau un peu plus que tiede ; on reçoit aussi la vapeur de l'eau bouillante ; & en faisant cela presque continuellement , pendant le premier jour , on est souvent parvenu à dissiper entierement le mal. Mais , malheureusement , on croit que ces petits commencemens n'auront point de suites , & l'on se néglige , jusques à ce que le mal ait fait de grands progrès ; alors il faut nécessairement qu'il suppure.

2°. On hâte cette suppuration , en enveloppant continuellement le doigt
avec

avec une décoction de fleurs de mauves cuites dans du lait, ou un cataplasme de mie de pain & de lait. On peut le rendre plus actif, en y ajoutant quelques oignons de lis, ou un peu de miel; mais il ne faut le faire que quand l'inflammation diminuë, & que la suppuration commence; avant ce tems là, tous les remedes acres sont très dangereux. L'on employe aussi, à cette époque, le levain, qui hâte puissamment la suppuration. Le cataplasme d'oseille, §. 480, est très efficace.

§. 485. L'évacuation prompte du pus est très importante, mais c'est l'affaire du Chirurgien, parce qu'il ne convient point d'attendre que l'ouverture se fasse naturellement, d'autant plus que la peau étant quelquefois extrêmement dure, le pus se répandroit dans l'intérieur des chairs, avant qu'elle se perçât. Ainsi, dès qu'on soupçonne que le pus est formé, il faut voir un Chirurgien, qui décide du moment où il convient de faire l'ouverture, qu'il vaut beaucoup mieux faire un peu trop tôt, qu'un peu trop tard, & un peu trop profonde que pas assez.

Quand

Quand l'ouverture est faite, on panse avec l'emplâtre N^o. 66, étendu sur une toile, ou avec le sparadrap, & l'on change tous les jours.

§. 486. Quand le panaris est occasionné par une humeur extravasée dans le voisinage de l'ongle, un Chirurgien adroit en arrête très promptement les progrès, & guerit radicalement, par une incision, qui donne issue à cette liqueur. Mais quoique cette operation ne soit pas difficile, tous les Chirurgiens ne savent pas l'exécuter, plusieurs même, n'en ont point d'idée.

§. 487. Quelquefois il se forme des chairs fongueuses, ou baveuses, qu'on dessèche en les poudrant avec un peu de *minium*, ou d'alun brûlé.

§. 488. Quand il y a carie, il faut nécessairement avoir un Chirurgien, aussi bien que quand il y a gangrène; ainsi je ne parlerai point de ces deux cas. J'avertis seulement, qu'il y a trois remèdes essentiels, contre la gangrène; le Kina N^o. 14, dont on donne une dragme toutes les deux heures; les scarifications sur toute la partie gangrénée; & les fomentations avec la

la décoction de Kina, à laquelle on ajoute l'esprit de soufre. Il est vrai que ce remède est très cher, mais on peut y suppléer par une décoction d'autres herbes amères, & l'esprit de sel. J'ajoute encore, qu'il convient, dans la plupart des cas de membres gangrénés, de ne faire l'amputation que quand la gangrène s'arrête d'elle-même; ce qu'on connoit par un cercle très sensible, & très aisé à distinguer par les plus ignorans, qui en marque les bornes, & fait la séparation entre le vif & le mort.

Des échardes, ou corps pointus, qui entrent dans la peau.

§. 489. Il arrive très fréquemment qu'il entre dans la peau des mains, des pieds, ou des jambes, quelques petits corps pointus, comme des épines, proprement dites, des épines de roses, de chardon, de chataignes, des esquilles de bois, d'os, &c.

Si l'on retire ces corps dans le moment, tout entiers, ordinairement, l'accident n'est d'aucune conséquence, & pour en prévenir plus sûrement les

Z

suites,

suites , on peut appliquer sur la partie , pendant quelques heures , des compres-
ses trempées dans l'eau tiède , ou tenir
la partie dans un bain tiède. Mais si
le corps ne peut pas être retiré , ou s'il
ne l'est qu'en partie , il occasionne une
inflammation , qui , augmentant , par-
vient bientôt à produire les mêmes ac-
cidents qu'un panaris , ou si c'est à la
jambe , elle s'enflamme , & il s'y forme
des abcès très considérables.

§. 490. Pour éviter ces accidents ,
il faut , sur le champ , si le corps étran-
ger est encore proche de la superficie ,
& si l'on a un Chirurgien adroit , faire
une petite incision , qui lui donne issue ;
mais ce secours devient inutile , & mê-
me dangereux , si l'inflammation est déjà
formée.

Quand l'incision n'a pas lieu , il faut
appliquer sur la partie , après un bain
de vapeurs , ou des cataplasmes très emol-
liens avec la mie de pain le lait &
l'huile , ou seulement quelque graisse
très emolliente ; on employe ordinaire-
ment celle de lievre , qui est effective-
ment très propre à assouplir la peau ,
à en diminuer la résistance & à laisser
ressortir le corps ; mais il n'y a que le
pré-

préjugé le plus grossier, qui puisse croire, que cette graisse attire le corps par une vertu sympathique, & il n'y a de sympathie, bien démontrée, dans la nature, qu'entre les têtes mal faites & les opinions extravagantes.

Il est important de tenir la partie malade dans une très grande tranquillité.

Si l'on n'a pas pû prévenir la suppuration, il faut ouvrir l'abcès dès qu'il est possible; j'ai vû des maux très fâcheux pour avoir attendu trop tard.

§. 491. Quelques fois l'écharde, après avoir traversé très douloureusement la peau, pénètre d'abord dans la graisse, la douleur cesse, le malade croit n'avoir été que piqué, & ne soupçonne pas qu'elle soit restée; mais au bout de quelques jours, & même de quelques semaines, il survient des nouvelles douleurs, une inflammation, un abcès, qu'il faut traiter par les émolliens & l'ouverture.

On a vû perdre la main pour avoir d'abord négligé, ensuite mal soigné, une pointe d'épine entrée dans un doigt.

Des Verruës.

§. 492. Quelques fois les verruës sont la suite d'un vice particulier de la masse du sang , & il en naît des quantités étonnantes ; cela arrive à quelques enfans , depuis quatre jusques à dix ans , qui prennent trop de laitages ; ils guerissent par le changement de regime , & les pilules N^o. 18.

Plus souvent elles sont un vice accidentel de la peau , qui dépend de quelques causes exterieures.

Dans le dernier cas , si elles incommodent par leur grosseur , par leur situation , par leur durée , on peut les détruire , 1^o. en les liant avec une soye , ou un fil ciré. 2^o. En les coupant avec des ciseaux ou un bistouri , & en couvrant la playe avec un peu de diachilon gommé , qui occasionne une petite suppuration , destinée à détruire la racine de la verruë. 3^o. En les desséchant par quelque application un peu corrosive , comme le lait de feuille de pourpier , de figuier , de chelidoine , de thitimale ; mais , outre que ces sucres ne se trouvent qu'en été , les personnes
qui

qui ont la peau délicate ne doivent pas s'en fervir ; ils pourroient leur occasionner une enflure confiderable & douloureuse. Un vinaigre fort , dans lequel on a fait diffoudre autant de fel qu'il eft poffible , eft très bon. L'on fait auffi des emplâtres avec du fel ammoniac & du galbanum , qui , petris enfemble , & appliqués fur les verruës , ne manquent gueres de les détruire.

Les corrofifs plus forts ne doivent être employés que fous la direction d'un Chirurgien , & il eft même plus fage , de ne point les employer , non plus que les brulures artificielles ; j'ai vû depuis peu de longs maux de doigts enfuite d'une eau corrofive appliquée par un Charlatan. L'amputation eft un moyen plus sûr , moins douloureux , & fans danger.

Les loupes , dès qu'elles font un peu groffes , & qu'elles durent depuis quelques tems , ne gueriffent que par l'amputation.

Des cors.

§. 493. Les cors font toujours l'effet des fouliers trop rudes ou trop étroits.

Toute la guerison consiste à les amollir par plusieurs bains de pieds chauds , à les couper , au sortir du bain , avec un ganif , ou des ciseaux , sans attaquer les parties saines , qui sont d'autant plus sensibles qu'elles sont plus tendues , & à appliquer dessus une feuille de joubarbe , ou de lierre grimpant , ou de pourpier , qu'on peut tremper dans du vinaigre. On peut aussi , au lieu de ces feuilles , si l'on veut s'épargner la petite peine du pansement journalier , y appliquer un emplâtre de diachilon simple , ou de gomme ammoniac amollie dans le vinaigre.

Il n'y a point d'autre moyen de prévenir les retours des cors , que d'éviter les causes qui les ont produit.

CHAPITRE XXXI.

De quelques cas qui demandent des secours prompts ; évanouissemens, hémorragies ; accès de convulsions , suffocations , suites de peur , maux produits par des vapeurs nuisibles , poisons , douleurs excessives.

Des évanouissemens.

S. 494. **L'**Evanouissement a plusieurs degrés ; le plus léger , dans lequel le malade se sent toujours & entend , sans pouvoir cependant parler , est ce qu'on appelle *défaillance* , accident très fréquent chez les personnes qui ont des vapeurs , & dans lequel le pouls ne change pas beaucoup.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connoissance , avec un affoiblissement très considérable du pouls , cet état s'appelle *syncope* , c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la syncope est telle, que le pouls soit entièrement éteint, la respiration insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide, ce dernier degré, qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphixie*.

Les évanouissemens dependent d'un grand nombre de causes différentes, dont je ne puis indiquer que les principales, qui sont 1°. le trop de sang, 2°. le manque de sang & en general la foiblesse, 3°. les embarras dans l'estomac, 4°. les maux de nerfs, 5°. les passions, 6°. quelques maladies.

Des évanouissemens occasionnés par le trop de sang.

§. 495. Le trop de sang est souvent une cause d'évanouissement, & l'on juge qu'il depend de cette cause, quand il attaque les personnes sanguines, fortes, robustes, & qu'il les attaque surtout après quelque cause propre à augmenter tout à coup le mouvement du sang, comme des alimens ou des boissons échauffantes, vin, liqueurs, café; des boissons buës chaudes, comme thé, melisse,

lisse , &c. ; un long séjour au soleil , ou dans un endroit chaud ; beaucoup d'exercice , une application un peu trop longue , quelque passion.

Dans ce cas , 1°. on fait flairer du vinaigre , on en lave le front , les temples , les poignets , après l'avoir mêlé avec la moitié d'eau tiède , si on le peut. Les eaux spiritueuses nuisent , dans cette espece.

2°. On fait avaler deux ou trois cuillerées de vinaigre , avec quatre ou cinq fois autant d'eau.

3°. On serre très fortement les jarretieres au dessus du genou , parce que , par ce moyen , on retient une plus grande quantité de sang dans les jambes , & le cœur en est moins surchargé.

4°. Si la défaillance est opiniâtre , c'est-à-dire , dure plus d'un quart d'heure , ou s'il y *syncope* il faut faire une saignée au bras qui ranime très promptement.

5°. Après la saignée on fait très bien de donner un lavement , ensuite on laisse le malade tranquille , en lui faisant boire de demi heure en demi heure quelques tasses de thé de fureau avec un peu de sucre & de vinaigre.

Quand les évanouissemens qui dependent de cette cause sont frequents , il faut pour les éviter , suivre les conseils que j'indiquerai plus bas §. 544. en parlant des personnes qui font trop de sang.

La même cause qui produit ces évanouissemens , occasionne aussi quelquefois de violentes palpitations , dans les mêmes circonstances , & souvent même , les palpitations précèdent ou suivent l'évanouissement.

Des évanouissemens occasionnés par la foiblesse.

§. 496. Si le trop de sang , qu'on peut envisager comme un excès de fanté , produit des évanouissemens , ils sont encore plus souvent l'effet d'une cause contraire , c'est-à-dire , du manque de sang ou de l'épuisement.

Cette espèce arrive après de grandes hemorrhagies , après des évacuations , ou promptes & excessives , comme au bout de quelques heures d'un *cholera morbus* §. 321. ou plus lentes , mais longues , comme après une diarrhée inveterée , des sueurs excessives , un flux d'urine ,
des

des excès de nature à épuiser , des veilles opiniâtres , un long dégoût , qui , en privant des alimens nécessaires , produit le même effet que des évacuations excessives.

L'on doit travailler à détruire ces causes d'évanouissemens par les remèdes qui conviennent à chacune , ce détail feroit déplacé ici , mais les secours qui conviennent dans le tems de l'évanouissement , sont à peu près les mêmes pour tous les cas de cette classe , excepté pour celui qui suit les hémorragies , dont je parlerai plus bas , & l'on doit , 1°. étendre les malades sur un lit , où on les couvre & on leur frotte , avec de la flanelle chaude , les jambes , les cuisses , les bras , tout le corps , sur lequel on a soin de ne laisser aucune ligature.

2°. On leur fait flairer des choses très spiritueuses , comme l'eau des carmes , celle de la Reine d'Hongrie , le sel d'Angleterre , l'esprit de sel ammoniac , des herbes fortes , telles que la rue , la sauge , le romarin , la menthe , l'absinthe &c.

3°. On leur met dans la bouche , & on tâche de leur faire avaler , quelques

gouttes d'eau des carmes, ou d'eau de vie, ou de quelqu'autre liqueur buvable, mêlée à un peu d'eau, pendant qu'on prépare du vin échauffé avec du sucre & de la canelle, ce qui fait le meilleur des cordiaux.

4°. On leur applique, sur le creux de l'estomac, un morceau de flanelle, ou d'autre étoffe de laine, trempé dans du vin échauffé avec quelque herbe forte, ou même dans de l'eau de vie chaude.

5°. Si le mal paroît durer, il faut les mettre dans un lit bien chaud, parfumé avec un peu de sucre & de canelle, & continuer les frictions de tout le corps avec des flanelles chaudes.

6°. Dès qu'ils peuvent avaler, on leur donne du bouillon avec un jaune d'œuf, ou un peu de pain, ou de biscuit trempé dans le vin avec le sucre & la canelle.

7°. Enfin, pendant qu'on prend des précautions pour agir sur la cause, on continue, pendant quelques jours, à prévenir de nouveaux retours, en leur donnant souvent, & peu à la fois, d'une nourriture légère, mais cependant fortifiante, comme des panades au bouillon, des œufs à la coque très frais,
&

& très peu cuits, des roties au sucre, du chocolat, des soupes avec le meilleur bouillon, des gelées, du lait, &c.

§. 497. Les évanouissemens qui sont une suite de la saignée, ou de quelque purgatif trop fort, apartiennent à cette classe.

Ceux qui surviennent après la saignée sont ordinairement très passagers & finissent dès qu'on a étendu le malade sur un lit, & les personnes qui y sont sujettes, les previennent en se faisant saigner couchées; s'il est un peu fort, du vinaigre senti & avalé avec un peu d'eau, y remédie très bien.

On trouvera §. 552. les moyens de remédier aux accidens qui sont une suite des émetiques ou des purgatifs trop forts.

Des évanouissemens occasionnés par les embarras d'estomac.

§. 498. L'on a déjà vu §. 308, que les indigestions occasionnoient des évanouissemens, & si forts même, qu'ils exigeoient des secours très actifs tels qu'un émetique. Quelquefois l'indigestion est moins l'effet de la quantité des alimens que de leur qualité, ou de leur

leur corruption ; ainsi il y a quelques personnes que des œufs, du poisson, des écrivisses, des alimens gras, jettent dans un malaise, & une angoisse très souvent accompagnés d'évanouissemens. On juge que l'évanouissement dépend de cette cause, quand elle a précédé, & qu'il ne peut dépendre ni de celles dont j'ai parlé, ni de celles dont je parlerai.

L'on doit dans ce cas ranimer les malades, comme dans les especes precedentes, en leur faisant sentir quelque odeur forte, quelle qu'elle soit, mais l'essentiel c'est de leur faire avaler beaucoup de quelque boisson tiede qui noye ces matieres, en émousse l'acreté, & en procure l'évacuation par le vomissement, ou les entraine dans les boyaux.

Une legere infusion de camomilles, de thé, de sauge, de sureau, de chardon benit, operent à peu près avec la même efficace ; le chardon benit & les camomilles operent cependant plus fortement le vomissement. L'eau tiede seule est très bonne.

L'évanouissement finit, ou au moins diminué beaucoup dès que l'on a commence à vomir. Il arrive, même souvent, que la nature excite pendant l'évanouisse-

vanouissement des nausées qui raniment le malade un moment, mais qui étant insuffisantes pour le faire vomir, le laissent bientôt retomber dans son anéantissement, qui dure souvent assez longtems, & qui laisse des maux de cœur, des vertiges, un malaise, qu'on n'éprouve point dans les premières espèces.

Lorsque l'accès a fini il faut se mettre pendant quelques jours à une diète très légère, & prendre en même tems, le matin à jeun, une prise de la poudre N°. 38. qui débarasse l'estomac de ce qui peut y être resté de nuisible, & en rétablit les forces.

§. 499. Il y a une autre espèce d'évanouissement qui a aussi sa cause dans l'estomac, mais qui est cependant très différente de celle-ci, & qui demande des secours très differens, c'est celle qui est produite par une grande sensibilité de cet organe, & une foiblesse générale.

Les personnes sujetes à ce mal sont des personnes valetudinaires, foibles, que peu de chose éprouve, & dont l'estomac est en même tems foible & très sensible. La quantité d'alimens qui leur

leur est nécessaire, quelque petite qu'elle soit, les éprouve; elles ont presque toujours un peu de malaise après le repas, & s'il arrive qu'elles mangent un peu plus, ou qu'elles mangent quelqu'aliment un peu moins facile à digérer, qu'elles aient quelque émotion après le repas, que la saison soit défavorable, souvent même, sans que l'on puisse en assigner aucune cause sensible, le malaise se change en évanouissement.

Ces malades n'ont presque besoin, dans ce moment, que d'un grand repos, & il suffiroit de les étendre sur un lit, mais comme on se refout difficilement à être tranquilles spectateurs d'un évanouissement, on peut leur faire sentir quelque eau spiritueuse, en laver les temples & les poignets, & en même temps leur faire avaler un peu de vin. Les frictions sont aussi utiles.

Cette espèce d'évanouissement est plus souvent suivie d'un peu de fièvre, que les autres espèces.

Des évanouissemens qui dépendent des maux de nerfs.

§. 500. Cette espèce d'évanouissement

fement est presqu'entièrement inconnuë aux personnes auxquelles cet ouvrage est principalement destiné ; mais comme il y a des personnes de la ville qui passent une partie de leur vie à la campagne , & des personnes à la campagne qui ont le malheur d'avoir les maux de la ville , j'ai cru devoir en dire un mot.

Je n'entends ici , par maux de nerfs , que ceux qui dépendent de ce vice dans les nerfs , qui fait qu'ils excitent dans le corps, ou des mouvemens irreguliers, c'est à dire , des mouvemens sans cause extérieure , au moins sensible , & sans une acte de la volonté , ou des mouvemens , beaucoup plus considerables qu'ils ne devroient l'être , s'ils étoient proportionnés à la force de l'impression extérieure. C'est précisément cet état qu'on appelle *vapeurs* , chez le peuple *la mere* ; & comme il n'y a aucun organe qui n'ait ses nerfs , aucune ou presque aucune fonction sur laquelle les nerfs n'influent , l'on comprend aisément , que les *vapeurs* étant cet état qui résulte de ce que les nerfs ont de faux mouvemens , sans cause évidente , & toutes les fonctions du corps dépendant en partie des nerfs , il
n'y

n'y a aucun symptôme de maladies que les *vapeurs* ne puissent produire , & que ces symptômes , par là même , doivent varier infiniment , suivant les branches des nerfs qui se dérangent ; l'on comprend aussi , pourquoi les vapeurs d'une personne ne ressemblent souvent point à celles d'une autre , pourquoi les vapeurs d'un jour ne ressemblent point chez la même personne à celle du lendemain , l'on comprend encore que les vapeurs sont un mal très réel , & que cette bizarrerie , dans les symptômes , qui étant incompréhensible pour tous ceux qui ne sont pas versés dans la connoissance de l'œconomie animale , a fait qu'ils les ont regardées comme l'effet d'une imagination depravée , plutôt que comme une maladie réelle , l'on comprend , dis - je , que cette bizarrerie est un effet nécessaire de la cause des vapeurs , & que l'on n'est pas plus maître de ne pas avoir des vapeurs que de ne pas avoir un accès de fièvre , ou de mal de dents.

§. 501. Quelques exemples donneront une idée plus nette du mécanisme des *vapeurs*. Un émetique fait vomir principalement par l'irritation qu'il occasionne

occasione aux nerfs de l'estomac, irritation qui produit le spasme de cet organe; si par une suite de ce vice des nerfs, qui constitue les vapeurs, ceux de l'estomac viennent à agir avec la même violence qu'après un émetique, le malade fera travaillé par de violens efforts pour vomir, tout comme s'il avoit pris un émetique.

Si un faux mouvement, dans les nerfs qui se distribuent dans le poulmon, vient à resserrer les petites vesicules, qui doivent admettre l'air frais à chaque inspiration, le malade se sentira suffoqué, tout comme si ce resserrement étoit occasionné par quelque vapeur nuisible.

Si les nerfs, qui se distribuent à la peau, viennent, par une suite de ces mouvemens irreguliers, à se resserrer, comme ils pourroient le faire par le froid, ou par quelque application, la transpiration s'arrêtera, les humeurs qui devoient s'évacuer par cette voie se rejeteront ou sur les reins, & l'on rendra beaucoup d'urine claire, accident très fréquent chez les personnes à vapeur; ou sur les boyaux, & l'on aura une diarrhée aqueuse, souvent très rebelle.

§. 502. Parmi les differens symptomes de cette maladie, les évanouissemens ne sont pas un des plus rares.

On est sûr qu'ils dépendent de cette cause quand ils attaquent une personne sujette à cette maladie, & qu'on ne peut trouver aucune des autres causes qui les produisent.

Ces évanouissemens ne sont presque jamais dangereux, & n'ont presque besoin d'aucun secours; il faut mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, & lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable; c'est dans ces évanouissemens que la fumée de cuir, de plume, de papier, réussit souvent très bien.

§. 503. Ils sont souvent occasionnés parce que le malade a été un peu trop longtems à jeun, parce qu'il a un peu trop mangé, qu'il est dans une chambre trop chaude, qu'il a vû trop de monde, qu'il a senti quelque odeur trop forte, qu'il est trop ferré, que quelques discours l'ont affecté un peu trop vivement, en un mot par beaucoup de causes, presque insensibles pour des gens bien portants, mais qui opèrent un effet très violent sur ces personnes,

sonnes, parce que, comme je l'ai dit, le vice de leurs nerfs consiste à être affecté beaucoup trop vivement, la force de la sensation n'est point proportionnée à celle de sa cause extérieure.

Quand on peut démêler qu'elle est celle de ces causes qui a occasionné l'évanouissement, l'on sent qu'il convient d'y remédier en l'éloignant si elle subsiste encore.

Comme des causes aussi légères peuvent produire ces évanouissemens, il n'est pas surprenant qu'ils reviennent souvent. Le meilleur preservatif est de détruire le vice des nerfs qui les produit, mais le long détail de ce traitement fort absolument de mon plan. Je me contente d'avertir les personnes qui y sont sujettes, que tous les remèdes évacuans saignées, purgatifs, eaux minérales purgatives, tous les remèdes rafraichissans & relachans, les sels, les eaux chaudes, les chambres chaudes, le long sommeil, la vie sédentaire leur font en général très nuisibles; qu'il ne leur faut que des remèdes qui fortifient sans échauffer, que la vie active, les chambres & les lits froids, le grand air surtout le matin, l'exercice, surtout

à cheval, la distraction & la sobriété sont les vrais remèdes de ce mal. Les excès, la vie molle, les eaux chaudes & les chagrins le perpétuent & rendent absolument inutiles tous les remèdes.

*Des evanouissemens produits par
les passions.*

§. 504. L'on a quelques exemples de gens qu'une joye excessive a tué sur le champ, mais ces cas sont rares, & l'on ne demande pas souvent du secours pour les défaillances que le plaisir procure. Il n'en est pas de même de la colère, du chagrin, & de la peur. Je parlerai dans un article séparé de la peur; je dois dire un mot ici de la colère & du chagrin.

§. 505. Une colère excessive, un chagrin violent tuent quelquefois dans un clin d'œil; plus souvent ils jettent seulement dans la défaillance; le chagrin surtout produit cet effet, & il est très commun de voir des personnes, dans cet état, tomber de défaillances en défaillances, pendant plusieurs heures; l'on sent fort bien que dans ce cas il y a très peu de secours à donner;

ner ; il est utile de leur faire sentir du vinaigre , & de leur faire prendre , fréquemment , quelques tasses d'une boisson chaude légèrement cordiale , comme de la melisse , ou de la limonade faite avec l'écorce d'orange ou de citron.

Un calmant cordial qui m'a paru réussir le mieux , c'est une cuillerée à café d'un mélange de trois parties de *liqueur minérale anodine d'HOFMAN* , & d'une partie de *teinture spiritueuse de succin* , qu'on fait avaler dans une cuillerée d'eau & l'on boit par dessus quelques tasses des boissons que je viens d'indiquer.

Il ne faut pas croire qu'on puisse remédier aux défaillances de cette espèce , par les nourritures ; l'état physique , dans lequel un violent chagrin met le corps , est , de toutes les dispositions , celle dans laquelle les alimens peuvent le plus nuire , & tant que la violence du saisissement dure , il ne faut donner que quelques cuillerées de bouillon ou quelques bouchées de rotie.

§. 506. Quand la colère a été portée à un point si violent , que la machine épuisée par cet effort , tombe tout à coup dans un relachement excessif ,

cessif, il survient quelquefois une défaillance & même une *syncope*.

Il suffit de laisser le malade tranquille, & de lui faire sentir du vinaigre; quand il est revenu on lui fait boire beaucoup de limonade chaude faite avec le jus de citron, le sucre & l'eau, & on lui donne des lavemens N°. 5.

Il reste quelquefois dans ce cas des maux de cœur, des envies de vomir, une amertume à la bouche, des vertiges qui paroîtroient indiquer un émetique, mais il faut bien se garder de l'employer, il pourroit avoir les suites les plus funestes; la limonade & les lavemens dissipent ordinairement cet état; si le dégoût & les maux de cœur continuoient, on pourroit, tout au plus, ordonner le remède N°. 23, ou quelques prises du N°. 24.

Des évanouissemens qui arrivent dans les maladies.

§. 507. Les évanouissemens, qui surviennent dans d'autres maladies, ne sont jamais d'un augure favorable, parce qu'ils dénotent de la foiblesse, & que la foiblesse est un obstacle à la guérison.
Dans

Dans les commencemens des maladies putrides, ils denotent aussi souvent un embarras d'estomac, ou un amas de matieres corrompues, & ils cessent quand il est survenu quelque évacuation par les vomissemens ou par les selles.

Dans le commencement des fievres malignes ils annoncent toute la force de la malignité, & la ruine des forces.

Dans l'un & l'autre cas, le vinaigre exterieurement & interieurement est le meilleur remede pendant l'accès, & ensuite beaucoup de jus de citron & d'eau.

§. 508. Les évanouissemens qui surviennent dans les maladies accompagnées de beaucoup d'évacuations, se guerissent comme ceux qui dépendent de la foiblesse, & il faut chercher à moderer les évacuations.

§. 509. Les personnes qui ont un abcès dans le corps, sont sujettes à évanouir fréquemment, on les ranime avec le vinaigre, mais souvent un de ces évanouissemens devient mortel.

§. 510. Il arrive, à plusieurs personnes, d'avoir un évanouissement, plus ou moins fort, à la fin d'un violent accès de fièvre ou de chaque redou-

blement dans les fièvres continuës , ce qui prouve toujours que la fièvre a été très forte , l'évanouissement étant l'effet du relachement qui succede à une forte tension. Une ou deux cueillerées d'un vin blanc léger , mêlées à autant d'eau , sont le seul secours nécessaire.

§. 511. Les personnes qui sont sujettes à de fréquens évanouissemens , ne doivent rien négliger pour en connoître la cause , & pour la détruire quand ils la connoissent , parce que l'effet des évanouissemens est toujours nuisible , excepté dans quelques fièvres dans lesquelles il paroît décider les crises.

Tout évanouissement laisse dans le malaise & dans la foiblesse , les secrections se suspendent , les humeurs croupissent , il se forme des engorgemens , & si le mouvement du sang s'arrête tout à fait , ou se rallentit considérablement , il se forme , dans le cœur & dans les gros vaisseaux , des polipes , souvent incurables , dont les suites sont terribles , & qui , quelquefois , occasionnent des anevrismes intérieurs , qui tuent toujours après de longues angoisses.

Les évanouissémens qui attaquent les vieillards , sans cause manifeste , sont d'un fâcheux augure.

Des Hémorragies.

§. 512. Les hémorragies de nez , qui surviennent dans les fièvres inflammatoires , sont ordinairement une crise favorable , qu'il faut bien se garder d'arrêter , à moins qu'elle ne devint excessive , & ne fit craindre pour la vie du malade.

Dans les sujets bien portants , comme elles ne surviennent presque jamais que quand il y a une surabondance de sang , il ne convient pas non plus de les arrêter trop tôt , il seroit à craindre qu'il ne se forma des engorgemens sanguins dans quelque partie intérieure.

Quelquefois il survient un évanouissement après qu'il s'est écoulé une médiocre quantité de sang ; cet évanouissement arrête l'hémorragie , & se dissipe sans autre secours que l'odeur du vinaigre ; mais d'autres fois il survient défaillances sur défaillances , sans que le sang s'arrête , il y a même de légers mouvemens convulsifs , du délire , alors

il faut nécessairement arrêter l'écoulement ; & même , sans attendre ces symptômes violens , voici les signes qui font juger si l'on doit l'arrêter ou non.

„ Tandis que le poulx est encore assez plein , que la chaleur du corps
 „ reste égale partout , jusques aux extrémités , & que le visage & les levres sont colorés de rouge , on n'a
 „ rien à redouter de l'hémorragie , fut-elle même violente.

„ Mais lorsque le poulx commence à être tremblant , lorsque le visage
 „ & les levres sont pales , que le malade se plaint de mal de cœur , il faut arrêter l'écoulement du sang.”

Et comme les remèdes n'agissent pas sur le champ , il vaut mieux en commencer l'usage un peu trop tôt , que d'attendre un peu trop tard.

§. 513. 1^o. On applique des bandes aux bras , dans l'endroit où on les applique pour faire la saignée , & au bas des cuisses dans l'endroit où l'on met la jarretiere , & on les ferre fortement afin d'arrêter le sang dans les extrémités.

2^o. Pour augmenter cet effet , on fait tremper les jambes dans l'eau tiède
 jusques

jusques au genoux ; en relachant les vaisseaux des jambes , elle fait qu'ils se dilatent , & reçoivent par là même plus de sang. Si l'eau étoit froide elle renverroit le sang à la tête , si elle étoit chaude , elle en augmenteroit le mouvement , donneroit plus de vitesse au pouls , & animeroit l'hémorragie.

Quand l'hémorragie est arrêtée , on peut un peu relacher les ligatures , on en défaire une tout à fait , & laisser les autres encore une heure ou deux sans y toucher , mais il faut bien se garder de les desserrer tout à fait , toutes à la fois.

3^o. On fait prendre , toutes les demi heures , sept ou huit grains de nitre & une cuillerée de vinaigre dans un demi verre d'eau.

4^o. On fait fondre une dragme de vitriol blanc , dans deux cuillerées à soupe d'eau de fontaine , & l'on trempe dans cette liqueur une tente de charpie , ou de brins de fin linge , qu'on introduit dans le nez , d'abord horizontalement , qu'on relève ensuite & qu'on porte aussi haut qu'il est possible à l'aide d'un bois flexible. Si ce remède ne réussit pas , la *liqueur minérale anodine*

558 DES HÉMORRAGIES.

*d'*H O F F M A N employée de la même façon réussit à coup sûr ; & dans les campagnes où l'on n'a , souvent , ni l'un , ni l'autre de ces remèdes , de l'eau de vie , & même de l'esprit de vin , mêlés avec un tiers de vinaigre , réussissent très bien , & j'en ai vû de grands effets.

L'on peut aussi se servir du remède N^o. 67 , dont j'ai déjà parlé à l'article des playes , qu'on met en poudre , & qu'on porte , aussi haut qu'il est possible , dans les narines , au bout d'une tente de charpie , qui s'en charge très aisement , ou dans un canon de plume , qu'on remplit de cette poudre , on le porte fort haut , & on souffle ensuite fortement par le bout extérieur ; mais la première méthode est à préférer.

5^o. Quand le sang est arrêté , on laisse le malade dans un grand repos , & on se garde bien de retirer la tente qui est restée dans le nez , ou de détacher les caillots de sang figé qui le remplissent , ce détachement se fait peu à peu , & la tente ne ressort souvent qu'au bout de plusieurs jours.

§. 514. Je ne parle point de la saignée, parce que je la crois inutile, & que si quelques fois elle arrête le sang, d'autres fois elle l'anime; ni des anodins, dont l'effet est constamment de déterminer plus de sang à la tête.

Les applications d'eau froide à la nuque ne doivent jamais être employées, elles ont quelques fois produit les accidens les plus facheux.

Dans toutes les hémorragies le repos, les ligatures, & l'usage des boissons N^o. 2. ou 4. sont très utiles.

§. 515. Les personnes sujettes aux fréquentes hémorragies doivent se conduire de la façon prescrite dans le chapitre suivant §. 544. peu souper, éviter toutes les choses acres & spiritueuses, éviter les endroits trop chauds, & ne se couvrir la tête que très légèrement.

Quand on a été sujet pendant longtemps à des hémorragies, si elles finissent, il faut diminuer ses alimens, se faire de tems en tems une saignée, & prendre quelques laxatifs, surtout le N^o. 24, & souvent, le soir, du nitre.

Des accès de convulsions.

§. 516. Les convulsions sont en général plus effrayantes que dangereuses, elles dependent d'un grand nombre de causes différentes, & leur guérison depend de la destruction de ces causes.

Dans l'accès il y a très peu de remèdes à tenter.

Rien n'abrege, ni ne diminue même, un accès d'épilepsie, ainsi il ne faut rien faire, d'autant plus que souvent les remèdes aigrissent le mal, mais l'on doit seulement veiller à la sûreté du malade, en empêchant qu'il ne se donne des coups violens, il est aussi utile de mettre entre les dents, si on le peut, un petit rouleau de linge, qui empêche que la langue ne s'engage, & ne soit dangereusement ferrée dans une forte convulsion.

Le seul cas qui demande quelque secours, c'est quand l'accès paroît si violent, le col si gonfle, le visage si rouge qu'on a lieu de craindre une apoplexie, qu'il faut prévenir par une saignée au bras, de huit ou dix onces.

Comme

Comme cette cruelle maladie est fréquente dans les campagnes, c'est rendre un service essentiel, aux infortunés qui en sont les victimes, que de les avertir, combien il est dangereux, pour eux, de se livrer à faire aveuglement tous les remèdes qu'on leur conseille; s'il y a une maladie dont le traitement soit délicat, c'est celle-ci; il y en a quelques espèces qui sont incurables, celles mêmes qui sont guérissables, demandent tous les soins des Médecins les plus éclairés, & ceux qui prétendent guérir tous les épileptiques avec un même remède, sont des ignorans ou des imposteurs, souvent tous les deux à la fois.

§. 517. Les accès de convulsions simples, non épileptiques, sont souvent fort longs & continuent presque sans interruptions, pendant des jours & même des semaines.

L'on doit chercher à en découvrir la véritable cause, mais l'on ne doit presque rien faire pendant les accès; les nerfs se trouvent alors dans un si grand degré de tension & de sensibilité, que les remèdes qui passent pour les mieux

indiqués, redoublent souvent l'orage au lieu de l'apaiser.

Des boissons aqueuses légèrement aromatiques sont ce qu'il y a de plus innocent, comme de la melisse, du tilleul, du fureau; quelques fois une tisane de reguelisse réussit mieux que rien d'autre.

Des accès de suffocation.

§. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, quand elles attaquent, tout à coup, une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dependent presque toujours ou d'un spasme dans les nerfs des vesicules du poulmon, ou d'un engorgement de sang dans le poulmon, ou d'un engorgement de cette même partie, produit par des humeurs visqueuses.

La suffocation qui depend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle même, ou l'on peut la traiter comme les évanouissemens qui dependent de la même cause, voyés §. 502.

§. 519. On connoit que la suffocation depend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes,

fortes , vigoureuses , sanguines , qui mangent beaucoup , qui mangent des alimens succulents , qui boivent des vins forts , des liqueurs , qui s'échauffent souvent ; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement ; quand le poulx est plein , fort , le visage rouge.

On la guerit 1°. par la saignée du bras très abondante , & réitérée s'il est besoin.

2°. Par des lavemens.

3°. Par beaucoup de tisane N°. 1. à chaque pot de laquelle on joint une dragme de nitre.

4°. Par la vapeur du vinaigre respirée continuellement ; voyez §. 55.

§. 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poulmon , quand elle attaque des personnes dont le temperament & le genre de vie sont opposés au temperament & au genre de vie dont je viens de parler , tels que des gens valetudinaires , foibles , phlegmatiques , pituiteux , paresseux , dégoutés , qui se nourrissent mal , ou de choses grasses , visqueuses & insipides , qui boivent beaucoup d'eaux chaudes ; quand le mal attaque par un tems plu-

vieux, un vent de midi ; quand le poulx est mol & petit, le visage pâle, & cavé.

Ce qu'on peut faire de plus efficace, c'est 1^o. de donner toutes les demi heures, une demi tasse de la potion N^o. 8. si on peut l'avoir d'abord ; 2^o. de faire boire abondamment de la boisson N^o. 12 ; 3^o. d'appliquer aux gras des jambes, deux forts vesicatoires.

Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le poulx conserve encore de la force & paroît un peu plein, une saignée, de sept ou huit onces, est souvent indispensablement nécessaire.

Un lavement produit aussi quelques fois de très grands effets.

Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir.

Le remède No. 25, dont on donne une prise de deux en deux heures, avec une tasse de la tisanne No. 12, réussit souvent très bien.

Si l'on n'avoit ni ce remède, ni celui du No. 8, ce qui peut souvent arriver, dans les campagnes, il faut piler un oignon mediocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement

tement par un linge, y mêler autant de miel, & avaler toutes les demi heures, une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficace, d'une façon sensible.

Des suites de la peur.

§. 521. Je placerai ici quelques conseils pour prévenir les mauvais effets des peurs, qui ont des suites très fâcheuses à tout âge, mais surtout chez les enfans.

Les effets généraux de la peur, sont, de resserrer tous les petits vaisseaux, & de repousser le sang vers l'intérieur; de là, la suppression de la transpiration, le faiblissement général, le tremblement, les palpitations & l'angoisse quand le cœur & le poulmon sont surchargés de sang, quelques fois même, les évanouissemens, des maladies incurables du cœur, la mort; souvent les assoupissemens, les reveries, une espece de delire furieux, comme je l'ai vu fréquemment chez des enfans quand les vaisseaux du cerveau s'engorgent, les convulsions, & l'épilepsie même, qui est souvent la suite horrible d'un mauvais

vais badinage. La moitié des epilepsies non natives en dépendent , & l'on ne fauroit trop inculquer aux enfans de ne jamais se faire reciproquement peur ; les Maitres d'Ecole devroient les avertir serieusement , sur cet article.

Quand l'humeur de la transpiration arrêtée se jette sur les boyaux , il en résulte des diarrhées très longues & très opiniâtres.

§. 522. L'on doit chercher à retablir la circulation derangée , à rappeler la transpiration , & à calmer l'agitation des nerfs.

La methode ordinaire est de donner d'abord de l'eau fraiche , mais quand la frayeur est considerable , cette methode est pernicieuse , & j'en ai vu de très facheux effets.

Il faut mettre les malades dans un endroit tranquille , ne laisser avec eux que très peu de personnes , qui leur soient très familières , leur donner quelques tasses de boisson chaude , surtout de tilleul & de melisse , leur mettre les jambes dans un bain tiede , dans lequel on les laisse une heure , s'il est possible , en les leur frottant de tems en tems , & en leur donnant tous les demi quart d'heures

d'heures une petite tasse de ces boissons. Quand le calme est un peu revenu , que la peau est généralement rechauffée, on doit chercher à les faire dormir & abondamment transpirer , pour cela on peut leur donner quelques cueillerées de vin , en les mettant au lit , avec une tasse de ces mêmes boissons , ou , ce qui est plus sur , quelques gouttes de laudanum liquide de SIDENHAM ; (voies table des remedes N^o. 44.) ou , s'il manque , une prise de theriaque.

§. 523. Quelquefois les enfans ne paroissent pas d'abord extrêmement effrayés , mais la peur se renouvelle pendant le sommeil , & n'en a que plus de force ; il faut alors , mettre en pratique les conseils que je viens de donner , quelques fois de suite , avant que de les coucher.

Souvent la peur se renouvelle à la nuit tombante , & les met tous les jours dans un état violent ; l'on doit employer les mêmes moyens , & tâcher de les faire dormir à l'heure du retour.

J'ai dissipé , par ces mêmes secours , les tristes effets de la peur , chez les femmes en couche , pour qui elle est ordinairement

ordinairement funeste , & souvent promptement mortelle.

Si la suffocation est violente , l'on est quelquefois obligé de faire une saignée du bras.

Il faut obliger les malades à un exercice doux , mais presque continuel.

Tous les remèdes violens rendent incurables les maladies , qui sont une suite de la peur ; une assez fréquente , c'est une obstruction au foye , qui produit une jaunisse.

Des accidens produits par la vapeur du charbon & par celle du vin.

§. 524. Il n'y a point d'années qu'il ne perisse un grand nombre de personnes par la vapeur du charbon ou de la braise , & par celle du vin.

Ces accidens produits par le charbon , ont lieu , quand on brule de la braise , & surtout du charbon , dans une chambre fermée , ce qui est exactement s'empoisonner soi-même. L'huile sulphureuse , développée en brulant , se repand dans la chambre , & ceux qui y sont sentent un embarras de tête , des vertiges , des maux de cœur , une foiblesse &

& un engourdissement fingulier, un delire, des convulsions, un tremblement, & s'ils n'ont pas la presence d'esprit, ou la force de se retirer, ils perissent assez promptement.

J'ai vû une femme qui eut pendant deux jours, des tournemens de tête & des vomissemens presque continuels, pour avoir été moins de six minutes dans une chambre, où il y avoit cependant une fenêtrre & une porte ouvertes, avec un rechaud dans lequel il n'y avoit que quelques charbons; elle auroit péri si tout eut été fermé.

Cette vapeur est narcotique, „ &
„ elle tue en produisant une affection
„ soporeuse, ou apoplectique, mêlée
„ cependant de quelque chose de con-
„ vulsif, comme le prouve assés la clo-
„ ture de la bouche & le serrement des
„ machoires.

L'état du cerveau dans les cadavres démontre que c'est d'apoplexie que l'on meurt; il est cependant vraisemblable, que quelquefois la suffocation a aussi part à la mort, puisque l'on a trouvé le poulmon engorgé de sang & livide.

L'on a aussi observé dans quelques sujets, „ que les malades attaqués de la
„ vapeur

» vapeur du charbon , ont ordinairement tout le corps d'un tiers plus gros que dans l'état naturel ; le visage le col & les bras sont gonflés , comme s'ils avoient été soufflés , & la machine semble dans l'état de violence qu'auroit éprouvé quelqu'un qu'on auroit étranglé , & qui auroit longtemps combattu avant que de succomber.

§. 525. Les personnes qui sentent le danger & qui se retirent à tems , sont foulagées ordinairement dès qu'elles sont au grand air , ou , s'il leur reste du malaise , un peu d'eau & de vinaigre , ou de la limonade , bus chauds , les foulagent assez promptement. Quand on a perdu le sentiment & la connoissance , & que le pouls est presque insensible , s'il y a quelques moyens de ranimer le malade , ils consistent 1°. à l'exposer dans un air très pur & frais.

2°. A lui faire respirer quelque odeur très pénétrante qui le ranime un peu , comme l'esprit volatil de sel amoniac , le sel d'Angleterre &c. ensuite à l'entourer de vapeur de vinaigre ;

3°. A lui faire une saignée au bras.

4°. A

4°. A lui mettre les jambes dans l'eau tiede & à les bien frotter.

5°. A lui faire boire beaucoup de limonade ou d'eau & de vinaigre, avec du nitre.

6°. A lui donner des lavemens acres.

Comme il est démontré qu'il y a du spasme, on s'est bien trouvé de quelques remèdes antispasmodiques, comme la *liqueur minerale anodine* d'H O F M A N, l'on a même donné de l'opium avec succès, mais il ne peut être permis qu'à un Médecin de l'employer dans ce cas.

L'émetique est nuisible & les envies de vomir ne dépendent que de l'embarras du cerveau.

L'on se trompe en croyant qu'il suffit d'avoir laissé bruler un moment le charbon en plein air ou sous une cheminée, pour que le danger de la vapeur soit passé.

Il y a une imprudence criminelle à coucher dans une chambre où il y a du charbon allumé, & le nombre de ceux qui ne se sont jamais réveillés est si grand, & si généralement connu, qu'il est étonnant comment on se livre encore à cette malheureuse habitude.

§. 526. Les boulangers qui font de la braise , en ont souvent de grandes quantités dans leurs caves , & souvent la vapeur , dont cette cave est pleine , les faïsit au moment où ils y entrent ; ils tombent sans sentiment , & perissent , si on ne les retire pas assez-tôt pour leur donner les secours que je viens d'indiquer.

„ Un moyen sur pour éviter ces for-
 „ tes d'accidens , c'est , en descendant
 „ dans la cave , d'y jeter du papier ,
 „ ou de la paille enflammée ; s'ils bru-
 „ lent tout à fait , on n'a rien à crain-
 „ dre de la vapeur , quand ils s'étei-
 „ gnent il ne faut point entrer dans la
 „ cave ; mais on met à la porte , après
 „ avoir ouvert le soupirail , une botte
 „ de paille qu'on allume , & qui sert
 „ comme de ventouse pour attirer avec
 „ force l'air extérieur ; on essaye de
 „ nouveau si le papier brule , & s'il
 „ ne brule pas on renouvelle la paille
 „ allumée.

§. 527. Le charbon du bois brulé à feu ouvert n'est pas à beaucoup près aussi dangereux que le charbon proprement dit , dont le danger vient de ce qu'en l'étouffant , par les moyens en
 usage

usage pour cela , on a concentré toute la partie sulphurée , qui en fait le danger , mais il n'est cependant pas dénué de tout principe nuisible , sans quoi il ne feroit plus charbon.

La méthode vulgaire de jeter du sel sur les charbons allumés , avant que de les porter dans une chambre , ou d'y mettre un morceau de fer qui se charge d'une partie de ce soufre narcotique & mortel , a un certain degré d'utilité , mais ne suffit pas pour éloigner tout le danger.

§. 528. Quand les grands accidens sont passés , qu'il ne reste que de la faiblesse , de l'étourdissement , du dégoût , il n'y a rien de mieux que de la limonade mêlée à un quart de vin , dont on prend fréquemment une demi tasse avec un peu de croute de pain.

§. 529. La vapeur qui s'exhale du vin , & en général de toutes les liqueurs qui fermentent , comme la biere , le cidre , &c. a quelque chose de veneneux qui tue tout comme la vapeur du charbon , & il y a toujours quelque danger à entrer dans une cave , où il y a beaucoup de vin en fermentation , si elle a été fermée pendant plusieurs heures ;

heures ; l'on a une multitude d'exemples de gens morts en entrant , & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à s'en tirer.

Quand il arrive de ces accidens , il ne faut pas exposer successivement des hommes à aller perir en voulant retirer les premiers qui sont tombés , mais l'on doit commencer par purifier l'air en employant les moyens indiqués plus haut , ou en tirant dans la cave quelques coups de fusil ; ensuite on peut se hasarder à entrer avec précaution.

Quand ces infortunés sont dehors , il faut les traiter comme ceux qui ont été affectés par la vapeur du charbon.

J'ai vû un homme , il y a huit ans , que la vapeur de l'esprit volatil de sel ammoniac ne commença à affecter qu'au bout d'une heure , & qu'une forte saignée dégagea entièrement , qui étoit si insensible qu'il ne s'apperçût , qu'au bout de plusieurs heures , d'une très grande playe que lui avoit fait , depuis le milieu du bras jusques sous l'aisselle , un crochet , destiné à secourir dans les incendies , dont on s'étoit servi pour le retirer.

§. 530. Quand on ouvre des souterrains fermés des très longtems, quand on cure des puits profonds, qui ne l'avoient pas été depuis plusieurs années, les vapeurs qui s'en exhalent produisent sur le corps les mêmes effets que celles dont j'ai parlé, & exigent les mêmes secours. On les purifie en y faisant bruler du soufre & du nitre, ou ce qui revient au même de la poudre à canon.

§. 531. Les fumées des lampes & des chandelles, surtout quand on les éteint, operent comme les autres vapeurs; moins fortement à la vérité & moins promptement; l'on a cependant des exemples de gens tués par la fumée des lampes d'huile de noix, qui s'éteignoient dans une chambre fermée. Ces dernières fumées nuisent encore à raison de la graisse, qui, portée au poulmon, avec l'air, les empêche de respirer; aussi les personnes qui ont ce qu'on appelle la poitrine délicate, sont d'abord oppressées dans les endroits où il y a plusieurs chandelles.

Les secours doivent être les mêmes indiqués §. 525. la vapeur du vinaigre est très utile.

Des

Des poisons.

§. 532. Il y a un très grand nombre de poisons , dont la façon d'agir n'est pas la même , & dont il faut détruire les effets par des remèdes différens ; mais l'arsenic , & quelques plantes sont ceux qui occasionnent le plus souvent des accidens dans les campagnes.

§. 533. C'est par son excessive acreté , qui ronge & enflamme , que l'arsenic tue avec une inflammation prodigieuse , un feu brulant , des douleurs atroces dans la bouche , la gorge , l'estomac , les boyaux , des vomissemens affreux & souvent sanglants , des selles sanglantes , des convulsions , des défaillances , &c.

Le meilleur de tous les remèdes c'est d'avaler des torrens de lait , ou , si l'on n'en a pas , d'eau tiède ; ce n'est que la quantité prodigieuse de liquide qui peut sauver. Si l'on soupçonne d'abord la cause du mal , après avoir avalé promptement beaucoup d'eau tiède , on peut exciter le vomissement avec de l'huile , ou du beurre fondu & le chatouillement de la gorge avec une plume ;

me ; quand le poison a déjà enflammé l'estomac & les intestins , il ne faut pas esperer qu'il ressorte par les vomissemens. Tout ce qui est émollient , les décoc-tions de farine d'orge , de grus , d'al-thea , le beure , l'huile conviennent aussi.

Dès que les douleurs se répandent dans le ventre , & que les boyaux pa-roissent attaqués , il faut multiplier les lavemens de lait.

Si au commencement du mal , le ma-lade a le poulx fort , une saignée abon-dante est très utile , parce qu'elle ra-lentit les progrès de l'inflammation.

Lors même que l'on a rechappé à la premiere fureur du mal , on reste ordinairement dans un état de lan-gueur pendant longtems , quelques fois même le reste de sa vie ; le plus sur moyen de prévenir ce malheur , c'est de vivre , pendant quelques mois , uni-quement de lait , & de quelques œufs frais , sortans du ventre de la poule , delayés dans le lait sans les cuire.

§. 534. Les plantes qui occasion-nent le plus fréquemment des accidens , sont quelques especes de cigue , soit l'herbe soit la racine , les fruits de la belle dame , (*bella dona*) que les en-

fans mangent comme des cerises , les champignons , la graine de *datūra* , ou pomme épineuse , &c.

Tous les poisons de cette classe tuent par un principe plutôt narcotique qu'acre ; les vertiges , les défaillances , les envies de vomir , les vomissemens même sont les premiers accidens qu'ils produisent.

L'on doit faire avaler sur le champ beaucoup d'eau tiède , legerement salée ou sucrée , & faire vomir , aussi promptement qu'il est possible , avec les remedes N^o. 34. ou 35 , ou , si on ne les a pas , avec de la graine de réfort pilée , à la dose d'une cuillerée à café dans de l'eau tiède , & en enfonçant une plume ou les doigts dans la bouche.

Après l'effet du vomissement on continuë à donner beaucoup d'eau miellée ou sucrée , avec une assez grande quantité de vinaigre , qui est le vrai spécifique de ces poisons , & l'on évacue les intestins par quelques lavemens.

Trente sept soldats ayant mangé , pour des carottes , de la racine d'*œnanthe* , ou *cigue filipendule* , ils furent tous très malades , & l'émetique N^o. 34. joint aux lavemens & à la quantité de boisson ,

boisson, les sauva tous, excepté un seul qui perit avant qu'on eut pu le secourir.

§. 535. Si par imprudence, par méprise, par ignorance, ou par mauvais dessein, on avoit pris trop d'opium, ou de quelque préparation dans lesquelles il entre, comme theriaque, mithridat, diascordium, &c. ; il faudroit, sur le champ, faire une saignée, traiter le malade tout comme s'il avoit une apoplexie sanguine, (voyez §. 147.) parce que le trop d'opium en produit effectivement une, faire respirer beaucoup de vapeur de vinaigre, & faire boire beaucoup de vinaigre dans de l'eau.

Des douleurs aiguës

§. 536. Je ne veux point parler ici des douleurs qui accompagnent quelques maladies connues, qui doivent être traitées comme cette maladie, ni de celles auxquelles quelques personnes valetudinaires sont sujettes habituellement, l'expérience leur a appris ce qui les soulage le plus ; mais quand une personne saine & bien portante, se trouve tout à coup attaquée de quelque dou-

leur excessive , dans quelque partie du corps que ce soit , sans en connoître la nature ni la cause , l'on peut en attendant qu'on ait consulté , 1^o. faire une saignée , qui , en diminuant la tension , soulage presque toujours , au moins pour quelque tems , toutes les douleurs ; on peut même la réiterer , si , sans affoiblir beaucoup le malade , elle a diminué la violence du mal.

2^o. L'on doit boire très abondamment de quelque boisson très adoucissante , comme la tisanne N^o. 2. les laits d'amande N^o. 4 , de l'eau tiède avec un quart ou une cinquième partie de lait.

3^o. Il faut prendre plusieurs lavemens emolliens.

4^o. On couvre toute la partie , & les parties voisines , avec des cataplâmes , ou des fomentations emollientes N^o. 9.

5^o. Il faut mettre dans un bain tiède.

6^o. Si après tous ces secours la douleur étoit encore violente , & que le poulx ne fut ni plein ni dur , il faudroit donner une once de sirop de pavot blanc , ou seize gouttes de laudanum liquide ; & quand on n'a pas ces deux remèdes , on jette une quartette
d'eau

d'eau bouillante sur trois ou quatre têtes de pavot, sechées avec leurs graines sans la feuille, & on boit cette decoction comme du thé.

§. 537. Les personnes sujettes à de fréquentes douleurs, surtout à de violens maux de tête, doivent renoncer au vin; cette privation est souvent le seul moyen qui puisse les guerir; & l'on se trompe, très souvent, en croyant qu'il est nécessaire aux personnes qui ont l'estomac mauvais.

CHAPITRE XXXII.

Des remedes de précaution.

§. 538. J'Ai indiqué, dans quelques endroits de cet ouvrage, les moyens de prevenir les mauvais effets de plusieurs causes de maladie, & d'empêcher le retour des maux habituels; j'ajouterai ici quelques observations, sur l'usage des principaux remedes, qu'on employe comme des preservatifs généraux, assez regulierement dans de certains tems, & presque tou-

jours uniquement par habitude , fans favoir si l'on a tort ou raison.

Ce n'est cependant point une chose indifferente que l'usage des remedes ; il est ridicule , dangereux , criminel même , de les négliger , quand ils sont nécessaires ; mais il est aussi d'en prendre sans nécessité. Un remede , pris à propos , quand il y a dans la machine , quelque derangement qui occasionneroit dans peu une maladie , l'a souvent prevenue ; mais ce même remede , donné à une personne bien portante , s'il ne la rend pas malade d'abord , lui laisse au moins plus de dispositions aux maladies ; & l'on n'a que trop d'exemples de gens , qui , ayant malheureusement du goût pour les remedes , ont ruiné leur santé , quelque robuste qu'elle fût , par l'abus de ces dons , que la Providence a fait aux hommes pour la rétablir ; abus qui , lors même qu'il ne détruit pas la santé , fait que , dans la maladie , ce corps , à qui les remedes sont devenus familiers , n'en ressent presque plus les effets , & est privé , par là , du secours qu'il en auroit reçu , s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin.

De

De la saignée.

§. 539. La saignée n'est nécessaire que dans quatre cas ; 1. quand il y a trop de sang. 2. Quand il y a inflammation. 3. Quand il est survenu, ou qu'il va survenir, dans le corps, quelque cause qui produiroit bientôt l'inflammation, ou quelque autre accident, si l'on ne relâchoit pas les vaisseaux par la saignée. C'est pour cela qu'on saigne après les playes, les contusions, qu'on saigne une femme grosse, si elle a une toux violente ; qu'on saigne, par précaution, dans plusieurs autres cas. 4. Quelques fois, pour appaiser une douleur excessive, qui ne dépend point cependant de trop de sang, ou d'un sang enflammé, mais qu'on calme un peu par la saignée, afin d'avoir le tems de détruire la cause par d'autres remèdes. Mais comme l'on peut faire rentrer ces deux dernières raisons dans les premières, on peut établir, que le trop de sang, & un sang enflammé sont les deux seules causes nécessaires de la saignée.

§. 540. L'on connoit l'inflammation du sang, par les symptomes qui

accompagnent les maladies que cette cause produit ; j'en ai parlé , & j'ai en même tems déterminé l'usage de la saignée dans ces cas. J'indiquerai ici les symptômes qui font connoître qu'on a trop de sang.

C'est 1. le genre de vie qu'on mène. Si l'on mange beaucoup , si l'on mange des alimens succulens , & surtout beaucoup de viandes , si l'on boit des vins nourrissans , si en même tems l'on digere bien , si l'on se donne peu de mouvement , si l'on dort beaucoup , si l'on n'est sujet à aucune évacuation abondante , on doit croire qu'on a beaucoup de sang. L'on voit que toutes ces causes se trouvent rarement chez le paysan , si l'on en excepte la diminution de mouvement pendant quelques semaines de l'hyver , qui peut effectivement contribuer à former plus de sang qu'à l'ordinaire. Il ne vit , le plus souvent , que de pain , de vegetaux , & d'eau ; choses peu nourrissantes , puisque une livre de pain ne fait , peut-être , pas plus de sang , chez la même personne , qu'une once de viande , quoique le préjugé général établisse le contraire. 2. La cessation de quelque hemorrhagie

morrhagie à laquelle on étoit accoutumé. 3. Un poulx plein & fort ; des veines bien marquées dans un sujet qui n'est pas maigre , & qui n'a pas chaud. 4. Un teint assez rouge. 5. Un engourdissement extraordinaire ; un sommeil plus profond , plus long , moins tranquille qu'à l'ordinaire ; une facilité , non accoutumée , à se laisser après quelque mouvement ou quelque travail ; un peu d'oppression en marchant. 6. Des palpitations , accompagnées quelques fois d'un abbattement total , & même d'une legere défaillance , surtout quand on est dans des endroits chauds , ou qu'on a pris beaucoup de mouvement. 7. Des vertiges , surtout quand on baisse & qu'on relève tout à coup la tête , & après le sommeil. 8. Des maux de tête frequens auxquels on n'est point sujet , & qui ne paroissent point dépendre du derangement des digestions. 9. Un sentiment de chaleur , assez généralement repandu par tout le corps. 10. Une espece de démangeaison piquante & générale dès qu'on a un peu chaud. 11. Dès hemorrhagies frequentes , & qui soulagent.

Mais il faut bien se garder de décider sur un seul de ces symptômes ; il faut le concours de plusieurs , & s'assurer qu'ils ne dépendent point de quelque cause très différente , & toute opposée au trop de sang.

Quand , par ces symptômes , on s'est assuré que ce trop existe réellement , on fait alors , avec grand succès , une saignée ou même deux. Il est égal dans quelle partie on la fait.

§. 541. Quand ces circonstances ne se trouvent pas , la saignée n'est pas nécessaire ; & l'on ne doit jamais la faire dans les cas suivans , à moins qu'il n'y ait des raisons particulières , très fortes , dont les seuls Medecins peuvent juger.

1. Quand on est dans un âge très avancé , ou dans la première enfance.
2. Quand la personne est naturellement d'un temperamment foible , ou qu'elle a été affoiblie par des maladies , ou par quelqu'autre accident.
3. Quand le pouls est petit , mol , foible , intermittent , que la peau est pâle.
4. Quand les extrémités du corps sont souvent froides , & enlées avec mollesse.
5. Quand on mange peu depuis longtemps,

tems , ou des alimens peu succulens , & qu'on dissipe beaucoup. 6. Quand on a , depuis longtems , l'estomac dérangé , que la digestion se fait mal , que par-là même il se forme peu de sang. 7. Quand on a quelque évacuation considérable , par des hemorrhagies quelconques , ou la diarrhée , les urines , les sueurs. Quand les crises d'une maladie sont déjà faites par quelqu'une de ces voyes. 8. Quand on est dès longtems dans une maladie de langueur , & qu'on a beaucoup d'obstructions , qui empêchent la formation du sang. 9. Quand on est épuisé , quelle qu'en soit la cause. 10. Quand le sang est pâle & dissout.

§. 542. Dans tous ces cas , & dans quelques autres moins frequens , une seule saignée , jette souvent dans un état absolument incurable , & les maux qu'elle fait ne se reparent point. Il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples.

Dans quelque état que ce soit , quelque robuste que soit le sujet , si la saignée n'est pas nécessaire , elle nuit. Les saignées réitérées affoiblissent , énervent , vieillissent ; diminuent la force de la circulation , & , par-là , engraisent d'abord ,

ensuite en affoiblissant trop , & en détruisant enfin les digestions , jettent dans l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration , & par-là , rendent catharreux. Elles affoiblissent le genre nerveux , & par-là , rendent sujets aux vapeurs , à l'hypochondrie , à tous les maux de nerfs.

L'on n'apperçoit point d'abord le mauvais effet d'une saignée ; au contraire , quand elle n'est pas assez considerable pour affoiblir sensiblement , elle paroît donner du bien être ; mais , je le repete , il n'en est pas moins vrai , que quand elle n'est pas nécessaire , elle est nuisible , & qu'on ne doit jamais se faire saigner par jeu. L'on a beau dire , que quelques jours après l'on a plus de sang , c'est-à-dire , l'on est plus pesant qu'auparavant , & qu'ainsi le sang est bien vite réparé. Le fait est vrai ; mais ce fait même , cette augmentation de poids après la saignée , dépose contr'elle ; c'est une preuve que les évacuations naturelles se font moins bien faites , & qu'il est resté dans le corps des humeurs , qui devoient en sortir. L'on a bien la même quantité de sang & au delà , mais ce n'est point un sang aussi bien travaillé , & cela est si vrai , que , si la chose étoit autrement , si quel-
ques

ques jours après la saignée on avoit une plus grosse quantité de sang semblable, on pourroit démontrer, que quelques saignées jetteroient nécessairement un homme robuste dans une maladie inflammatoire.

§. 543. La quantité de sang qu'on doit tirer dans une saignée de précaution, à un homme fait, est de dix onces.

§. 544. Les personnes sujettes à faire trop de sang, doivent éviter avec soin toutes les causes qui peuvent l'augmenter ; (voyez §. 540. N°. 1.) & quand elles sentent que le mal commence, elles doivent se mettre à une diette très frugale, de légumes, de fruits, de pain, & d'eau ; prendre quelques bains de pied tièdes, faire usage, soir & matin, de la poudre N°. 20 ; boire de la tisanne N°. 1 ; peu dormir, prendre beaucoup d'exercice. En prenant ces précautions, on elles pourront se passer de la saignée, ou, si elles sont également obligées de la faire, elles en augmenteront & elles en prolongeront l'effet. Ces mêmes moyens servent aussi à éloigner tout le danger qu'il peut y avoir à omettre une saignée à l'époque ordinaire, quand l'habitude en est déjà inveterée.

§. 545.

§. 545. L'on voit , en frémissant , que quelques personnes sont saignées , dix-huit , vingt , vingt-quatre fois dans deux jours ; d'autres quelques centaines de fois dans quelques mois. Ces observations prouvent , à coup sur , toujours l'ignorance du Médecin ou du Chirurgien ; & si le malade en rechape , on doit admirer les ressources de la Nature. qui ne succombe pas sous tant de coups meurtriers.

§. 546. Le peuple est persuadé que la première saignée sauve la vie ; mais pour se convaincre de la fausseté de ce préjugé , il n'y a qu'à ouvrir les yeux , & l'on verra , malheureusement , tous les jours le contraire , & plusieurs personnes mourir après la première saignée qu'on leur fait. Si ce principe étoit vrai , il seroit impossible que personne mourut de sa première maladie , ce qui arrive journellement. Il est important de détruire cette prévention , parce qu'elle a des influences facheuses , la foi qu'on a à cette saignée , fait qu'on veut la garder pour les grands dangers , & on la diffère tant que le malade n'est pas fort mal , dans l'esperance que , si l'on peut s'en passer , on la conservera pour une
autre

autre occasion. Cependant le mal empire, on saigne, mais à tard, & j'ai l'exemple de plusieurs malades, qu'on a laissé mourir, afin de réserver la première saignée, pour un cas plus important. Toute la différence qu'il y a entre l'effet de la première saignée, & des suivantes, c'est qu'ordinairement elle occasionne, au malade, une émotion plutôt nuisible que salutaire.

Des purgations.

§. 547. L'on purge, ou par le vomissement, ou par les selles; & cette dernière voye est beaucoup plus naturelle que la première, qui ne se fait que par un mouvement violent & contre nature. Il y a cependant quelques cas qui exigent le vomissement, mais excepté ces cas-là, (j'en ai déjà indiqué quelques-uns,) il faut se contenter des remèdes qui purgent par le bas.

§. 548. Les signes qui font connoître qu'on a besoin de purger, sont 1°. un mauvais goût à la bouche le matin, surtout un goût amer; la langue & les dents sales; des rapports désagréables; des vents, des gonflemens. 2°. Un manque d'appé-

d'appetit, qui s'accroît peu à peu; sans fièvre, & qui dégénère en dégoût, & quelquefois fait trouver un mauvais goût à ce qu'on mange.

3°. Des envies de vomir à jeun, & même quelquefois dans le reste du jour; supposé qu'elles ne dépendent point d'une grosseur, ou de quelqu'autre maladie, dans laquelle les purgatifs seroient inutiles ou nuisibles.

4°. Des vomissemens de matieres ameres ou corrompues.

5°. Un sentiment de pesanteur dans l'estomac, aux reins, aux genoux.

6°. Un manque de forces, accompagné quelquefois d'inquietude, de mauvaise humeur, de tristesse.

7°. Des maux d'estomac; souvent des maux de tête ou des vertiges, quelquefois des assoupissemens, qui augmentent après le repas.

8°. Des coliques, de l'irregularité dans les selles, qui sont quelquefois trop abondantes & trop liquides pendant plusieurs jours, après lesquels il survient une constipation opiniâtre.

9°. Le pouls moins réglé & moins fort qu'à l'ordinaire, quelquefois intermittent.

§. 549. Quand ces symptomes, ou quelques uns de ces symptomes, font connoître le besoin de purger, chez une personne qui n'est attaquée d'aucune maladie décidée, (car je ne parle point des purgatifs dans ce cas), on peut lui donner quelque remede propre à produire cet effet. Le mauvais goût & les rapports continuels, les envies frequentes de vomir, les vomissemens même, la tristesse, indiquent que la cause du mal est dans l'estomac, & qu'un remede émetique fera utile; mais quand ces accidens n'ont pas lieu, il faut s'en tenir aux purgatifs, qui sont particulièrement indiqués par les maux de reins, les coliques, & la pesanteur dans les genoux.

§. 550. L'on ne doit point purger, ni donner l'émetique, 1°. toutes les fois que les maladies viennent de foiblesse ou d'épuisement. 2°. Quand il y a une secheresse générale, un grand échauffement, de l'inflammation, une forte fièvre. 3°. Quand la nature est occupée de quelqu'autre évacuation salutaire; ainsi on ne purge point pendant des fièvres critiques, pendant les regles, pendant un accès de goutte. 4°. Dans

4°. Dans des obstructions inveterées, que les purgatifs ne peuvent pas détruire, & qu'ils augmentent. 5°. Quand les nerfs sont extrêmement affoiblis.

§. 551. Il y a d'autres cas, dans lesquels on peut purger, & non pas faire vomir. Ces cas sont 1°. une grande quantité de sang (voyez §. 540) parce que pendant les efforts qu'on fait pour vomir, la circulation se fait beaucoup plus fortement, & les vaisseaux de la tête & de la poitrine se remplissant extrêmement de sang, pourroient se rompre, ce qui tueroit sur le champ, comme il est arrivé plus d'une fois. On ne doit point 2°, par la même raison, l'ordonner à ceux qui sont sujets à des saignemens de nez, à des crachemens ou à des vomissemens de sang; aux femmes qui ont des pertes, à celles qui sont enceintes. 3°. Il nuiroit à ceux qui ont des hernies.

§. 552. Quand on a pris un émetique ou un purgatif trop acres, & qui agissent avec une violence excessive, soit par la violence des efforts, des douleurs, des convulsions, des évanouissemens qui en sont souvent la suite, soit par la prodigieuse évacuation qu'ils pro-

procurent, (c'est ce qu'on appelle *superpurgation*) & qui peut tuer le malade, comme il n'est que trop aisé d'en trouver des exemples parmi le peuple, qui est presque toujours conduit par des mains meurtrières, l'on doit traiter ces infortunés tout comme s'ils avoient été empoisonnés par des poisons acres; voyez §. 533. c'est-à-dire, leur donner beaucoup d'eau tiède, de lait, d'huile, de décoctions d'orges, des laits d'amandes, des lavemens émolliens, avec du lait & des jaunes d'œufs; leur faire même une forte saignée, si les douleurs sont excessives & le pouls fort & fièvreux.

L'on arrête les évacuations, après avoir donné beaucoup de délayans, en donnant les mêmes remèdes calmans prescrits en parlant des douleurs aiguës §. 536. N°. 6.

Des flanelles trempées dans de l'eau chaude, dans laquelle on a fait dissoudre de la thériaque, sont aussi très utiles; l'on peut même, si les évacuations par les selles sont excessives, sans beaucoup de fièvre & de chaleur, mettre la grosseur d'une noix muscate de thériaque dans les lavemens.

Si

Si les vomissemens sont excessifs , sans diarrhée , il faut multiplier les lavemens émolliens , avec de l'huile , sans jaunes d'œufs , & mettre dans un bain tiède.

§. 553. Les purgatifs souvent réitérés , ont les mêmes inconveniens que les fréquentes saignées. Ils ruinent les digestions , l'estomac ne fait plus ses fonctions , les intestins deviennent paresseux , & l'on est sujet à des coliques très violentes ; le corps ne se nourrit pas , la transpiration se déränge , il survient des fluxions , des maux de nerfs , une langueur générale , & l'on vieillit longtems avant le tems.

L'on fait un tort irreparable à la santé des enfans par les purgatifs pris mal à propos. Ils les empêchent d'acquiescer toutes leurs forces ; souvent ils dérangent leur crûe , ils ruinent leurs dents , jettent les jeunes filles dans les oppilations , & quand elles en sont déjà atteintes , ils les rendent plus opiniâtres.

C'est un préjugé trop généralement reçu , qu'il faut purger quand on n'a pas appetit ; mais cela est faux très souvent , & la plupart des causes qui détruisent
l'appetit

l'appetit ne peuvent point être enlevées par la purgation; il y en a plusieurs qu'elle augmente.

Les personnes dans l'estomac desquelles il se forme beaucoup de glaires, croient se guerir par les purgatifs, qui paroissent en effet les soulager d'abord; mais c'est un soulagement passager & trompeur. Ces glaires viennent de la foiblesse de l'estomac, & les purgatifs l'augmentent; ainsi, quoi qu'ils enlèvent une partie des glaires formées, il y en a, au bout de quelques jours, plus qu'auparavant; & en réitérant les purgatifs, le mal est bientôt incurable, & la santé perdue. L'on guerit par des remèdes tout opposés. Ceux du §. 272, sont très utiles.

§. 554. L'usage des stomachiques préparés avec l'eau de vie, l'esprit de vin, l'eau de cerises est toujours dangereux, malgré le soulagement que ces remèdes procurent d'abord, dans quelques maux d'estomac, ils détruisent réellement, peu à peu, cet organe, & l'on voit tous ceux qui s'accoutument aux liqueurs, tout comme les grands buveurs, finir par ne faire aucune digestion, tomber dans la langueur, & mourir hydropiques.

§. 555.

§. 555. L'on peut souvent se passer d'émétique ou de purgatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires, en se retranchant un repas par jour pendant quelque tems; en se privant de tous les alimens nourrissans, & surtout de ceux qui sont gras; en buvant beaucoup d'eau fraîche, & en prenant plus d'exercice qu'à l'ordinaire. Ces mêmes moyens servent aussi à surmonter, sans purgation, les differens maux qu'on éprouve souvent à l'époque où l'on avoit accoutumé de se purger.

§. 556. Les remedes N^o. 34. & 35, sont les émetiques les plus sûrs. La poudre N^o. 21, est un bon purgatif, quand il n'y a point de fièvre.

Les doses marquées conviennent pour un homme fait, d'un temperamment vigoureux. Il s'en trouve cependant quelquefois, pour qui ces doses seroient insuffisantes; on peut les augmenter d'un tiers, ou d'un quart; mais si alors elles n'operent pas, il faut bien se garder de doubler & de tripler comme on le fait quelquefois, sans réussir à purger, & au risque de tuer le malade, comme il est arrivé souvent.

L'on

L'on doit , dans ces cas , donner de grandes doses de petit lait miellé , ou d'eau tiède , dans un pot de laquelle on met une once , ou une once & demi , de sel de cuisine , & on boit cette dose à petits coups , en se promenant.

Les montagnards qui ne vivent presque que de lait , ont les fibres si peu sensibles , qu'il faut , pour les purger , des doses qui tueroient tous les payfans de la plaine. Il y a dans les montagnes du Valais , des hommes qui prennent tout à la fois , jusques à vingt , & même vingt-quatre grains de verre d'antimoine , dont un grain ou deux suffiroient , pour empoisonner des hommes ordinaires.

§. 557. Quand on est commandé par une maladie pressante , on purge en tout tems , & à toute heure ; mais quand on est à peu près maître du tems , il faut éviter les saisons extrêmes , c'est-à-dire les très grandes chaleurs , ou les très grands froids , & se purger le matin , afin que les remèdes ne trouvent pas d'embarras dans l'estomac. Toute autre considération , relativement aux astres ou à la lune , est ridicule , & dénuée de tout fondement.

Le

Le peuple redoute les remèdes pendant la canicule ; si c'étoit par la raison de la chaleur, il feroit pardonnable ; mais c'est par un préjugé astrologique, d'autant plus ridicule aujourd'hui, que les jours caniculaires sont éloignés de trente six jours, de ceux auxquels on donne ce nom ; & il est triste que dans un siècle aussi éclairé, l'ignorance du peuple soit aussi crasse à cet égard, & qu'il en soit encore à croire que l'effet des remèdes dépend du signe sous lequel se trouve le Soleil, ou du quartier de la Lune. Le préjugé est cependant encore si enraciné, à cet égard, qu'il n'est que trop commun de voir mourir dans les campagnes, en attendant le *signe*, ou le quartier favorable pour faire un remède qui feroit nécessaire cinq ou six jours plutôt. D'autres fois on fait le remède auquel le jour *est bon*, & non pas celui qui feroit bon à la maladie ; c'est ainsi qu'un ignorant faiseur d'almanach décide de la vie des hommes & en tranche impunément la trame.

§. 558. Quand on veut prendre un émetique, ou se purger, il faut s'y préparer au moins vingt quatre heures à l'avance, en ne prenant que peu d'alimens,

limens , & en bûvant quelques verres d'eau tiède , ou de quelque thé d'herbes.

Après avoir pris l'émetique , il ne faut boire que quand il commence à agir ; mais alors il faut avaler des torrens d'eau tiède , ou ce qui vaut mieux , de thé de camomilles extrêmement léger.

Après les purgations , on est en usage de prendre du bouillon pendant qu'elles agissent , mais de l'eau tiède sucrée ou miellée , ou un thé de fleurs de chicorée , feroient quelques fois plus convenable.

§. 559. Comme l'estomac souffre toutes les fois qu'on prend l'un ou l'autre de ces remedes , il faut se ménager , pendant quelques jours , après les avoir pris , tant pour la quantité que pour la qualité des alimens.

§. 560. Je ne parlerai point de quelques autres remedes de precautions , bouillons , petit lait , eaux , &c. qui sont peu d'usage parmi le peuple ; je me bornerai à cette remarque générale , c'est que , quand on prend ces remedes , il faut avoir un regime asfortissant , & qui concoure au même but. On prend ordinairement le petit lait pour se rafraichir , & l'on s'inter-

dit pendant qu'on le boit , les legumes , les fruits , la salade ; l'on ne prend que les meilleures viandes , des jardinages au bouillon , des œufs , du bon vin , c'est détruire par les alimens qui échauffent , le bien qu'on attend du petit lait , qui rafraichit.

L'on veut se rafraichir par des bouillons , & l'on met des écrivisses , qui échauffent puissamment , ou du cresson , qui échauffe aussi , c'est manquer son but. Heureusement , dans ce cas , une erreur en repare souvent une autre , & ces bouillons , qui ne sont pas rafraichissans , font beaucoup de bien , parce que la cause des accidens ne demandoit pas des rafraichissans , comme on l'avoit crû.

La medecine du public , qui malheureusement n'est que trop suivie , est remplie de pareilles erreurs. J'en citerai encore une , parce que j'en ai vû de funestes suites ; beaucoup de gens croient le poivre rafraichissant , quoique leur odorat , leur goût & leur raison , leur disent le contraire ; c'est l'aromate le plus échauffant.

§. 561. Le préservatif le plus sûr , le plus à la portée de tout le monde , c'est d'éviter tous les excès , & surtout

tout ceux dans le manger & dans le boire. L'on mange généralement plus qu'il ne faut pour se bien porter, & pour avoir toutes les forces dont on est capable; l'habitude est prise, il est difficile de la déraciner, mais on devroit au moins s'imposer la loi, de ne manger que par faim, & jamais par raison; parce que, excepté dans un très petit nombre de cas, la raison dit toujours de ne pas manger quand l'estomac repugne aux alimens. Une personne sobre est capable de travaux, je dirois même d'excès en differens genres, dont les gens qui mangent plus, sont absolument incapables; la seule sobriété guerit des maux presqu'incurables, & rétablit les sântés les plus ruinées.

CHAPITRE XXXIII.

Des Charlatans & des Maîges.

§. 562. **I**L me reste à parler d'un fleau, qui fait plus de ravages, que tous les maux que j'ai décrit, & qui, tant qu'il subsistera, rendra

inutiles toutes les précautions qu'on prendra pour la conservation du peuple ; ce sont les Charlatans. J'en distinguerai de deux especes ; les Charlatans passans , & ces faux Médecins de villages , tant mâles que femelles , connus dans ce païs sous le nom de *Maîges* , & qui le dépeuplent sourdement.

Les premiers , sans visiter des malades , débitent des remèdes dont quelques uns ne font qu'extérieurs , & souvent ne font point de mal ; mais les intérieurs sont très souvent pernicioeux ; j'en ai vû les effets les plus cruels , & il ne passe point de ces misérables , dont l'entrée au païs ne coute la vie à quelques-uns de ses habitans. Ils nuisent encore d'une autre façon , en emportant une grande quantité d'argent comptant , & en enlevant annuellement quelques milliers de francs , à cette partie des habitans , pour qui l'argent est le plus précieux. J'ai vû , avec douleur , le laboureur & l'artisan , dénués des secours les plus nécessaires à la vie , emprunter , de quoi acheter cherement le poison destiné à combler leur misere , en aggravant leurs maux , & souvent en les jettant dans des maux ,
de

de langueur , qui reduisent toute une famille à la mendicité.

§. 563. Un homme ignorant , fourbe , menteur , & impudent , seduira toujours le peuple grossier & credule , incapable de juger de rien , de rien apprecier , qui fera éternellement la dupe de quiconque aura la bassesse de chercher à éblouir ses sens , & qui , par là même , sera friponné par les Charlatans , tant qu'on les tolerera. Mais le Magistrat , son tuteur , son protecteur , son père , ne devoit-il pas le soustraire à ce danger , en prohibant severement l'entrée de ce païs , où les hommes sont précieux , & l'argent rare , à des hommes pernicioeux , qui détruisent les uns , & emportent l'autre , sans pouvoir jamais y faire le plus petit bien. Des raisons aussi fortes peuvent-elles permettre de différer plus longtems leur exil , puis qu'il n'y a pas la plus petite raison de les admettre.

§. 564. Les Maïges n'emportent pas , il est vrai , l'argent du païs , comme les Charlatans passans ; mais le ravage qu'ils font parmi les hommes , est continuel , & par là même , immense ; & chaque jour de l'année est

marqué par le nombre de leurs victimes. Sans aucune connoissance , fans aucune experience , armés de trois ou quatre remèdes , dont ils ignorent aussi profondément la nature , que celle des maladies dans lesquelles il les emploient , & qui , étant presque tous violens , font véritablement un glaive dans la main d'un furieux , ils empirent les maux les plus légers , & rendent , à coup sûr , mortels , ceux qui font un peu plus graves , mais qui se feroient guéris , si on les eût seulement abandonnés à la nature ; à plus forte raison , s'ils avoient été bien traités.

§. 565. Le Brigand , qui assassine au milieu d'un grand chemin , laisse au moins la double ressource , de se défendre , & d'être secouru ; mais l'empoisonneur , qui surprend la confiance du malade , & le tue , est cent fois plus dangereux , & aussi punissable.

L'on signale les bandes de voleurs , qui s'introduisent dans le païs ; il seroit autant à souhaiter qu'on eût un rôle de tous ces faux Médecins de l'un & de l'autre sexe , & qu'on en publiât la description la plus exacte , accompagnée de la liste de leurs exploits sanglans.

L'on

L'on inspireroit peut-être , par là , une frayeur salutaire au peuple , qui ne s'exposeroit plus à être la victime innocente de ces bourreaux.

§. 566. Son aveuglement sur cette double espece d'êtres malfaisans , est inconcevable. Celui qu'il a en faveur des charlatans , l'est cependant moins , parce que ne les connoissant pas , il peut leur supposer une partie des talens & des connoissances qu'ils s'arrogent. Il faut donc l'avertir , & on ne peut trop le lui redire , que , malgré l'appareil pompeux dont quelques uns se parent , ce sont toujours des hommes vils , qui , incapables de gagner leur vie par aucun travail honnête , ont fondé leur subsistance sur leur propre impudence & son imbecille crédulité ; qu'ils n'ont aucune connoissance ; que leurs titres & leurs patentes sont sans aucune autorité , parce que , par un miserable abus , ces actes sont devenus une denrée de commerce , qu'on obtient à très vil prix , tout comme le surtout galonné qu'ils achètent à la friperie ; que leurs certificats de guérisons sont chimeriques ou faux , & qu'enfin , quand sur le nombre prodigieux

de gens qui prennent leurs remèdes ; il y en auroit quelques uns de guéris , & il est presque physiquement impossible que cela n'arrive pas , il n'en feroit pas moins vrai , que c'est une espèce destructive. Un coup d'épée dans la poitrine , en perçant un abcès , sauva un homme , que ce mal auroit tué ; les coups d'épée n'en font pas moins mortels. Il n'est point étonnant même , que ces gens là (je dis la même chose des Maïges ,) qui tuent des milliers de gens , que la nature seule , ou aidée des secours de la Médecine , auroit sauvé , guérissent , de tems en tems , un malade qui a été entre les mains des plus habiles Médecins. Souvent les malades de l'ordre de ceux qui s'adressent aux gens de cet acabit , soit qu'ils ne veuillent pas s'astreindre au traitement qu'exige leur maladie , soit que , rebuté par leur peu de docilité , le Médecin ne leur continuë pas ses conseils , vont chercher des gens qui leur promettent une guérison prompte , & hazardent des remèdes qui en tuent plusieurs , & en guérissent un , qui se trouve la force de résister , un peu plus vite que ne l'auroit fait un Médecin. Il ne feroit
que

que trop aisé de se procurer, dans toutes les paroisses, des catalogues qui mettroient sous les yeux, la vérité de toutes ces propositions.

§. 567. Le credit de ce charlatan de foire, que cinq ou six cent payfans entourent, *grand yeux ouverts, gueule béante*, & se trouvant fort heureux qu'il veuille bien leur friponner leur nécessaire, en leur vendant, quinze ou vingt fois au delà de sa valeur, un remede, dont la plus grande qualité seroit d'être inutile, le credit, dis-je, de ce fripon toleré, tomberoit bientôt, si l'on pouvoit persuader à chacun de ses auditeurs, ce qui est exactement vrai, qu'à un peu de souplesse près dans la main, il en fait tout autant que lui; & que, s'il peut acquérir son impudence, il aura dans un moment la même habileté, & méritera la même reputation & la même confiance.

§. 568. Si le peuple raisonnoit, il seroit aisé de le désabuser, mais ceux qui le conduisent doivent raisonner pour lui. J'ai déjà prouvé le ridicule de sa confiance aux charlatans proprement ainsi dits; celle qu'il a

pour les Maîges est encore plus infensée.

L'art le plus vil s'apprend ; l'on n'est favetier, l'on ne raccommode de vieux morceaux de cuir, que quand on a fait un apprentissage, & l'on n'en fera point pour l'art le plus nécessaire, le plus utile, le plus beau. L'on ne confie une montre, pour la raccommoder, qu'à celui qui a passé bien des années à étudier comment elle est faite, & quelles sont les causes qui la font bien aller, & qui la dérangent, & l'on confiera le soin de raccommoder la plus composée, la plus délicate, & la plus précieuse des machines, à des gens qui n'ont pas la plus petite notion de sa structure, des causes de ses mouvemens, & des instrumens qui peuvent la retablir.

Qu'un soldat chassé de son regiment, à cause de ses coquineries, ou qui a déserté par libertinage, qu'un banqueroutier, qu'un ecclésiastique flétri, qu'un barbier yvrogne, qu'une foule d'autres personnages aussi vils, viennent afficher qu'ils remontent les bijoux dans la perfection, s'ils ne sont pas connus, si l'on ne voit pas de leur ouvrage, si l'on

l'on n'a pas des temoignages autentiques de leur probité , & de leur habileté , personne ne leur confiera pour quatre fols de pierres fausses , ils mourront de faim. Mais qu'au lieu de se faire jouaillers , ils s'affichent Medecins , on achetera très cherement le plaisir de leur confier sa vie , dont ils ne tarderont pas à empoisonner les restes.

§. 569. Les plus grands Medecins , ces hommes rares , qui , nés avec les plus heureux talens , ont éclairé leur esprit dès leur plus tendre enfance , qui ont cultivé ensuite avec soin toutes les parties de la physique , qui ont sacrifié les plus beaux momens de leur vie à une étude suivie & assidue du corps humain , de ses fonctions , des causes qui peuvent les empêcher , & de tous les remedes , qui ont surmonté le désagrément de vivre dans les hôpitaux , parmi des milliers de malades , qui ont réuni à leurs propres observations , celles de tous les tems & de tous les lieux ; ces hommes rares , dis-je , ne se trouvent pas même tels qu'ils voudroient être , pour se charger du précieux dépôt de la sante humaine ; &

on le remettra à des hommes grossiers, nés sans talens, élevés sans culture, qui, souvent, ne savent pas même lire, qui ignorent, tout ce qui a quelque rapport à la Médecine, aussi profondément que les mœurs des sauvages asiatiques, qui n'ont veillé que pour boire, qui souvent ne font cet horrible métier que pour fournir à leur boisson, & ne l'exercent que dans le vin, qui ne se font fait Médecins que parce qu'ils étoient incapables d'être quelque chose ! Une telle conduite paroitra, à tout homme sensé, le comble de l'extravagance.

Si l'on entroit dans l'examen des remèdes qu'ils employent, si on les comparoit aux besoins du malade, à qui ils les ordonnent, on feroit saisi d'horreur, & l'on gémiroit sur le sort de cette infortunée partie du genre humain, dont la vie, si importante à l'Etat, est misérablement confiée aux plus meurtriers des Etres.

§. 570. Quelques uns d'eux, sentant bien le danger de l'objection tirée du manque d'études, ont cherché à la prévenir, en répandant, parmi le peuple, un préjugé qui n'est que trop

trop accredité aujourd'hui ; c'est que leurs talens pour la Médecine, sont un don surnaturel fort supérieur, par là même, à toutes les connoissances humaines. Ce n'est point à moi à montrer l'indécence, le crime, l'irreligion d'une telle fourberie, ce feroit empieter sur les droits de Messieurs les Pasteurs ; mais qu'il me soit permis de les avertir, que cette branche de superstition ayant les suites les plus cruelles, mérite toute leur attention ; & en général, il feroit d'autant plus à souhaiter, qu'on combattit la superstition, qu'un esprit imbu de préjugés faux, n'est pas propre à recevoir une doctrine véritable. Il y a des scelerats, qui, esperant de s'accréditer par la crainte autant que par l'esperance, ont poussé l'horreur jusques à laisser douter, s'ils tenoient leur puissance du Ciel ou de l'enfer. Voilà les hommes qui disposent de la vie des autres.

§. 571. Un fait que j'ai déjà indiqué, & qu'on n'expliquera jamais, c'est l'empressement du payfan à se procurer les meilleurs secours pour ses bêtes malades. Quelque éloigné que soit le *Médecin vétérinaire*, ou l'homme qu'on

qu'on croit tel, (car malheureusement il n'y en a point dans ce païs) s'il a beaucoup de reputation, il va le consulter, ou il le fait venir à tout prix; quelques conteux que soient les remèdes qu'il indique, s'ils passent pour les meilleurs, il se les procure; mais dès qu'il s'agit de lui, de sa femme, de ses enfans, il se passe de secours, ou se contente de ceux qui s'offrent sous sa main, quelques pernicioeux qu'ils soient, sans en être moins conteux; car c'est une injustice criante, que les sommes extorquées par quelques Maïges, ou aux patiens, ou, plus souvent. à leurs heritiers.

§. 572. L'on trouvera, dans un excellent memoire, sur la population de ce païs, qui est prêt à paroître, une observation importante & qui demonstre évidemment les ravages des Maïges; c'est que dans les années communes, la proportion entre le nombre des habitans d'un lieu & des morts, n'est pas extrêmement differente à la ville & à la campagne; mais quand la même epidemie attaque la ville & les villages, cette difference est énorme, & le nombre des morts, comparé à celui des habitans

habitans dans le village, ou le Maïge exerce son empire destructif, est infiniment plus grand que dans la ville.

Je trouve dans le second volume des *Memoires de la SOCIÉTÉ OECONOMIQUE de BERNE* pour 1762, un autre fait, également important, rapporté par un des plus éclairés observateurs qui travaillent pour ce Journal, „ Il regne, *dit-il*, (a „ Cottens à la Côte) des pleuresies & „ des peripneumonies; il en est mort „ quelques payfans de ceux qui consul- „ tant les Maïges ont pris leurs reme- „ des échauffants; ceux qui ont suivi „ la methode opposée se sont presque „ tous tirés d'affaire.

§. 573. Je ne puis pas m'étendre plus longtems sur cette matiere, dont l'amour de l'humanité m'a forcé à dire quelque chose, mais qui meriteroit d'être traitée plus au long, & qui est de la plus grande consequence. Il n'y a que les Medecins qui pussent se tranquilliser sur cet horrible abus, s'ils n'étoient animés que par des vues d'intérêt; puisque les Maïges diminuent le nombre des consultans du peuple, qui ne sont pour eux qu'une occupation pénible.

pénible. Mais quel est le Medecin assez vil, pour vouloir acheter quelques heures de tranquillité à un prix aussi cher & aussi odieux ?

§. 574. Après avoir montré le mal, je foudraiterois de pouvoir indiquer des remedes surs, mais cela est difficile.

Le premier, c'est peut-être d'avoir fait connoître le danger, & d'avoir fait tourner les yeux sur cet homicide abus, qui, joint aux autres causes de dépopulation, tend à rendre ce pais desert.

§. 575. Le second, &, sans contredit, le plus efficace, est celui dont j'ai déjà parlé, n'admettre aucun Charlatan passant, & signaler tous les Maîtres ; peut-être même qu'il conviendrait de leur infliger des peines corporelles, comme elles ont été ordonnées en differents lieux par des Edits Souverains ; on devroit au moins les couvrir d'infamie, en suivant une pratique usitée dans une grande Ville de France. „ Quand „ il se trouvoit des Charlatans à Mont- „ pelier, on étoit en possession de les „ mettre sur un âne maigre & facheux, „ la tête tournée vers la queue ; on „ les promenoit en cet état, par toute „ la

„ la ville au bruit des huées des en-
 „ fans & de la populace, les frappant,
 „ leur jettant des ordures, les tirail-
 „ lant de tous cotés, & les maudif-
 „ fans. ”

§. 576. Un troisieme moyen, ce
 feroit des instructions Pastorales sur cet
 objet. La conduite du peuple à cet
 égard est un vrai suicide, & il feroit
 important de l'en convaincre. Mais l'in-
 efficace des exhortations reflexives les
 plus fortes sur tant d'autres articles,
 ne fait elle point craindre le même fort
 pour celle-ci. L'usage a décidé, qu'il
 n'y a aujourd'hui de vice, qui exclue
 du titre & de la consideration d'hon-
 nête homme, que le vol ouvert & ca-
 racterisé, & cela par cette raison sim-
 ple, c'est que nous tenons à nos biens
 plus qu'à toute autre chose; l'homicide
 même est honnête dans un très grand
 nombre de cas; peut-on esperer de
 persuader qu'il y a du crime à confier
 sa santé à des empoisonneurs, sous
 l'esperance de guerison. Un remede plus
 sur, sans doute, ce feroit de faire
 sentir au peuple, ce qui est fort aisé,
 qu'il lui en coutera moins pour être
 bien soigné, que pour être bourrauté.

L'appas

L'appas du bon marché le ramenera beaucoup plus sûrement que l'aversion du crime.

§. 577. Le quatrième remède, qui ne feroit sûrement pas inutile, ce feroit de retrancher des almanachs ces regles de Médecine Astrologique, qui contribuent continuellement à entretenir des préjugés dangereux, sur une science, dans laquelle les plus petites erreurs sont funestes. Que de payfans morts, (je l'ai déjà dit), pour avoir différé, rejeté, ou mal placé une saignée dans une maladie aigue, parce que l'almanach le vouloit ainsi. N'est-il point à craindre, pour le dire en passant, que la même cause ne nuise à leur économie, & qu'en consultant la Lune, qui n'a aucune influence, ils ne négligent les attentions relatives aux autres circonstances, qui en ont beaucoup ?

§. 578. Un cinquième remède, feroit l'établissement d'hôpitaux pour les malades, dans les différentes villes du pays.

Il y a un grand nombre de moyens aisés, pour les fonder & les entretenir presque sans nouvelles dépenses, & les avantages qui en resulteroient feroient immen-

immenses ; d'ailleurs , quelques considérables que fussent les dépenses , en est-il de plus importantes ? Elles sont sans doute de devoir , & l'on ne tarderoit pas à s'appercevoir , qu'elles rapportent un intérêt réel , plus fort qu'on ne pourroit l'espérer d'aucun autre emploi de l'argent. Il faut , ou admettre que le peuple est inutile dans un Etat , ou convenir qu'on doit pourvoir aux soins de sa conservation. Un Anglois respectable , qui , après avoir tout vu avec beaucoup de soin , s'est occupé profondément & utilement des moyens d'augmenter les richesses & le bonheur de ses compatriotes , se plaint , en Angleterre , le país du monde où les hôpitaux sont le plus multipliés , que le peuple malade n'est pas assez secouru. Que doit-ce être dans les país où il n'y en a point. Les secours de Chirurgie & de Médecine trop abondans , dans les Villes , ne sont point assez répandus dans les campagnes ; & les payfans sont sujets à des maladies assez simples , mais qui , faute de soins , degenerent en une langueur mortelle.

§. 579. Enfin , si l'on ne peut pas remédier aux abus , (ceux qui regardent les Charlatans ne sont pas les seuls , & l'on ne donne pas ce nom à tous ceux qui le mériteroient) , il seroit sans doute avantageux de détruire tout art médical. Quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien , que les mauvais de mal , il y a un avantage réel à n'en point avoir. Je le dis avec conviction , l'anarchie en Médecine est la plus dangereuse de toutes. Libre de toute règle , & sans loix , cette science est un fleau d'autant plus affreux , qu'il frappe sans cesse ; & si l'on ne peut pas réparer le désordre , il faut , ou défendre , sous de rigoureuses peines , l'exercice d'un art qui devient si funeste , ou , si les constitutions d'un Etat ne permettoient pas ce moyen violent , ordonner , comme dans les grandes calamités , des prières publiques dans tous les temples.

§. 580. Un autre abus , moins dangereux que ceux dont je viens de parler , qui ne laisse pas cependant de faire des maux réels , & qui , au moins , fort beaucoup d'argent du pays , mais dont le peuple est moins la victime que les
les

les gens aisés , c'est l'imbecille aveuglement , avec lequel on s'en laisse imposer par les pompeuses annonces de quelque remède universel , qu'on tire dispendieusement de l'étranger. Les personnes au dessus du commun peuple , ne courent pas au Charlatan , parce qu'elles croiroient s'avilir , en se mêlant à la foule ; mais si ce même Charlatan , au lieu de venir , s'étoit tenu dans quelque ville étrangere , si , au lieu de faire afficher ses placards aux coins des rues , il les avoit fait inserer dans les mercuries ou dans les gazettes , si , au lieu de vendre ses remèdes lui-même , il avoit établi des bureaux dans chaque ville , si , au lieu de les vendre vingt fois au dessus de leur valeur , il avoit encore doublé ce prix ; au lieu d'avoir les chalands du peuple , il auroit eu ceux du citadin aisé , de tous les ordres , & presque de tous les païs. Telle personne , sensée à tout autre égard , qui hésitera de confier sa santé à des Médecins dignes d'une entière confiance , hazardera , par une folie inconcevable , le remède le plus risqué , sur la foi d'un placard imposteur , publié par un homme aussi vil que le Char-

Charlatan, qu'elle méprise, parce qu'il fait jouer du cors de chasse sous sa fenêtre, & qui n'en diffère cependant, que par les circonstances que je viens d'indiquer.

§. 581. Il n'y a presque pas d'année qu'il ne s'accrédite quelqu'un de ces remèdes, dont les ravages sont plus ou moins grands, à proportion de leur plus ou moins de vogue. Peu, heureusement, en ont eu autant que les poudres d'un nommé *Ailhaud*, habitant d'Aix en Provence, & indigne du nom de Médecin, qui a inondé l'Europe, pendant quelques années, d'un purgatif acre, dont le souvenir ne s'éteindra que quand toutes ses victimes auront fini. Je soigne, depuis longtems, plusieurs malades, dont j'adoucis les maux, sans espérer de les guerir jamais, & qui ne doivent les tristes jours qu'ils coulent, qu'à l'usage de ces poudres; & j'ai vû, depuis très peu de tems, deux personnes que ce poison a tué cruellement. Un Médecin françois, aussi célèbre par ses talens & ses connoissances, que recommandable par son caractère, a publié quelques unes des sinistres catastrophes que son usage avoit occasionné,

fionné, & si on recueilloit ces observations dans tous les endroits où on l'a employé, on formeroit un volume qui effrayeroit.

§. 582. Heureusement, tous ces remèdes qu'on debite ne sont ni aussi accredités, ni aussi dangereux; mais l'on doit juger toutes ces affiches sur ce principe, je n'en connois point de plus vrai en Physique & en Médecine, c'est que, quiconque annonce un remède universel, est un imposteur, & qu'un tel remède est impossible, & contradictoire. Je n'entrerais point dans des détails de preuve; mais j'en appelle hardiment à tout homme sensé, qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, & sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède.

Quand on sera bien rempli de ce principe on ne s'en laissera plus imposer par des tissus de sophismes, destinés à prouver, que toutes les maladies viennent d'une cause, & que cette cause est de nature à céder au remède vanté. On comprendra d'abord qu'une telle assertion est le comble de la fourberie,

berie ou de l'ignorance ; & l'on découvrira bientôt où est le sophisme. Peut-on espérer de guerir une hydropisie , qui vient de ce que les fibres sont trop lâches & le sang trop dissout , avec les remèdes qu'on employe pour guerir une maladie inflammatoire , dans laquelle les fibres sont trop roides & le sang trop épais. Parcourez les annonces publiques , vous trouverez dans toutes des vertus aussi contradictoires ; & ceux qui les font feroient , sans doute , punissables juridiquement.

§. 583. Je souhaite qu'on fasse une réflexion , qui se présente naturellement , je n'ai traité que d'un très petit nombre de maladies , ce sont presque toutes des maladies aiguës ; je puis assurer qu'aucun Médecin éclairé , n'a jamais employé moins de remèdes , cependant j'en indique soixante & onze , & je ne saurois quel retrancher , si j'y étois obligé. Comment peut-on espérer , que l'on guerira avec un seul remède , dix & vingt fois plus de maladies que je n'en indique.

§. 584. J'ajouterai une observation très importante , & qui se feroit sans doute présentée à plusieurs lecteurs ;

teurs , c'est que les différentes causes des maladies , leurs divers caractères , les différences qui dépendent des changemens nécessaires qui arrivent pendant leur durée , les complications dont elles sont susceptibles , les variétés qui dépendent des épidémies , des saisons , des sexes , de plusieurs autres circonstances , obligent très souvent à faire des changemens dans les remèdes ; ce qui prouve , combien il est dangereux d'en ordonner sans des connoissances plus nettes , que celles qu'ont ordinairement les personnes qui ne sont pas Médecins ; & la circonspection doit , dans ces cas , être proportionnée à l'intérêt , qu'on prend au malade , & à la charité dont on est animé.

§. 585. Les mêmes considérations , ne font elles pas sentir la nécessité d'une entière docilité , de la part du malade & des assistans. L'histoire des maladies , qui ont leurs tems limités pour naître , se développer , rester dans leur force , décroître , ne démontre - t - elle pas , & la nécessité de la continuation des mêmes remèdes , aussi longtems que le caractère de la maladie est le même , & le danger d'en changer fré-

quemment , par la seule raison , que celui qu'on a employé ne soulage pas dans le moment ? Rien ne nuit plus au malade , que cette instabilité. L'on doit , après avoir examiné les indications que fournit la maladie , choisir le remède le plus propre à en combattre la cause , & en continuer l'usage , tant qu'il ne survient aucune circonstance nouvelle , qui oblige à le changer , à moins qu'on ne reconnoisse évidemment qu'on s'est trompé. Mais s'imaginer qu'un remède est inutile , parce qu'il ne détruit pas la maladie au gré de notre impatience , & le rejeter pour en prendre un autre , c'est casser sa montre , parce que l'éguille employe douze heures à faire le tour du cadran.

§. 586. Les Médecins font quelque attention aux urines des malades , dont les changemens , dans quelques maladies , surtout dans les fièvres inflammatoires , aident à juger des changemens qui surviennent dans le caractère des humeurs , & contribuent à déterminer le tems où il convient de placer les évacuans ; mais c'est une ignorance crasse , que de croire , & le comble

ble de la fourberie , que de persuader , que leur seule inspection suffit pour juger des symptomes , de la cause , & des remedes d'une maladie ; elle ne peut être utile , que quand on les observe journellement , quand on observe en même tems le malade , quand on les compare aux symptomes du mal , aux autres évacuations , quand on est exactement instruit de toutes les circonstances étrangères à la maladie qui peuvent les changer , comme certains alimens , certaines boissons , plusieurs remedes , la quantité de la boisson. Si l'on n'est pas exactement instruit de tous ces détails , la vue seule des urines est absolument inutile , elle n'instruit de rien , le seul bon sens le demontre sans que j'en detaille d'avantage les preuves , & l'on peut hardiment décider , que quiconque ordonne des remedes sans autre connoissance du mal que l'inspection de l'urine , est un fripon , le malade qui les avale une dupe.

§. 587. D'où vient , pourroit-on demander , cette crédulité ridicule sur l'objet qui nous touche le plus , notre propre santé ?

Il y en a , quelques causes plus particulieres au Peuple , & qui sont 1^o.

l'impression mécanique du brillant sur les sens. 2°. Le préjugé que les Maïges guerissent par un don surnaturel ; je les avois déjà indiqués. 3°. L'idée dans laquelle il est , assez généralement , que les maladies font une classe à part comme lui , & que le Médecin du riche ne les connoit pas. 4°. L'erreur générale qu'il lui en coutera moins de recourir au Maïge. 5°. Peut-être une timidité honteuse. 6°. Une espece de crainte que les Médecins & les Chirurgiens ne lui donnent pas assez de soin , & ne le traitent trop cavalierement , crainte qui augmente cette confiance qu'il a , & que tout homme a pour son égal , confiance fondée sur cette égalité même. 7°. Des discours dans son goût , & à sa portée.

Mais il est moins aisé d'expliquer la confiance aveugle des gens d'un ordre supérieur , qui étant censés avoir reçu plus de culture sont regardés comme mieux raisonnans , pour des remèdes vantés , ou même pour quelque Maïge accrédité ; l'on peut cependant en indiquer quelques raisons.

La première est ce grand principe du *moi* , inné chez l'homme , qui l'attachant

chant à la prolongation de son existence plus qu'à toute autre chose au monde, lui tient continuellement les yeux fixés sur cet objet, & l'oblige à en faire le but de toutes ses démarches, mais ne lui laisse point distinguer les sentiers sûrs des sentiers dangereux. C'est ici le plus sûr & le plus court, lui dit le commis d'un bureau, où l'on fait payer de gros peages, il passe, /paye, & périt dans les précipices de la route.

Ce même principe est la source d'une autre erreur, qui consiste à donner, involontairement, un plus grand degré de confiance à ceux qui nous flattent le plus dans nos idées favorites. Le Médecin éclairé qui voit la longueur & le danger d'un mal, & qui est trop honnête homme pour dire ce qu'il ne pense pas, doit, par une suite nécessaire de la constitution humaine, être écouté moins favorablement que celui qui flatte; l'on cherche à éloigner les idées de l'un, l'on sourit à celle de l'autre, il doit bientôt avoir la préférence.

Une troisième cause, qui tient encore au même principe, c'est que l'on se livre à celui dont la méthode est la moins pénible & flatte le plus nos pas-

sions. Le Médecin qui prescrit un régime, qui exige des privations, qui demande du tems, qui veut de la régularité, rebute un malade accoutumé à se livrer à tous ses goûts; l'empirique qui lui permet tout l'enchantement. L'idée d'une cure si longue & herissée de tant d'épines suppose un mal bien grave, cette idée attriste, on ne l'admet qu'avec peine, &, sans s'en appercevoir, on embrasse, pour l'anéantir, le système opposé qui ne nous laisse voir qu'une maladie de nature à céder à *quelques prises de simples*.

Ce goût pour le nouveau & pour l'extraordinaire, qui conduit, despotiquement, un si grand nombre d'hommes, & qui accredit tant d'êtres & tant de choses ridicules, est une quatrième raison très puissante. L'ennui est ce que l'homme craint le plus, & il y est sans cesse entraîné par son propre vuide & par celui de la Société; les sensations neuves & extraordinaires l'en tirant mieux que rien d'autre, il s'y livre sans en prévoir les conséquences.

Une cinquième raison se tire de ce que les trois quarts & demi des hommes
font

Sont menés par l'autre demi quart , & qu'ordinairement , le demi quart qui aime à mener , est celui qui est le moins en état de le faire ; ainsi tout doit mal aller ; & les événemens ridicules & fâcheux deviennent nécessaires par la constitution de la Société. L'homme d'un sens exquis ne voit souvent que par les yeux d'un sot , d'un intrigant , ou d'un fourbe , il juge mal , & se conduit mal. L'homme d'un vrai mérite ne peut pas se lier avec ceux qui aiment à caballer , & ce sont eux , qui , souvent conduisent les autres.

Il y a encore quelques autres raisons , mais je me bornerai à en rappeler une seule , que j'ai déjà indiqué il y a plusieurs années , c'est que , presque généralement , nous aimons mieux ceux qui déraisonnent avec nous , que ceux qui nous prouvent que nous déraisonnons.

J'espère que les reflexions que chacun fera sur ces causes de nos erreurs , contribueront à en diminuer l'effet , & à détruire les préjugés , dont chaque jour fait voir des suites funestes.

CHAPITRE XXXIV.

Questions, auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre, quand on va consulter un Médecin.

§. 588. **I**L faut beaucoup d'attention & d'habitude, pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi bien qu'on peut l'être de loin; mais cette difficulté est fort augmentée, & même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte; & il m'arrive souvent, qu'après avoir questionné des payfans, qui viennent du dehors, je n'ose rien leur ordonner, parce qu'ils n'ont pas pû m'instruire assez pour me mettre à même de juger de la maladie. C'est pour prévenir cet inconvénient, que je joins ici une liste des questions, auxquelles il faut pouvoir répondre.

Quef-

Questions communes.

Quel âge a le malade ?

Jouissoit-il d'une bonne fanté ?

Quel étoit son genre de vie ?

Depuis quand est-il malade ?

Comment a commencé son mal ?

A-t-il de la fièvre ?

Son poulx est-il dur ou mol ?

Est-ce qu'il a encore des forces, ou est-il foible ?

Se tient-il tout le jour au lit, ou est-il levé ?

Son état est-il le même à toutes les heures du jour ?

Est-il inquiet, ou tranquille ?

A-t-il chaud ou froid ?

A-t-il des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins, de membres ?

A-t-il la langue sèche, de l'altération, mauvais goût à la bouche, des envies de vomir, du dégoût ou de l'appetit ?

Va-t-il du ventre souvent ou rarement ?

Comment sont ses selles ?

Urine-t-il beaucoup ? Comment sont ses urines ? Changent-elles souvent ?

Est-ce qu'il fûe ?
Est-ce qu'il crache ?
Dort-il ?
Respire-t-il aisement ?
Quel regime suit-il ?
Quels remedes a-t-il employé ?
Quel effet ont-ils produit ?
Est-ce qu'il n'a jamais eu la même maladie ?

§. 589. Il se trouve, dans les maladies des femmes & des enfans, des circonstances particulieres ; ainsi, quana on consulte pour eux, il faut pouvoir répondre, non seulement à ces questions communes à tous les malades, mais aussi à celles qui leurs sont propres.

Questions relatives aux femmes.

Ont-elles leurs regles, & sont-elles regulieres ?
Sont-elles enceintes ? Depuis quand ?
Sont-elles en couche ?
La couche a-t-elle été heureuse ?
La malade pert-elle suffisamment ?
Est-ce qu'elle a du lait ?
Nourrit-elle elle-même ?

N'est-

N'est-elle point sujette aux pertes blanches ?

Questions relatives aux enfans ?

Quel est très exactement son âge ?

Combien a-t-il de dents ?

Souffre-t-il pour les mettre ?

N'est-il point noué ?

Est-ce qu'il a eu la petite verole ?

Rend-il des vers ?

Son ventre est-il gros ?

Son sommeil est-il tranquille ?

§. 590. Outre ces questions générales pour toutes les maladies, il faut pouvoir répondre à celles qui ont un rapport plus précis avec le mal actuel.

Dans l'esquinancie, par exemple, il faut être instruit exactement de l'état de la gorge. Dans les maux de poitrine, il faut pouvoir rendre raison des douleurs, de la toux, de l'oppression, des crachats. Je n'entrerai pas dans un plus long détail ; il ne faut que du bon sens, pour saisir tout ce plan ; & quoique les questions paroissent nombreuses, il fera toujours très aisé d'écrire les réponses dans aussi peu d'espace

pace que les questions en occupent ici. Il feroit même à fouhaiter, que les personnes de tout ordre, qui écrivent pour des consultes, voulussent bien, dans leurs lettres, observer un plan à peu près semblable; elles se procureroient souvent, par là, des reponses plus satisfaisantes, & s'épargneroient la peine d'écrire de nouvelles lettres, pour servir d'éclaircissement aux premières.

Le succès des remedes dépend de l'exacte connoissance de la maladie, & cette connoissance, de l'information qu'on donne au Médecin.

T A B L E

D E S

R E M E D E S,

*avec des notes, que je prie de lire avant
que de se servir du remede, auquel
elles se rapportent.*

Comme je me suis servi, pour
déterminer les doses des remedes,
des livres, onces, demi onces &c. &
que, dans l'usage journalier, surtout
parmi le peuple, cette methode feroit
trop embarrassante, je joins ici une
note du poids de l'eau que contiennent
les vases les plus communs dans les
campagnes.

Je parle partout de la livre de seize
onces, ou livre marchande, & des on-
ces marchandes.

Le pot de *Berne*, qui est celui dont
je parle partout, peut être évalué, sans
erreur sensible, à trois livres & un
quart;

quart (a) ; on peut , sans inconvenient , lui substituer celui de *Morges*.

Le petit verre d'un creutzer , rempli autant qu'il peut l'être sans verser , contient trois onces & trois quarts d'onces. Rempli comme il peut l'être pour être servi commodement à un malade , il ne faut pas l'évaluer plus de trois onces.

La tasse commune , de mediocre grandeur , plutôt grande cependant que petite , contient trois onces & un quart. On peut l'évaluer à trois onces tout au plus , dans l'usage pour les malades.

Il faut sept cueillerées à soupe ordinaire , pour remplir le petit verre ; ainsi la cueillerée peut être évaluée demi once.

La petite cueiller , ou la cueiller à café , de grandeur ordinaire , peut contenir trente & quelques gouttes ; mais en la servant à un malade , on peut l'évaluer à trente gouttes. Il en faut cinq , ou six pour faire une cueillerée à soupe.

L'écuelle

(a) Il pèse exactement cinquante & une once & un quart.

L'écuelle d'un creutzer contient , commodement , cinq verres , ce qui fait dixhuit onces & trois quarts. On peut l'évaluer à dixhuit onces. Il ne faut jamais donner plus du tiers de cette dose de bouillon au malade , tout à la fois.

J'ai marqué par tout les doses pour un homme adulte , depuis dixhuit ans jusques à soixante. Depuis douze jusques à dixhuit , les deux tiers de la dose suffiront assez généralement ; en dessous de douze jusques à sept ou huit ans , la moitié ; l'on diminue ensuite proportionnellement. L'on ne donne pas plus du demi quart de la dose à un enfant de quelques mois ; mais les temperamens mettent dans tout ceci beaucoup de differences. Il feroit à souhaiter , que chacun observât , à cet égard , s'il lui faut , pour le purger , des doses fortes , ou des doses foibles ; parce que c'est dans les doses des remèdes évacuans que la précision est plus nécessaire.

N^o. I.

Prenez une poignée de fleurs de sureau , mettez - les dans une écuelle de terre , avec deux onces de miel & une
once

once & demi de bon vinaigre ; versez sur le tout un pot d'eau bouillante ; remuez un peu avec une cueiller , pour faire fondre le miel , couvrez l'écuelle , & quand la liqueur est froide , passez par un linge.

N^o. 2.

Prenez deux onces d'orge & une dragme & demi de nitre , faites bouillir avec cinq chopines ou cinq quartettes d'eau , jusques à ce que l'orge soit ouvert ; passez par un linge , ajoutez - y une once & demi de miel , & une once de vinaigre (a).

N^o. 3.

Prenez l'orge comme N^o. 2. au lieu de nitre , faites bouillir avec l'orge , dès le commencement , un quart d'once de crème de tartre ; coulez & n'ajoutez rien (b).

N^o. 4.

(a) Cette boisson est agréable. L'on nettoye l'orge de la poussière , en le lavant dans de l'eau chaude. Le préjugé qu'il est venteux , est une chimère ; il ne l'est que pour ceux à qui il ne convient pas. Quand on n'a point d'orge , on peut employer l'avoine.

Le miel coute quatre batz la livre en gros , demi batz l'once en detail.

(b) La crème de tartre coute huit batz la livre ; trois creutzers l'once.

Le nitre coute dix batz la livre , un batz l'once.

Dans

N^o. 4.

Prenez trois onces d'amandes, & une once de graine de courge ou de melon ; pilez - les dans un mortier, en y ajoutant, peu à peu, une chopine d'eau. Passez par un linge, repilez le residu avec une chopine de nouvelle eau ; & réitérez de cette façon, jusques à ce que vous ayez employé un pot d'eau, qu'on peut encore faire repasser sur le marc (c).

N^o. 5.

Prenez deux poignées d'herbe & de fleurs de mauves ; hachez-les, versez dessus une chopine d'eau bouillante ; passez par un linge, & ajoutez à la colature une once de miel (d).

N^o. 6.

Dans les cas des §. 241. 262. 280. on peut, au lieu de deux onces d'orge, employer quatre onces de racine de gramont ou chiendent, qu'on fait bouillir une demi heure avec la crème de tartre.

(c) On peut sans danger joindre aux amandes, en pilant, une demi once de sucre, qui, à cette dose, n'échauffera point, comme on l'imagine ordinairement. Les personnes délicates peuvent aussi ajouter quelques cueillerées d'eau de fleurs d'orange.

(d) Quand on a des mauves, il faut les préférer. Si elles manquent, on peut y suppléer par la mercurielle, la parietaire, l'althea ; le passerose, les laitues, les épinars.

N^o. 6.

Une chopine de la décoction d'orge, dans laquelle on fait bouillir une poignée de fleurs de mauves ou de passeroles, qui est la *grande mauve*.

N^o. 7.

Prenez un pot de tisane d'orge simple, ajoutez-y trois onces de jus de feuilles de laitron, ou de fenéon, ou d'artichaud sauvage, ou de bourrache (e).

N^o. 8.

Une once d'oximel scillitique; cinq onces d'une forte infusion de sureau (f).

N^o. 9.

Il y a quelques personnes qu'aucun lavement n'évacue excepté ceux d'eau tiède, sans aucune addition; elles ne doivent point en employer d'autres. Il faut donner les lavemens tièdes, & non pas chauds.

(e) Pour préparer ce jus, on prend les herbes bien fraîches, & jeunes si l'on peut, on les pile dans un mortier de marbre, quand on en a un, ou de fer; on exprime le jus par un linge; on le laisse reposer pendant quelques heures dans une écuelle; & quand il est éclairci, on sépare le plus clair, en versant doucement, & on laisse la lie.

(f) L'oximel scillitique conte six creutzers l'once, & rend le remède un peu cher; mais il n'y en a point d'aussi efficace, & on ne le continue pas longtems à aussi grande dose. Dans un endroit sec & temperé, il se conserve plus d'un an.

N^o. 9.

L'on peut employer différentes applications emollientes, qui ont à peu près les mêmes vertus; les meilleures sont les suivantes:

1^o. Des flanelles trempées dans une décoction de fleurs de mauves.

2^o. Des sachets remplis de ces mêmes fleurs de mauves, de celles de bon-homme, de sureau, de pavôt rouge, de camomille, & cuits dans de l'eau ou du lait.

3^o. Des cataplâmes de ces mêmes fleurs cuites dans de l'eau & du lait.

4^o. Des vessies à moitié remplies ou d'eau chaude & de lait, ou de la décoction émolliente.

5^o. Un cataplasme de mie de pain & de lait, ou une bouillie d'orge ou de ris extrêmement cuits.

6^o. Dans la pleuresie, §. 89, l'on frotte quelquefois la partie malade avec l'onguent d'althea.

N^o. 10.

Esprit de soufre une once; sirop de violette, six onces (g).

N^o. 11.

(g) Ceux pour qui la dépense du sirop de violette seroit trop considerable, peuvent se contenter d'une décoction d'orge un peu épaisse.

L'esprit

N^o. 11.

Deux onces de manne, demi once de fel de Sedlitz; fondez dans quatre onces d'eau chaudes, & coulez (b).

N^o. 12.

De fleurs de fureau, une poignée; d'hysope, une demi poignée. Versez dessus trois chopines d'eau bouillante, delayez

L'esprit de souffre se vend trois batz l'once; on peut employer celui de vitriol, qui coute la moitié moins.

Bien bouchés ils se conservent fort longtems. Des amis, dont je respecte les avis, ont trouvé extrêmement fortes les doses d'esprits acides que je prescris, & elles le sont sans doute, si on les compare à celles qu'on prescrit ordinairement, & auxquelles je me ferois borné si je n'en avoit pas vû souvent l'insuffisance; l'expérience m'a appris qu'il falloit considerablement les augmenter, & en allant graduellement, je suis parvenu à en donner plus qu'on ne l'avoit fait jusques à présent, & toujours avec beaucoup de succès; les doses mêmes que je prescris dans cet ouvrage, ne sont point aussi fortes que celles que j'ordonne très souvent; ainsi je prie les Médecins, qui les ont trouvé extraordinaires, de vouloir bien les essayer eux mêmes, & je suis persuadé qu'ils s'en féliciteront.

(b) La manne coute vingt batzs la livre, six creutzers l'once. L'on peut, si cela est trop cher, employer un quart d'once de senné & demi dragme de nitre. On verse dessus un verre de décoction de mauve bouillante, & on passe. Mais le premier remede vaut mieux.

La manne se conserve plus d'un an.

Le senné coute six creutzers l'once.

délâyez dans la colature trois onces de miel.

N^o. 13.

C'est le même remede, sans hysope, qu'on remplace en mettant plus de sureau.

N^o. 14.

Du meilleur Kina, en poudre, une once; partagez-le en huit prises égales (i).

N^o. 15.

De fleurs de millepertuis, de sureau, de melilot, de chacune quelques pinces; mettez-les au fond d'une éguiere, ou d'un pot à vin, avec demi once d'huile de therebentine, & jetez dessus de l'eau bouillante (k).

N^o. 16.

Sirop de pavot rouge (l).

N^o. 17.

Du petit lait très clair; dans chaque chopine on delaye une once de miel.

N^o. 18.

(i) Le bon Kina coute quarante trois batz la livre, cinq batz l'once en poudre. Il se conserve longtems, moyennant qu'il ne soit pas pilé. Rien ne peut en tenir lieu.

(k) L'huile de therebentine coute dix batz la livre, & se conserve plus d'un an.

(l) Douze batz la livre, un batz l'once, se conserve un an, comme tous les syrops.

N^o. 18.

Du fävon blanc , fix dragmes ; d'ex-
trait de dent de lion , une dragme &
demi ; de gomme ammoniac demi drag-
me ; ce qu'il faut de fyrop de capillaire.
Faites des pilules de trois grains (m).

N^o. 19.

L'on peut faire des gargarismes avec
une décoction , ou plutôt infusion de
pervanche , ou de fleurs de roses rouges ,
ou de passe rose. Sur chaque chopine on
ajoute deux onces de vinaigre , & autant
de miel , & l'on se gargarise chaudement.

Le gargarisme deterfif indiqué §. 112.
est une legere infusion de fommités de
fauge , à laquelle on ajoute deux onces
de miel , par chopine.

N^o. 20.

Une once de nitre partagée en feize
prifes (n).

N^o. 21.

De jalap , de fenné , & de crème de
de tartre , de chacun trente grains , re-
duits en poudre & bien mêlés (o).

N^o. 22.

(m) L'once coutera cinq ou fix batz ; une once dure
huit jours.

(n) Coute un batz l'once. Si l'on fait faire les
doses , ce travail doit être payé.

(o) Coute au plus un batz ; & purge très bien les
gens de la campagne.

N°. 22.

De racine de Chine & de celle de falsepareille, de chacune une once & demi; de bois de sassafras & de celui de gayac, de chacun une once. Hachez le tout assez fin; mettez dans un pot de terre vernissé, versez dessus cinq quartettes d'eau bouillante, faites bouillir doucement pendant une heure, retirez & passez par une linge (oo).

N°. 23.

Faites bouillir, pendant un instant, une once de pulpe de tamarins; quatre onces d'eau, & une demi dragme de nitre; ajoutez-y deux onces de manne, & coulez (p).

N°. 24.

(oo) C'est la tisanne connue sous le nom de *tisane des bois*, qu'on varie souvent, ou en changeant la proportion de ces quatre drogues principales, ou en ajoutant d'autres choses.

La falsepereille coute sept creutzers l'once. La Chine six creutzers. Le sassafras un batz. Le gayac un batz. On peut après cette premiere coction faire recuire le marc avec autant d'eau, ce qui fait une tisanne legere pour boisson ordinaire. Si l'on ne peut pas payer la falsepareille, il faut la retrancher & substituer demi once de celle de reguelisse.

(p) Les tamarins content un batz l'once, dix batzs la livre. Les très pauvres gens peuvent employer, au lieu de cette potion, celle avec le fenné, dont il est parlé note (b); mais il faudroit boire ensuite beaucoup de petit lait, ou de tisanne de mauve.

N^o. 24.

Crème de tartre. L'once partagée en huit prises égales.

N^o. 25.

Kermes mineral, ou poudre des char-
treux. La dose est un grain (*q*).

N^o. 26.

Trois onces de racine de bardane ou
glouteron; faites bouillir pendant demi
heure, avec demi dragme de nitre &
un pot d'eau; coulez.

N^o. 27.

Prenez des herbes, indiquées dans le
N^o. 9. art. 2^o. de chacune une demi
poignée, & une demi once de savon
blanc rapé; versez dessus un demi pot
d'eau bouillante, & un verre de vin.
Coulez en exprimant fortement.

N^o. 28.

De mercure crud bien purifié, une
once; de therebentine de Venise, demi
dragme; de graisse de porc très fraîche,
deux onces. On réduit le tout en on-
guent (*r*).

N^o. 29.

(*q*) Le grain coute un demi batz.

(*r*) Ce remède doit être préparé chez les Apotical-
res, & je n'en ai donné la composition, que
parce qu'on n'observe pas partout les mêmes pro-
portions entre le mercure & la graisse. Il coute
dix creutzers l'once.

N^o. 29.

Onguent basilic (s).

N^o. 30.

De cinabre naturel , & de cinabre factice , de chacun vingt quatre grains ; de musc , seize grains. Le tout reduit en poudre & exactement mêlé (t).

N^o. 31.

Une dragme de racine de serpentaire de virginie ; dix grains de camphre ; autant d'assa foetida ; un grain d'opium ; ce qui faut de conserve de sureau pour en faire un bol (u).

E e

N^o. 32

(s) Un batz l'once.

(t) Ce remede est connu sous le nom de *poudre de Cob.* Comme il a beaucoup de réputation , j'ai crû devoir l'indiquer ; mais je réitere ce que j'ai dit §. 195. Le cinabre n'a vraisemblablement aucune efficace ; & l'on a des remedes qui en ont beaucoup plus que le musc , qui d'ailleurs est extrêmement cher, puisque chaque dose coute quinze batz , & que l'on en prendroit , dans les cas pressans, pour douze franc par jour. Le remede N^o. 31. est plus efficace que le musc , & l'on peut employer au lieu de l'inutile cinabre , l'utile mercure argentin, chaque dose de quarante cinq grains.

Je n'ai point parlé dans l'ouvrage , du Mouron à fleurs rouges , qui passe actuellement pour spécifique dans cette maladie. L'on peut lire ce qu'on en dit dans le premier volume du *Journal Oeconomique de Berne*. J'avertis cependant, qu'aucune des observations n'est décisive , & que son efficace me paroît encore très douteuse.

(u) Dans le cas où on s'en serviroit, au lieu du musc

N^o. 32.

De tamarins , trois onces. Versez dessus une chopine d'eau bouillante ; faites cuire une ou deux minutes. Passez par un linge. Voyez le prix N^o. 23.

N^o. 33.

Sept grains de turbith mineral ; ce qu'il faut de mie de pain pour en faire un bol (x).

N^o. 34.

Six grains de tartre emetique (y).

N^o. 35.

Trente cinq grains d'ypecacuana. On peut aller jusques à quarante cinq & cinquante. Vaut tout au plus un batz.

N^o. 36.

musc , qui entre dans le N^o. 30. il faudroit retrancher le grain d'opium , excepté une fois ou deux par jour. On donneroit le mercure argentin dans la matinée , entre les bols , deux doses par jour , dont chacune contiendrait quinze grains de mercure. Le bol coute un batz.

(x) Ce remede fait vomir & abondamment baver les chiens. Il a operé plusieurs guerifons quand la rage étoit déjà déclarée. On le donne trois jours consecutifs ; ensuite deux fois par semaine, pendant quinze jours.

La dragme de turbith coute deux batz.

(y) Un creutzer. Ce tartre est le plus commun dans les apoticaiereries de ce país. Il y en a dont la dose est de trois grains , & d'autre dont elle est de douze. Il faut s'en informer en l'achetant.

N^o. 36.

Emplatre vesicatoire ordinaire (z).

N^o. 37.

Prenez des sommités de petit chêne, de petite centaurée, d'absinthe & de camomille, de chacune une poignée. Versez dessus un pot d'eau; laissez refroidir. Passez par un linge en exprimant.

N^o. 38.

Quarante grains de rhubarbe, & autant de crème de tartre (aa).

N^o. 39.

Trois dragmes de crème de tartre une dragme d'ypecacuana; partagés en six prises égales.

E e 2

N^o. 40.

(z) L'once coute dix creutzers. L'on se sert aussi de levain, qu'on petrit avec des cantharides, & tant soit peu de vinaigre. On met demi once de cantharides pour une once de levain, ce qui fait un vesicatoire très fort. L'on prépare les sinapismes avec la moutarde, & le levain, ou la pulpe des figes seches, & un peu de vinaigre. L'on peut mettre autant de moutarde que de levain. Pour les très petits enfans qui ont la peau délicate, le vieux levain petri avec quelques gouttes de vinaigre, fait l'effet de sinapisme.

(aa) La rhubarbe coute actuellement huit batz l'once, six creutzers la dragme; mais souvent elle est plus chere. Elle se conserve deux ans dans un endroit sec & froid.

N^o. 40.

De *mixture simple* (mixture simplex) une once ; d'esprit de vitriol , demi once. Mêlez. La dose est de deux cueillerées à café , dans une tasse de la boisson ordinaire (bb).

N^o. 41.

Demi dragme de racine de serpentaïre de virginie ; dix grains de camphre ; ce qu'il faut de rob de sureau pour faire un bol (cc).

N^o. 42.

La theriaque des pauvres. Elle est connue de tous les Apoticaïres , quoiqu'ils ne la tiennent pas tous. La prise est d'un quart d'once (dd),

N^o. 43.

Le premier des trois remèdes est celui N^o. 37.

Le second ; prenez de petite centauree , d'absinthe , de mirrhe , le tout en

(bb) Le prix est dix creutzers l'once.

(cc) Prix , trois creutzers. S'il y avoit diarrhée trop forte , on substitueroit le diascordium au rob de sureau.

(dd) Elle coûte un batz l'once. Elle seroit plus efficace , si on la préparoit de la façon suivante : De racine d'aristoloche ronde , de racine d'helenium ou aune , de mirrhe , & de conserve de genievre , de chacun parties égales , en ajoutant ce qu'il faudroit de syrop d'écorce d'oranges , pour qu'elle ne fut pas trop épaisse.

en poudre, de conserve de genievre, de chacun parties égales; de sirop d'absinthe, ce qu'il faut pour faire un opiate épais. La prise est d'un quart d'once. On les prend dans le même ordre que les prises de Kina (ee).

Le troisieme; prenez de racine de calamus aromaticus, de celle d'aunée, de chacune deux onces; de petite centaurée, une poignée; de limaille de fer qui ne soit point rouillée, deux onces; de vin vieux blanc, un pot (ff).

N^o. 44.

Un quart d'once de crème de tartre; une poignée de camomilles communes; d'ouze onces d'eau. Faites bouillir pendant demi heure. Coulez.

Ee 3

N^o. 45.

(ee) Deux batz l'once.

(ff) L'on pile grossierement les racines, on hache l'herbe, on met le tout dans une bouteille à large col, sur des cendres, ou sur un fourneau, ou derriere une plaque, afin qu'il soit toujours chaud; on laisse infuser pendant vingt quatre heures, en remuant cinq ou six fois; on le laisse reposer & on passe. La dose est d'une tasse, de quatre en quatre heures, quatre fois par jour, une heure avant le repas.

La limaille coute demi batz l'once.

N^o. 45.

Sel ammoniac. La prise est , de deux scrupules , jusques à une dragme (gg).

N^o. 46.

Poudre. Prenez de fleurs de camomille & de sureau , de chacune une poignée , pilées grossièrement ; de fine farine ou d'amidon , trois onces ; de ceruse & d'email bleu , de chacun demi once ; mêlez exactement le tout (hh).

Emplâtre. Prenez de *nutritum* , fait avec de l'huile très fraîche , deux onces ; de cire blanche , trois quarts d'once ; d'email bleu , un quart d'once. L'on fait fondre la cire ; quand elle est fondue on y ajoute le *nutritum* , dans lequel on a exactement mêlé l'email réduit en poudre fine , & l'on remuë avec un

(gg) La dragme est le demi quart d'once ; il y a trois scrupules à la dragme , vingt quatre grains au scrupule. On peut mettre le sel en bol avec un peu de conserve , ou rob de sureau. Mais je réitere que les fievreux , qui ont l'estomac sensible , ne soutiennent point ce remede , non plus que plusieurs autres sels , qui leur causent un malaise étonnant , & même de l'angoisse.

(hh) L'once de ceruse coute demi batz , & l'once d'email autant.

L'on peut , ou appliquer immédiatement cette poudre sur le mal , ou la renfermer dans un sachet de linge très fin. La premiere methode est beaucoup plus efficace.

un morceau de fer, jusques à ce que le tout soit bien mélangé & refroidi. On en étend ce qu'il faut sur un linge.

On peut aussi mêler un quart d'once d'email, à deux onces de beurre de saturne, ce qui fait un onguent, au lieu d'un emplâtre (ii).

N°. 47.

Une once de sel de Sedlitz; deux onces de tamarins; versez dessus huit onces d'eau bouillante; remuez, pour délayer les tamarins; coulez, pour boire en deux prises, en mettant demi heure d'intervalle, entre l'une & l'autre.

N°. 48.

De Laudanum liquide de Sydenham, huitante gouttes; d'eau de melisse, deux onces & demi. Si la première ou la seconde dose arrêtent, ou diminuent considérablement les vomissemens, on ne donne pas les autres (kk).

N°. 49.

Faites fondre trois onces de manne
E e 4 &

(ii) La dose marquée de l'emplâtre conte quatre batz & demi ou cinq batz. Il y en a autant qu'il en faut pour guerir un eresypelle. L'once du nutritum conte six creutzers; celle du beurre de saturne trois batz.

(kk) L'once du Laudanum liquide conte huit batz.

& vingt grains de nitre, dans vingt onces, ou six verres de petit lait.

N^o. 50.

Deux onces de sirop de pavot blanc, autant d'eau de sureau (ll).

N^o. 51.

Une dragme de rhubarbe en poudre.

N^o. 52.

De souffre pilé, une once; de sel ammoniac, une dragme; de graisse de porc fraîche, deux onces. Mêlez exactement le tout dans un mortier (mm).

N^o. 53.

Deux dragmes d'antimoine crud, exactement pilé; autant de nitre. On les mêle exactement; on partage en huit prises égales (nn).

N^o. 54.

(ll) L'once du sirop coute un batz. Si l'on n'a pas l'eau de sureau, on prend celle de fontaine.

(mm) Cette dose coute trois batz.

(nn) Toute la dose ne vaut pas plus d'un batz.

Ce remede occasionneroit des coliques à quelques personnes qui auroient l'estomac délicat; mais il n'incommode point les robustes campagnards, & il guerit quelques maladies de la peau, qui avoient résisté aux autres remedes. Il augmente la transpiration; & les Palefreniers, qui pansent les chevaux auxquels on a donné l'antimoine, s'en aperçoivent d'abord en les étrillant, par la quantité de cras qu'ils trouvent. Cette augmentation de transpiration, chez les chevaux, est quelquefois prodigieuse; c'est par là, que l'antimoine leur est utile dans plusieurs cas.

N^o. 54. (nn*)

De limaille de fer & de sucre, de chacun une once; d'anis en poudre, une demi once. Partagez en vingt quatre doses. Une, trois fois par jour, une heure avant que de manger (oo).

N^o. 55.

Deux onces de limaille de fer; une poignée de rhuë; autant de marrhube blanc; un quart d'once de racine d'hellebore noir, un pot de vin.

Préparez comme le vin du N^o. 43. Une tasse, trois fois par jour, une heure avant que de manger (pp).

E e 5

N^o. 56.

(nn*) Les remedes de ce N^o. & des N^o. 55. & 56. sont destinés aux maladies qui dépendent des opilations, & de la suppression des regles. Le 55. est particulièrement destiné à les rappeler. Les N^o. 54. & 56. sont plus convenables quand on ne fait pas attention à la suppression, ou qu'elle n'a pas lieu.

(oo) Ce remede, que les gens riches peuvent rendre encore plus agréable; en employant la canelle, au lieu d'anis, contient peu de fer; mais cette dose suffit dans un mal commençant, & même une prise ou deux par jour suffisent pour une fort jeune fille. Quand on le veut plus fort, il faut doubler la dose du fer. Je réitere, crainte de ne l'avoir pas assez dit, qu'il faut éviter le fer rouillé; c'est la rouille qui gâte l'estomac, au lieu que la limaille non rouillée, est le plus puissant stomachique, dans les cas où les fortifiants conviennent.

(pp) J'avertis encore, que dans les personnes lan-

N°. 56.

De limaille de fer, deux onces; de poudre de rhue & d'anis, de chacune demi once; de miel, ce qu'il faut pour former un opiate assez épais.

Un demi quart d'once trois fois par jour.

N°. 57.

D'extract de grande ciguë puante, & dont la tige est tachetée, une once. Faites - en des pilules, de deux grains, en y ajoutant ce qu'il faut de l'herbe de la même ciguë en poudre.

L'on commence par une pilule soir & matin, & l'on augmente peu à peu. Il y a des malades, qui font parvenus à en prendre demi once par jour (qq).

N°. 58.

guiffantes dès longtems, il faut travailler à rétablir la santé, & non pas à pousser les regles; ce qui est pernicieux. Elles reviennent, quand la malade est mieux; leur retour suit celui de la santé, & ne doit, ni ne peut souvent, le précéder.

(qq) Ce remede avoit été employé, depuis plusieurs siècles, par quelques Médecins en differens pais; mais le peu de soin qu'ils avoient pris de constater leurs observations, leur négligence à caractériser l'espece de ciguë qu'ils employoient & à indiquer la façon dont ils l'employoient, les accidens occasionnés par d'autres especes, peut-être par la même, prise inconsiderement, avoient fait négliger ce remede,

N°. 58.

Une once de racine de gramont , autant de celle de chicorée. Faites bouillir

E e 6 pen-

mede , & l'on regardoit généralement toutes les ciguës comme une plante qui ne pouvoit que faire du mal. Mais il y a cinq ans , que Mr. A. STORK , l'un des premiers Médecins de LL. MM. Imperiales , guidé par ces indications vagues , éparses dans les ouvrages de quelques Médecins , & animé par l'envie de remédier à des maux cruels , pour lesquels on n'avoit encore aucun secours efficace , tira la ciguë de l'oubli dans lequel on la laissoit mal à propos ; il commença par en prendre lui-même , de si petites doses , qu'elle n'auroit pas pû lui nuire , supposé même qu'elle eut été un poison ; il augmenta insensiblement , enfin , après s'être assuré qu'elle ne pouvoit pas nuire , il la donna à des malades atteints de scirres & de cancers , en commençant par de petites doses , & en montant successivement , jusques-là qu'il est parvenu à en faire prendre plus de demi once par jour , sans aucun inconvenient & avec un succès marqué. Ses premiers essais furent des plus heureux ; il a guéri un très grand nombre de scirres & de cancers , déclarés absolument incurables par les plus habiles Médecins , & contre lesquels tous les remèdes avoient échoué ; l'employant ensuite dans d'autres maladies rebelles & opiniâtres , il en a également vu de très grands effets ; & il me paroît démontré par le nombre , les caractères & l'authenticité de ses observations , que ce remède doit être mis dans le petit nombre des plus grands remèdes de la médecine , & que son grand usage est dans les maladies qui dépendent d'obstructions ou d'un virus acre dans les humeurs ; aussi il réussit singulièrement dans les scirres externes & internes , dans les cancers , dans les écouelles , dans les mala-

dies

pendant un quart d'heure avec une chopine d'eau ; faites dissoudre demi once de

dies de la peau , dans les fluxions & les ulcères opiniâtres , dans les cataractes commençantes , quelques gouttes , quelques ethiopes , la gangrène même , &c. un très long usage ne peut pas nuire , il fortifie le temperament au lieu de l'user.

Je fais qu'à *Vienne* même on a cherché à le décrier , que dans plusieurs autres villes il n'a pas réussi ; mais les clameurs des rivaux de Mr. STORK & l'inefficace du remède dans quelques cas n'infirmement point ces expériences ; il a averti lui-même qu'il ne réussissoit pas toujours , qu'il y avoit des cas au dessus de la force des remèdes , qu'il y avoit des temperamens auxquels il paroïssoit répugner ; Eh quel est le remède qui ne soit pas dans ce cas , ainsi faut-il s'étonner s'il n'a pas réussi partout ? La nature du remède , qui n'a pas été d'abord bien connue , parce que la plante n'étoit pas désignée suffisamment , la force de la maladie , le temperament du malade , l'insuffisance des doses , des erreurs de traitement , peuvent en avoir empêché l'effet dans plusieurs cas , & des Médecins , qui ne l'auront employé qu'une ou deux fois , s'en seront dégoûtés ; mais d'autres l'ont employé avec un succès marqué.

Le premier recueil des expériences de Monf. STORK me déterminâ à l'essayer ; j'en fis préparer , mais ce ne fut pas avec l'espèce de ciguë la plus efficace , & la préparation ne fut pas tout à fait telle que celle de Mr. STORK ; je l'essayai moi-même pour m'assurer qu'il étoit innocent , je l'employai , & je vis évidemment les douleurs de cancer se calmer , mais il ne guerit pas. Je m'adressai à Mr. STORK , qui m'envoya de son extrait ; j'en ai fait préparer avec la même plante que lui , & en suivant exactement son procédé ; l'on a eu un extrait qu'il est impossible

de sel de Sedlitz , & deux onces de manne. Passez pour en boire un verre de demi heure en demi heure.

On réitere au bout de deux ou trois jours.

N^o. 59.

Un cataplâme de mie de pain de fleurs de camomille & de lait , auquel on

sible de distinguer de celui de *Vienne* ; j'ai pris de l'un & de l'autre , jusques à une dragme & demi par jour , je n'ai éprouvé que du bien être en le prenant ; j'en ai donné à plusieurs malades , j'ai vû qu'il guerissoit plusieurs cas d'é-crouelles & de cancer , qu'il soulageoit les cas incurables , qu'il donnoit de l'appetit & fortifioit l'estomac , qu'il fortifioit d'une façon marquée les petits enfans , qu'il ne nuisoit à personne , & je suis aujourd'hui pleinement persuadé , malgré l'aversion naturelle que j'ai pour les remedes tirés du genre des poisons , que l'extrait de ciguë , préparé comme l'indique Mr. S T O R K , est un remede toujours innocent , spécifique dans plusieurs cas , qu'aucun autre ne peut remplacer , qu'on doit ordonner avec la plus entiere confiance , & dont il seroit très fâcheux qu'on négligea l'usage.

La préparation consiste à cueillir la plante environ la St. Jean , avant qu'elle ait fleuri , époque qui varie suivant les lieux , à en exprimer le jus , qu'on met dans un vase de terre sur un feu très doux , où on le laisse évaporer fort lentement , en remuant fréquemment avec une spatule de bois , jusques à ce qu'il ait acquis assez d'épaisseur , pour que , quand il est refroidi il ait la consistance du cotignac. Quand on veut en faire usage on le réduit en pilule , en y joignant , si l'on veut leur donner plus de fermeté , un peu de poudre de l'herbe sechée.

on ajoute du favon , de façon que chaque cataplâme en contienne un demi quart d'once. Je me fers aussi avec succès , quand la situation des femmes ne permet pas les soins réguliers qu'exigent ce cataplâme qu'il faut changer de trois en trois heures , de l'emplâtre de ciguë , qui se trouve dans toutes les apothicaireries.

N°. 60.

D'herbe de ciguë sèche , ce qu'il en faut. Mettez-la entre deux linges clairs , pour faire une espece de petit matelat fort souple. Laissez-le cuire pendant quelques momens dans l'eau , exprimez & appliquez. On le rechauffe toutes les deux heures dans la même eau.

N°. 61.

De yeux d'écrivisses vrais , ou de magnésie blanche véritable , deux dragmes , quatre grains de canelle ; partagez en huit prises. On donne ces poudres dans une cueillerée d'eau ou de lait avant que l'enfant tète (p*).

N°. 62.

D'extract aqueux de noix , deux dragmes ; faites le dissoudre dans demi once d'eau

(p*) L'once de yeux d'écrivisses coute six creutzers.

d'eau de canelle. On en donne cinquante gouttes par jour à un enfant de deux ans. Quand la dose est finie on le purge (*rr*).

N°. 63.

De resine de Jalap, deux grains. Broyez-la longtems avec douze ou quinze grains de sucre, & ensuite avec trois ou quatre amandes. Joignez y, peu à peu, deux cueillerées d'eau; passez par un linge fort clair, comme un lait d'amande. Ajoutez une cueillerée à café de syrop de capillaire (*ss*).

N°. 64.

Une once de nutritum; un jaune d'œuf, s'il est petit, la moitié s'il est gros. Melez exactement (*tt*).

N°. 65.

(*rr*) Pour faire l'extract, on prend les noix avant qu'elles soient meures, dans le même tems dans lequel on les cueille pour les confir.

(*ss*) Ce remede n'est point desagréable. On peut le donner aux enfans de deux ans. S'ils sont plus âgés, il faudroit ajouter un grain ou deux de la resine de Jalap, qui ne coute que deux batz la dragme. Pour les enfans au dessous de deux ans, il vaut mieux s'en tenir au sirop de chicorée, & à la manne.

(*tt*) Le nutritum coute deux batz l'once. L'on peut faire d'abord un nutritum en broyant longtems dans un mortier, deux dragmes de ceruse, demi once de vinaigre, trois cueillerées d'huile d'olive.

N^o. 65.

Faites fondre quatre onces de cire blanche; ajoutez-y deux cueillerées d'huile si c'est en hyver, en été il n'en faut point, ou, tout au plus, une demi cueillerée. Trempez dedans des pieces de linge, qui ne soit pas trop usé, & laissez les secher (*uu*).

N^o. 66.

D'huile rofat, une livre; de minium, demi livre; de vinaigre, quatre onces. Faites cuire jusques à ce qu'il ait à peu près consistance d'emplâtre. Fondez-y une once & demi de cire jaune, & jetez-y deux dragmes de camphre. Mêlez bien. Retirez du feu, & versez dans de canon de papier, de quelle grosseur vous voudrez (*xx*).

Pour faire ce sparadrap, (c'est une toile imbibée d'onguent,) il faut le refondre avec un peu d'huile, & tremper des linges, tout comme on fait la toile cirée du N^o. précédent.

N^o. 67.

(*uu*) Cette toile est très commode pour tous les pansemens. Quand elle est salie par le pus, il suffit de la jeter dans l'eau froide, de l'y remuer, de l'essuyer & de la laisser secher. Elle peut servir pour un grand nombre de pansemens.

(*xx*) C'est exactement l'onguent de Nuremberg, qui est le meilleur de tous les onguens de ménage. Il coute deux batz l'once.

N^o. 67.

Cueillez en automne, pendant le beau tems, de l'agaric de chêne, (c'est une espece de champignon qui croit sur ces arbres.)

Il y a quatre parties, qui se présentent successivement; 1. La peau, qu'on peu jetter; 2. la partie qui suit la peau, qui est la meilleure. On la bat avec un marteau jusques à ce qu'elle devienne douce & molle; c'est là toute sa préparation, & l'on en applique un morceau convenable sur les vaisseaux ouverts. Il les resserre, empêche l'hémorrhagie, & tombe ordinairement au bout de deux jours. 3. La troisieme qui peut suffire pour arrêter le sang dans les petits vaisseaux; & la quatrieme qu'on peut employer reduite en poudre (yy).

N^o. 68.

Voici la recette de l'onguent de la Chabauderie, ou plutôt Chambauderie, fameux dans plusieurs familles. De cire jaune, d'emplâtre de trois drogues, (c'est à peu près celui de Nuremberg) de diachilon composé, & d'huile d'olive, de chacun un quart de livre. Faites fondre le tout dans un pot de terre; retirez du feu, & remuez jusques à ce qu'il soit refroidi.

(yy) Ce remede connu il y a longtems, de quelques personnes, n'est commun que depuis dix ans. Il a eu partout les mêmes succès; & j'en ai vû les effets les plus heureux. Il épargne les
tour-

N^o. 68.

Quatre onces de mie de pain ; une poignée de fleurs de fureau ; autant de celles de camomilles & de millepertuis. Cuisez-les en cataplâme avec autant d'eau que de vinaigre.

Si l'on préfere les fomentations , l'on peut prendre les mêmes herbes , ou quelques poignées de faltranc ; on jette dessus demi pot d'eau bouillante ; on laisse infuser pendant quelques momens. L'on y ajoute une chopine de vinaigre , & l'on trempe dedans des flanelles ou d'autres étoffes de laine , qu'on applique sur le mal.

Pour les fomentations aromatiques du §. 449. prenez d'herbes de betoine , de rhue , de fleurs de romarin ou de lavande , & de roses rouges , de chacune une poignée & demi. Faites cuire , pendant un quart d'heure , dans un pot couvert , avec un pot de vin blanc vieux.

tourmens qu'occasionnent les autres moyens d'arrêter le sang ; & c'est une des heureuses découvertes qu'on pût faire en chirurgie. L'on voit que chaque payfan , peut s'en procurer , avec plus de facilité que le plus habile Chirurgien. Mr. BROSSARD , Chirurgien François, qui l'a fait connoître , préfere celui qui croit sur les parties des chênes où l'on a coupé des grosses branches.

vieux. Coulez & exprimez fortement. On s'en fert comme des précédentes.

N^o. 69.

L'emplâtre de diapalme ; l'once coute un batz (yyy).

N^o. 70.

Deux parties d'eau ; une partie de vinaigre de litharge (zz).

N^o. 71.

D'herbe de cyclamen ou pain de pourceau , (*Arthanita*) & de sommités de camomilles , de chacun une poignée. Mettez - les dans une écuelle de terre avec un demi quart d'once de savon , & autant de fel ammoniac ; versez dessus trois quartetes d'eau bouillante.

T A B L E

(yyy) Pour l'étendre sur de la charpie , comme il est indiqué §. 456. il faut le faire fondre avec un peu d'huile.

(zz) Il coute demi batz l'once.

L'once du sirop de chicorée composé , dont j'ai parlé dans le chapitre des Enfants , coute six creutzers l'once.

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

& des principaux Articles.

I N T R O D U C T I O N.	pag. 1.
Premiere cause de dépopulation, les émigrations.	2
Seconde cause, le luxe.	6
Troisieme cause, le mauvais traitement des maladies.	10
Moyens de rendre ce livre utile.	15
Définition de quelques termes.	26
C H A P I T R E I. Causes des maladies les plus fréquentes parmi le peuple.	30
Premiere cause, excès du travail.	30
Seconde cause, l'air froid, quand on a chaud.	31
Troisieme cause, boisson froide, quand on a chaud.	32
Quatrieme cause, inconstance des tems.	34
Cinquieme cause, l'emplacement des fumiers & les mares, le mauvais air des maisons.	36
Sixieme cause, l'ivrognerie.	38
Septieme cause, les alimens.	39
Huitieme cause, l'emplacement des maisons.	42
Des boissens du peuple.	43

C H A P.

TABLE DES CHAPITRES , &c. 669

C H A P. II.	Causes qui augmentent les maladies du peuple. Attentions générales.	45
	Premiere cause. Les soins qu'on prend pour faire fuir , & les moyens qu'on employe pour cela.	45
	Danger des chambres chaudes.	47
	Danger des choses chaudes.	48
	Seconde cause ; la quantité & la qualité des alimens qu'on donne.	51
	Troisieme cause ; les émetiques & les purgatifs au commencement de la maladie.	57
C H A P. III.	Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies. Diettes des maladies aiguës.	62
	Signes qui annoncent les maladies , moyens de les prévenir.	63
	Regime des malades.	65
	Utilité des fruits.	69
	Soins dans la convalescence.	74
C H A P. IV.	Inflammation de poitrine.	80
	Symptomes de la maladie.	80
	Usage de la saignée.	84
	Signes d'amandement.	88
	Crises , symptomes qui les précédent.	89
	Danger des émetiques , des purgatifs , des anodins.	91
	Suppression des crachats , moyens d'y remédier.	92
	Formation des abcès dans le poulmon , ou vomiques , leur traitement.	93
	Danger des remedes balsamiques.	108
	Intuité de l'antihéctique.	110
	L'Empieme.	111

Gangrène

Gangrène du poulmon.	112
Scirre du poulmon.	113
CHAP. V. De la pleuresie.	115
Danger des remedes chauds.	119 122 123.
Pleuresies habituelles.	128
Le sang de bouquetin, la fuye, le Genipi.	125
CHAP. VI. Des maux de gorge.	126
Traitement qu'on doit employer.	132
Formation de l'abcès.	136
Les ourles ou oreillons.	140
Epidemie de maux de gorge putrides qui a regné à Lausanne en 1761.	141
CHAP. VII. Des rhumes.	149
Differens préjugés sur les rhumes.	149
Danger des eaux chaudes.	157
Moyens de guerir les personnes catharreuses ou fluxionnaires.	158
CHAP. VIII. Des maux de dents.	161
CHAP. IX. De l'Apoplexie.	170
Apoplexie sanguine, coup de sang.	171
Apoplexie fereuse.	174
Moyens de prévenir les rechutes.	175
CHAP. X. Coups de soleil.	179
CHAP. XI. Du rhumatisme.	190
Rhumatisme aigu, ou avec fièvre.	190
Rhumatisme chronique, sans fièvre.	200
Danger des remedes spiritueux & gras.	206
CHAP. XII. De la rage.	209
CHAP. XIII. De la petite verole.	222
Symptomes de cette maladie.	223
Danger des remedes sudorifiques.	233
Traitement de la petite verole benigne.	235
Usage de la saignée.	237
Fièvre de suppuration.	239

DES CHAPITRES, &c. 671

Nécessité d'ouvrir les boutons.	241
Danger des remedes qui font dormir.	243
Petite verole rentrée.	244
Préparation pour l'avoir heureuse.	245
CHAP. XIV. De la rougeole.	249
Moyens de remedier aux suites qu'elle laisse.	258
CHAP. XV. De la fièvre ardente ou chaude.	258
CHAP. XVI. Des fièvres putrides.	263
CHAP. XVII. Des fièvres malignes.	272
Danger de l'application des animaux vivans.	283
CHAP. XVIII. Des fièvres d'accès.	286
Fièvres de printems, & fièvres d'au- tomne.	289
Moyens de guerir par le Kina.	292
Façon de contruire pendant l'accès.	299
Remedes febrifuges differens du Kina.	300
Traitement des fièvres inveterées.	302
Fièvres pernicieuses.	303
Maux périodiques, qui sont des fièvres deguisées.	304
Préervatifs dans les airs mal sains.	306
CHAP. XIX. Des Eresypelles.	306
Eresypelles habituels.	315
Piquures d'Animaux.	316
CHAP. XX. Des inflammations de poi- trine, & des pleuresies fausses & bi- lieuses.	318
Fausse inflammation de poitrine.	320
Fausse pleuresie.	324
CHAP. XXI. Des coliques.	327
Colique inflammatoire.	328

Colique

Colique bilieuse.	334
Colique d'indigestion, indigestions.	366
Colique venteuse.	340
Colique après le froid.	342
CHAP. XXII. Du Miséréré & du cholera morbus.	346
Miséréré ou passion iliaque.	346
Cholera morbus ou trousse galant.	351
CHAP. XXIII. De la diarhee.	357
CHAP. XXIV. De la dysenterie ou flux de sang.	361
Symptomes de la maladie.	361
Remedes.	364
Usage des fruits.	368
Danger de plusieurs remedes.	372
CHAP. XXV. De la galle.	375
CHAP. XXVI. Avis pour les femmes.	379
Les regles.	380
La grossesse.	394
Les couches.	395
Suites de couches.	400
Cancer.	403
CHAP. XXVII. Avis pour les enfans.	404
Premiere cause de leurs maux, le <i>meconium</i> .	406
Seconde cause, le lait aigri.	407
Danger de l'huile	408
Derangemens de la transpiration, moyens de l'entretenir, lavage à l'eau froide.	411
Troisieme cause, la sortie des dents.	416
Quatrieme cause, les vers.	417
Convulsions.	421

Soins nécessaires pour les rendre robustes. Avis généraux. 427

CHAP. XXVIII. Secours pour les noyés. 434

CHAP. XXIX. Des corps arrêtés entre la bouche & l'estomac. 443

CHAP. XXX. Maladies chirurgicales. 471

Des brulures. 472

Des playes. 473

Des meurtrissures. Des chûtes. 481

Des ulcères. 493

Des membres gelés. 497

Des engelures. 502

Des hernies. 515

Des furoncles ou clous. 521

Des panaris. 524

Des échardes qui entrent dans la peau. 529

Des verrues. 532

Des cors. 534

CHAP. XXXI. De quelques cas qui demandent des secours prompts. 535

Des évanouissemens occasionnés par trop de sang. 536

Des évanouissemens occasionnés par la foiblesse. 538

Des évanouissemens occasionnés par les embarras d'estomac. 541

Des évanouissemens qui dépendent des maux de nerfs. 544

Des évanouissemens produits par les passions. 550

Des évanouissemens qui arrivent dans les maladies. 552

Des hémorragies. 555

674 **TABLE DES CHAPITRES, &c.**

Des accès de convulsions.	560
Des accès de suffocation.	562
Des suites de la peur.	565
Des accidens produits par les vapeurs du charbon & du vin.	568
Des poisons.	576
Des douleurs aiguës.	579
CHAP. XXXII. Des remèdes de pré- caution.	581
De la saignée.	583
Des purgations.	591
Remèdes après les purgatifs trop forts.	594
Remarques sur quelques autres reme- des.	601
CHAP. XXXIII. Des Charlatans & des Maîges.	603
CHAP. XXXIV. Questions auxquel- les il est nécessaire de savoir répon- dre, quand on va consulter un Mé- decin.	632
TABLE des Remèdes.	637

F I N.

INDICE ALPHABETIQUE.

ABcès du poulmon, voyez Vomique.

Accès (maladies d') §. 270.

Accouchement, comment aidé, 367.

Aigres boissons, 247.

Aillaud, jugemens de ses poudres, 581.

Air, comment fera épuré, 36.

Amères boissons, N°. 37.

Anodins, quand nuisibles, 394.

Annonces de remedes universels &c. 580.

Apéritives plantes, N°. 7.

Aplication sur la peau, 281.

Apoplexie, 146.

Aromatiques fomentations, N°. 68.

Arrêt de corps à l'Esophage, 406.

Arfenic, voyez Poisons.

Asphixie, voyez Evanouiffemens.

Astringens pernicioeux dans la dysenterie, 341.

Attentions générales, 14.

Bain d'eau froide pour les entorses, 452.

Bains de jambes, 233.

Bandage pour les Hernies, voyez Hernies.

I N D I C E

- Bois (tisane des) N°. 22.
Brant dans la dysenterie, 340.
Bronchotomie (Opération de la) 428.
Brulures, 433.

Calamus pour vin aromatique, N°. 43.
Calmans, 505.
Cancer, voyez Sein.
-- -- guéri par la cigue, N°. 57.
Cassein, voyez Chutes.
Cataplâme pour les pansements simples, 436.
-- -- pour les panaris, 480.
Cendres (bains de) pour les noyez, 404.
Cerat, N°. 65.
Chairs baveuses, comment desséchées. 487.
Charlatans, leur jugement, 562.
Chirurgicales (maladies), 432.
Cholera morbus, 321.
Chutes, 442. 445.
Ciguë (Extrait de) ses grands effets, N°. 57.
Clous, 480.
Colique bilieuse, 302.
-- -- ventreuse, 309.
-- -- inflammatoire, 297.
Coliques après le froid, 312.
-- -- d'indigestions, 305.
-- -- diverses, 296.
Commencement de maladies, 31.
Con-

ALPHABÉTIQUE.

- Contusions, voyez Chutes.
Convalescens, leur régime, 44.
Convulsions (accès de), 516.
Convulsions des enfans, 378. 391.
Cors, 493.
Couches, 366.
Crachats, quand meilleurs, 46.
Crachement de sang, 46.
- Défaillance, voyez Evanouissemens.
Dents, leurs maux, 137.
-- -- (poussée des) chez les enfans, 387.
Diabetes, voyez incontinence d'urine.
Diarrhée, 325.
-- -- aqueuse, 501.
Diette, 31.
Dysenterie, 329.
Douche, 186.
Douleurs subites (précautions dans les) 536
- Eau d'arquebuse, quand nuit, 447.
-- -- de Luce, 198.
-- -- chaude très efficace dans la dysenterie, 333.
Echardes, 489.
Ecrouelles, ou humeurs froides, N°. 57.
-- -- guéries par la ciguë, N°. 57.
Electuaire caryocostin, 181.
Email (emplâtre & poudre d') N°. 46.
Eméti-

I N D I C E

- Emétique , N°. 34. §. 558.
Enfans , leurs maux , 377.
-- -- (Avis généraux , qui concernent
les) 396.
Engelures , 462.
Entorses , leurs vrais remèdes , 452.
Epidémie prévenue , 340. 344.
Epilepsie , 516.
-- -- cause particulière , voyez Peur.
Erysipelles , 273.
Erreurs populaires combattues , 587.
Estomac embarrassé , 21. 308. 408.
-- -- débarrassé , 408.
Evacuations & crachats facilités , N°. 8.
Evanouissemens , 494. 507.
Exercice très utile aux femmes , 352.

Faltran , quand utile , 469.
Femmes , leurs maux , avis pour elles , 350.
-- -- (sages) doivent être éclairées , 366.
Feu St. Antoine , 281.
Fievres d'automne , de printems , 254.
-- -- chaude , 230.
-- -- putride , 236.
-- -- maligne , 242.
-- -- d'accès , 250.
Flanelle , ses usages , 177. 403.
Flux de sang , 329.
Fomentations aromatiques , No. 68.
Fonlu-

ALPHABETIQUE.

Foulures, voyez entorses.

Frictions avec la flanelle, voyez Flanelle.

Fruits, leur utilité, 339.

Furoncles, voyez Clous.

Galle, 344.

Gangrène, ses remèdes, 474. 488.

Gargarismes, N°. 19.

Gel des membres, 457.

Glace pour les Hernies, 479.

Glaires de l'estomac extirpés, 291.

-- -- (préjugé sur les) 553.

Gorge (maux de) 102.

Grossesse, 364.

Hémorragies, 440. 449. 512.

-- -- supprimées, 513.

Herbe à Robert, 281.

Hernies, 475.

Indigestions, 305. 498.

Inflammations, 66.

-- -- de poitrine, 46.

-- -- du sang, 540.

Kina, son origine, & ses effets, 258. N°. 14.

-- -- sa dose, 260.

-- -- ses suppléments, 266.

Lavage

I N D I C E

- Lavage à l'eau froide , quand utile , 384.
Lavemens émolliens , N^o. 5.
Lièvre (graisse de) ses propriétés , pré-
jugé sur ses effets , 490.
Limaillerie soit de fer non rouillé , 360.
Liqueurs , leur danger , 450. 554.
Liquides émolliens , 33.
Louppes , seront amputées , 492.

Maclet , 180.
Maîges , voyez Charlatans.
Maladies (réflexions sur les) 583.
Manchons , causes d'engelures , 463.
Manger (réflexions importantes sur le) 561.
Manier un malade de rhumatisme , 169.
Médecins , leur éloge , 569.
Membrane graisseuse (raisonnement sur
la) 427.
Mercure en onguent gris , N^o. 28.
-- -- contre la rage , 193.
Mère , voyez Vapeurs.
Meurtrissure , voyez Chutes.
Miséréré , 317. 320.

Nourture des enfans , 399.
Noyés (secours pour les) 401.

Onguent gris , N^o. 28.
Opilations , 351.

Opium

ALPHABETIQUE.

Opium , son danger & son remède, 535.

Ourles, 116.

Oxicrat, son utilité, 241.

Pâles couleurs, voyez Opilations.

Panade, 37.

Panaris, 482.

Pansement des plaies, 435.

Parfums d'eau chaude, 225.

Pavots (têtes de) leur utilité, 536.

Pelures de raves contre les engelures, 469.

Pertes, 363.

Petechiales taches, 47. 245.

Petit lait, son utilité, 220.

Peuple cause de ses maladies, I.

Peur, ses suites, 521.

Piquures d'animaux, 284.

Playes, 434.

Pleurésie, 89.

-- -- fausse, 285. 293.

Plumaceau, soit charpi enduit d'onguent, 456.

Poids de médecine, voyez Table des remèdes.

Poisons, 576.

Poivre (préjugé sur le) 560.

Précaution (remèdes de) 538.

-- -- dans les remèdes, 538.

Préservatif contre l'air mal sain, 272.

Prome-

I N D I C E

Promenade des convalescens, 45.

Prompts secours, 536.

Purgatifs rafraichissans, N^o. 11. 23. 24.
32. 49.

-- -- doux, No. 11. 38.

-- -- contre le dévoiement, N^o. 21.
38. 39. 47. 50.

Purgations, comment ménagées, 547. 560.

-- -- préparées & exécutées, 556. 558.

Purification des chambres, 36.

Questions à faire au malade, 588.

Râche & croutes de lait des enfans, 400.

Rage, 188.

Raves (pelures de) en décoction contre
les engelures, 469.

Régime, 31. 37. 38.

-- -- changé, (ou abus du) 33.

-- -- contre la plénitude, 555.

-- -- soit diette, 31.

-- -- en se purgeant & après, 558.

-- -- en faisant de petits remèdes, 560.

-- -- des filles, 363. pondre, N^o. 24.
boisson, N^o. 32.

-- -- dans les meurtrissures & playes,
439. 449.

Régles, ou menstrues (observations sur
les) 354. & suivans.

Remé-

ALPHABETIQUE.

Remèdes (table des) pag. 637.

Rhumatisme, 163.

Rhumes prévenus, 135.

Rougeole, 221.

Saignée, 52. 539.

-- -- de précaution, 543.

-- -- une forte opère plus que trois petites, 49.

-- -- (préjugé sur la première) 546.

Sang dans la palette, ses prognostics, 51.

-- -- (sur la réparation du) 542.

Savon (pillules de) 182.

Scarifications, 456.

Sciatique, 180.

Sein (dureté dans le) 375.

Seins (bouts des) écorchés & crevassés,
376. N°. 66.

Signes des maladies, 32. & pag. 27.

-- -- célestes (préjugés sur les) 557. 577.

Sinapismes, quand appliqués, 214.

Skirres guéris par la ciguë, N°. 57.

Soleil (coups de) 152.

Soporitifs, 217.

Sparadrap, soit cérat, N°. 66.

Stomachiques, 554.

Sudorifiques, 14.

-- -- dangereux, 164. 211.

Suffocation (accès de) 518.

Super-

INDEX

Superpurgation, ce que c'est, 552.

Suppositoire pour les enfans, 382.

Syncope, voyez Evanouïssemens.

Table des remèdes, voyez Remèdes.

-- -- des Chapitres &c. pag. 668.

Tartre (crème de) 24.

Tête (maux de) remèdes, 537.

Thériaque des pauvres, N^o. 42.

Tifanne des bois, N^o. 22.

-- -- de pain, 323.

-- -- de capillaire contre la diarrhée, 326.

Tourniquet contre l'hémorrhagie, 437.

Transpiration augmentée, 384.

-- -- rétablie, 182. 272. 279. 386.

Trouffe galant, voyez cholera morbus.

Vapeurs, vulgairement la mère, 500.

-- -- du charbon ou du vin, 524.

-- -- (bains de) 171.

Venin des maladies (préjugé ridicule sur le) 248.

Verole (petite) 202.

Verruës, 492.

Vers (remèdes contre les) 390.

Vesicatoire, 183. N^o. 36.

Vin pour rappeler les règles, N^o. 55.
360.

Vinaigre

ALPHABÉTIQUE.

- Vinaigre est un contrepoison, 534.
-- -- utile dans les contusions, 446.
Vomique, abcés du poulmon, 67.
Vomitif, 291. 534. poudre, N°. 25.
Voyageur assoupi, ce qu'il fera, 460.
Ulcères, 453.
Unguens nuisibles dans les playes, 438.
Urine, son prognostic, 255.
-- -- (inspection de l') 586.

Ypecacuana, N°. 39.

Fin de l'Indice Alphabetique.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHILOSOPHY DEPARTMENT

1100 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-5000

FAX: 773-936-5001

WWW.PHIL.DEP.UCHICAGO.EDU

ADMISSIONS

1100 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-5000

FAX: 773-936-5001

WWW.PHIL.DEP.UCHICAGO.EDU

ADMISSIONS

